

HAJJI BABA,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LE TRADUCTEUR DES ROMANS

DE SIR

WALTER SCOTT.

ORNÉ DE QUATRE JOLIES GRAVURES.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,

HAUT-CŒUR ET GAYET JEUNE, LIBRAIRES,

RUE DAUPHINE, N° 20.

—

1824.

HAJJI BABA.

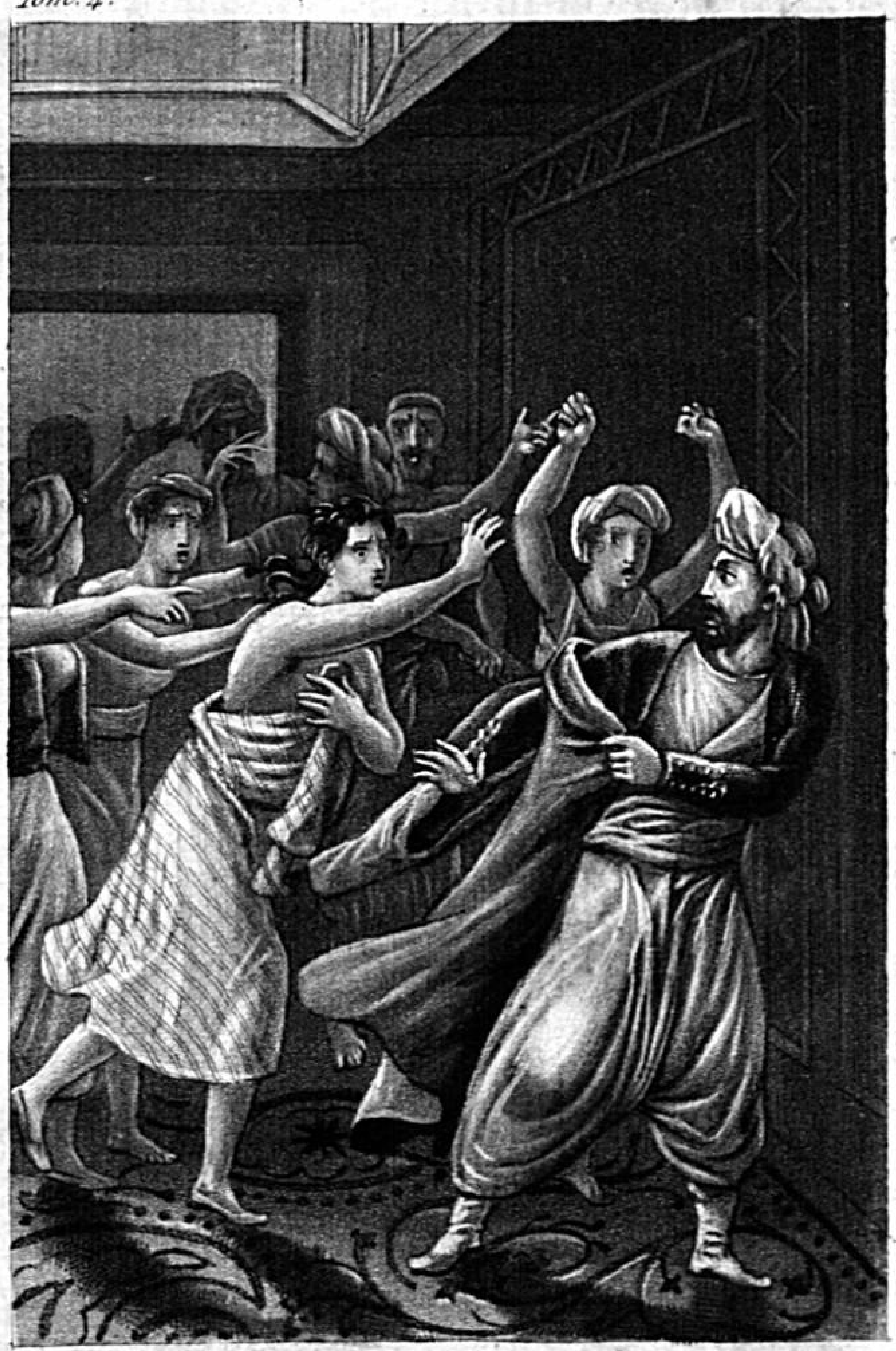
TOME QUATRIÈME.

OUVRAGE EN SOUSCRIPTION,

Chez les mêmes Libraires, rue Dauphine,

N° 20.

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, N° 1



Alors je me dépouillai comme si tout ce que j'avais eu sur moi eut été empesté.

HAJJI BABA,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LE TRADUCTEUR DES ROMANS

DE SIR

WALTER SCOTT.

ORNÉ DE QUATRE JOLIES GRAVURES.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,
HAUT-COEUR ET GAYET JEUNE, LIBRAIRES,
RUE DAUPHINE, N° 20.

1824.

HAJJI BABA.

CHAPITRE PREMIER.

Aventure extraordinaire d'Hajjî Baba dans le bain, qui le sauve miraculeusement des horreurs du désespoir.

« Ainsi, dis-je à mon compagnon, aussitôt que nous fûmes seuls, c'est à vous que je dois un échantillon de bonheur. Si j'eusse pensé que cette aventure dût être le résultat de la recommandation du mûshtehed, vous n'auriez jamais vu Hajjî Baba. Que vous importait qu'il plût ou non, que les Arméniens s'enivrassent ou gardassent leur raison ? Voilà ce que nous ont valu vos bons offices. »

Le mollah était dans un état trop digne de pitié, pour que je continuasse de le gourmander plus long-temps. Nous marchâmes en silence, l'un à côté de l'autre, le plus tristement possible, jusqu'au premier village. Là, nous fîmes une halte, pour délibérer sur ce que nous ferions. Mon malheureux compagnon était expulsé de la ville; par conséquent, il lui était impossible de s'y montrer, jusqu'à ce que l'orage fût dissipé; mais comme nous étions tous deux très-inquiets de ce qu'étaient devenues nos propriétés, lui sa maison et ses effets, moi mes habits et ma malle, il fut décidé que je retournerais m'en informer.

J'entrai dans Téhran le soir; et en me rendant aussi méconnaissable que possible, je me glissai dans la rue où était située la maison du mollah. Au premier coup-d'œil, je m'aperçus que nous étions ruinés; car la maison était au pouvoir d'un essaim de harpies qui s'emparaient libre-

ment de tout ce qui leur tombait sous la main. Une des premières personnes que j'en vis sortir, fut ce même férash qui avait été envoyé par le shah pour nous conduire devant lui. Il était monté sur ma mule, et tenait un paquet devant lui, dans sa tunique : c'était sans doute ma garderobe et celle du mollah.

Je fus tellement abattu à cette vue, et je craignais tant d'être découvert, que je me hâtai de quitter cet endroit. Je savais à peine où je dirigeais mes pas, et j'entrai dans un bain situé non loin de la maison de notre ennemi, le premier prêtre.

J'entrai, je me déshabillai; et comme il faisait presque nuit, je fus à peine remarqué par les garçons du bain. Passant de la chambre la moins chaude à celle qui l'était le plus, je m'y établis dans un enfoncement obscur, sans être vu de personne, et m'abandonnai à mes tristes pensées. J'examinai à quoi je devrais occuper mes mains pour me

procurer ma subsistance; car la fortune semblait m'avoir abandonné pour toujours, et je paraissais destiné à être, comme le daim avancé, le gibier choisi du malheur.

« Je ne deviens pas plutôt amoureux, me disais-je, en réfléchissant, que le roi lui-même devient mon rival, tue ma maîtresse, et me dépouille de ma charge. Je suis l'héritier légitime d'un homme qui possède une fortune certaine : il vit juste assez de temps pour me reconnaître; et quoique tout le monde dise que je dois être riche, j'ai la mortification de me voir voler à ma face, et je deviens plus pauvre que jamais. L'homme le plus dévot et le plus puissant de la Perse me prend en amitié, et m'assure, à ce que je crois, une retraite pour la vie; mon maître, dans une heure de malheur, prie pour que les bénédictions du ciel pleuvent sur nous; et au lieu de cela nous sommes atteints par sa vengeance, chassés de la ville comme des

exilés, et nous perdons tous nos biens. »
Jamais homme n'additionna une somme de misère aussi élevée que je le fis, assis dans le coin du bain. Le monde semblait pour toujours avoir fui loin de moi, et je ne désirais rien que mourir dans l'endroit même où je m'étais tapi.

Le bain avait presqu'entièrement été abandonné des baigneurs, quant tout-à-coup il se fit beaucoup de mouvement; et je vis entrer un homme, avec assez de pompe. Au crépuscule des lumières qui restaient encore, je reconnus le mollah Bashi en personne. Ni lui ni son domestique ne m'aperçûrent; et aussitôt qu'il fut resté seul, à ce qu'il croyait, il se hâta d'entrer dans le réservoir d'eau chaude, ou hazneh (le trésor), comme on l'appelle dans les bains de la Perse.

Là, je l'entendis barbotter pendant quelque temps, et souffler de toute sa force: genre d'amusement qui me frappa comme très-remarquable, pour un personnage aussi grave et aussi mesuré;

tout-à-coup un bruit extraordinaire, suivi d'un gargouillement de gosier, frappa mon oreille : je pensais qu'il faisait peut-être quelque exercice de corps extraordinaire, et la curiosité m'excita à me lever doucement de mon coin, et à me glisser, avec toute la précaution possible, sur la pointe des pieds, à l'ouverture du réservoir, pour regarder dedans.

A mon grand effroi, j'aperçus le chef de la loi à son dernier soupir; il paraissait n'avoir plus de mouvement. Il était évident qu'il avait été frappé d'une apoplexie, et qu'il s'était noyé avant d'avoir pu appeler à son secours.

Toutes les terribles conséquences de ce malheureux événement vinrent m'assaillir. « Qui peut empêcher, me disais-je, qu'on ne me prenne pour le meurtrier ? Tout le monde sait combien mon maître le mollah Nadân était mal disposé contre lui, et je passerai pour le vil instrument de son inimitié. »

Tandis que je faisais ces réflexions,

debout sur la marche qui conduit au réservoir, le domestique du mollah Bashi entra, suivi d'un garçon du bain, portant le linge chauffé dont on se sert en sortant de l'eau; et voyant un homme qui paraissait sortir du réservoir, ils me prirent naturellement pour le défunt; et, sans dire une parole, ils se mirent à me frotter et à me mettre du linge blanc. Ceci me donna le temps de réfléchir; et comme je prévoyais une aventure qui pourrait peut-être me conduire sain et sauf hors du piége où ma destinée m'avait jeté, je la laissai prendre son cours, et résolus d'abord de jouer le personnage du chef des prêtres.

Une lampe obscure, suspendue au plafond, était la seule lumière qui brillât sous la large voûte du cabinet de toilette; et comme je me trouvais être à peu près de la corpulence et de la stature du défunt, ses domestiques qui étaient sans soupçons, me prirent très-naturellement pour leur maître. Je le

connaissais; je l'avais vu bien des fois pendant mon séjour chez le mollah Nadân, et j'étais assez au fait des manières de l'individu, pour pouvoir le copier pendant le peu de temps que je serais entouré de ses domestiques, jusqu'à ce que nous arrivassions à la maison. Le plus difficile de cette fourbe serait lorsqu'il me faudrait entrer dans l'appartement des femmes, car je n'en connaissais point les localités, et j'ignorais entièrement sur quel pied il était avec les habituées de son anderûn. A la vérité, j'avais entendu dire une fois que c'était un véritable tyran de la plus belle partie de la création; et comme on s'occupait beaucoup de commérage chez mon maître, je me rappelai qu'on m'avait dit qu'il était continuellement en guerre avec sa légitime épouse, pour certaines raisons de jalousie que sa conduite avait, dit-on, excitée. C'était un homme qui parlait peu, et lorsqu'il le faisait, c'était par de courtes sentences interrompues

et comme il affectait de se servir de mots d'origine arabe en toute occasion, l'oreille était plus frappée de sons gutturaux, qu'on n'en entend généralement dans le langage de ceux qui parlent le pur persan.

Je ne me permis pas d'ouvrir les lèvres pendant tout le temps que je mis à m'habiller. Je tenais ma figure dans l'ombre autant qu'il m'était possible; et quand on m'offrit la pipe d'eau, je la fumai de la manière que j'avais vu faire au mollah Bashi; c'est-à-dire, en prenant deux ou trois longues bouffées, et en les dégorgeant ensuite en une espèce de torrent de fumée interminable.

Un des domestiques parut frappé de quelque chose d'extraordinaire, quand je prononçai mon *khoda hafin!* au propriétaire du bain en le quittant; mais tout soupçon cessa, quand ils sentirent le poids que je me donnai, lorsqu'ils m'aidèrent à monter le cheval qui m'attendait.

Je descendis d'un air décidé à la porte de la maison du défunt ; et quoique je me trompasse sur les passages, je suivis cependant l'homme qui semblait agir comme domestique de confiance ; j'arrivai à la petite porte qui conduit dans l'anderûn. Je lui permis de faire ce qu'il ne faisait pas sans doute tous les jours ; et lorsqu'il eut ouvert la porte, et que j'eus fait deux ou trois pas, il s'écria : *cheragh-biar* (apportez des lumières) ; et il se retira.

Aussitôt on entendit un bruit de pantoufles et des voix de femmes, et deux jeunes esclaves coururent au-devant de moi avec des flambeaux à la main, luttant, en apparence, à qui arriverait la première.

Le plus vaste appartement de la maison était éclairé ; et j'y apperçus beaucoup de femmes. Je pensai que c'était la résidence du principal personnage, la veuve actuelle du défunt ; et je tremblai de peur que les esclaves ne me conduisissent

près d'elle. Mais, aidé de ma bonne étoile, il fallait que je fusse arrivé dans un de ces momens propices où le mollah Bashi et sa femme s'étaient querellés (événement que mes conductrices parurent comprendre), car, en me voyant peu disposé à entrer dans le salon éclairé, elles me conduisirent à une porte qui conduisait dans une petite cour intérieure, dans laquelle elles me firent entrer.

Mon premier soin fut de savoir comment j'allais me débarasser d'elles ; car, comme elles marchaient devant moi, elles n'avaient pu appercevoir ma figure ; et si elles fussent entrées après moi, peut-être auraient elles fait une découverte fatale à ma sûreté ; je pris le flambeau des mains de l'une d'elles, et renvoyai l'autre avec un signe de tête. Si j'eusse encore été ce jeune homme inconsidéré que j'étais quand j'avais connu Zeênab, peut-être aurais-je commis quelqu'acte d'imprudence qui aurait pu me faire découvrir ; mais je regardai les deux jeunes

esclaves avec appréhension, et même avec terreur; et certes, l'un des plus agréables momens de mon existence, fut celui où je les vis me tourner le dos, et me laisser à mes méditations. Le changement de fortune qui s'était opéré en ma faveur, depuis une heure, était si inattendu, que j'étais comme un homme qui marcherait entre le ciel et la terre; et mon premier mouvement, en me voyant en sûreté, après avoir passé l'endroit le plus difficile de l'imposture, fut d'abord de me réjouir, et ensuite de trembler, par la crainte que ma bonne fortune m'abandonnât.

CHAPITRE II.

Suites de l'aventure qui menace d'un danger, et finit par une bonne fortune apparente.

Je fermai soigneusement ma porte en dedans, aussitôt que je me trouvai seul; et je mis ma chandelle dans le coin de

la chambre le plus reculé, afin que, si quelqu'un était curieux de regarder à travers les vitraux peints de la fenêtre, on ne pût découvrir que je n'étais pas le mollah Bashi.

Après cela, il me vint à l'esprit que je pouvais tirer meilleur parti de cette aventure, que je ne me l'étais d'abord imaginé. « Inspectons les poches du bonhomme, me dis-je, et le rouleau de papier qui était à sa ceinture; peut-être contiennent-ils l'histoire de nos plans à venir. » Il y avait, dans sa poche droite, deux billets, un rosaire et son cachet; dans la gauche, son encrier, un petit miroir et un peigne. Sa montre était dans la poche de côté de sa veste; et, dans une autre petite poche, presque sous l'aisselle, se trouvait sa bourse.

La bourse s'offrit la première à mon inspection : j'y trouvai cinq tomauns d'or et deux pièces d'argent. La montre était en or et de fabrique anglaise. Son encrier, magnifiquement peint, avait aussi

son prix, et renfermait un canif, des ciseaux et des plumes. Je regardai toutes ces bagatelles et quelques autres, comme ma propriété; car j'étais décidé à jouer le jeu tout du long, et je les remis à leur place sur moi. Alors j'examinai les billets : l'un, qui n'était pas cacheté, contenait ce qui suit :

« O ami! mon intime! mon frère! »

— Oh, oh, me dis-je, cela vient d'un égal! — « Vous savez l'affection que l'ami qui vous écrit vous porte, à vous, cette brillante étoile du siècle, l'ombre de notre bienheureux prophète. Son seul désir est que l'intimité qui vous u it à lui s'augmente et se fortifie de jour en jour. Il vous envoie six melons choisis d'Ispahan, tels qu'on n'en trouve pas de pareils tous les jours, en vous pr ant, comme il prise sa barbe, de lui donner une permission illimitée de boire du vin; car les docteurs lui assurent que, s'il n'en prend pas en abondance, i'

n'aura pas long-temps à être le fléau des ennemis de la vraie foi. »

Cela ne peut venir que de l'exécuteur en chef, dis-je aussitôt. Quel autre, dans la Perse, montrerait son caractère en aussi peu de mots, nommément le flatteur, l'ivrogne et le faux brave ? Je tirerai parti de cela ; mais voyons l'autre billet. Je l'ouvris et lus ce qui suit :

« O mon seigneur et maître !

« L'humble serviteur qui ose s'adresser au prototype de la vraie foi, à la terreur des infidèles, au réfuge des pécheurs, demande la permission d'exposer devant lui, qu'après avoir affronté mille difficultés, il est enfin parvenu à obtenir des paysans de son village cent tomauns d'argent en sus des cinquante *kherwars âsses* chargés de grain. Que l'individu Hossein-Ali, ne pouvant ou ne voulant pas payer, quoiqu'il l'ait bâtonné deux fois, il a conséquemment pris possession de ses deux vaches, et qu'il continuer

de le battre et de faire lui-même tout ce qu'il pourra ; et que si on envoyait quelqu'un chercher l'argent qu'il a en mains, dès à présent, il le remettrait, sur un ordre convenable. »

Le billet était terminé par la formule en usage de la part d'un inférieur à son maître, et scellé avec un petit cachet sur lequel était écrit Abdul-Kerim, nom de celui qui écrivait.

« Ah! me disais-je, puisse mon heureuse étoile me protéger encore! et je découvrirai quel est cet Abdul-Kerim, et où est situé le village d'où il écrit, et les cent tomauns seront pour moi. Cependant, je laissai dormir un moment cette affaire, pour voir quel profit je pourrais tirer du billet de l'exécuteur en chef. Après y avoir réfléchi, j'écrivis ce qui suit :

» O mon ami! mon âme!

» Le billet de cet ami sans pareil a été reçu, et son contenu compris.

Quand l'étendard sacré d'Islâm court le risque de perdre le lion des lions, ce sabre à deux lames, cette tour de force, qui peut douter qu'il ne la sauve, et ne la conserve s'il le peut? Buvez, ô mon ami, buvez du vin, et copieusement encore; et que les ennemis de tout vrai croyant tremblent! Puisse votre maison prospérer pour vos melons! mais ajoutez encore une faveur à celles déjà nombreuses que vous m'avez accordées, prêtez à votre ami un cheval convenablement caparaçonné, car il a des affaires très-pressantes sur les bras, et il vous le rendra sain et sauf aussitôt que l'étoile de sa destinée le ramènera à sa maison. »

J'imprimai le cachet du défunt sur cette lettre, et je résolus de me présenter chez l'exécuteur de très-bonne heure dans la matinée.

Je répondis comme il suit à l'autre billet.

« Au bien-aimé Abdul-Kerim.

« Nous avons reçu votre billet et compris son contenu. Cette lettre vous sera remise par notre confident Hajjî Baba, à qui vous remettrez tout l'argent que vous pourriez avoir en mains pour nous. Quant au reste, vous entendrez bientôt parler de nous; en même temps, continuez de bâtonner, et nous prions Allah de vous prendre en sa sainte garde. »

Après avoir tout disposé ainsi, j'attendis une heure convenable pour m'échaper d'un endroit où j'étais à chaque instant exposé à être découvert, ce qui pourrait peut-être me valoir une mort ignominieuse. Il était plus de minuit, et je me disposais à sortir très-secrètement de ma chambre, quand j'entendis pousser doucement ma porte, comme si quelqu'un eût voulu entrer. Ma peur peut mieux s'imaginer que se décrire; je m'attendais à voir au moins le *daroga*

(magistrat de police), et tous ses officiers se précipiter dans ma chambre pour me saisir; et je prévoyais, dans l'agonie, le résultat de cette affaire; quand j'entendis une voix de femme chuchotant des mots que mon agitation m'empêcha d'entendre. Quel que pût être l'objet de cette visite, je n'avais qu'une réponse à faire; et c'était un lourd et bruyant ronflement, qui annonçât suffisamment que celui qui occupait l'appartement n'était pas en humeur d'être troublé.

J'attendis quelque temps, jusqu'à ce que je pensâsse que tout était tranquille dans la maison. Alors je me dirigeai paisiblement vers la principale entrée, dont j'ouvris facilement la porte, et je m'enfuis comme si on m'eût poursuivi. J'épiai les occasions de me glisser dans les rues sans rencontrer la police, et sans être découvert par les sentinelles de garde. Enfin, le jour parut; et peu à peu, les bazars commencèrent à s'ouvrir. Revêtu comme je l'étais des habits du

mollah Bashi, mon premier soin fut d'y apporter des changemens tels qu'ils ne pussent pas m'exposer au soupçon, ce que je fis à peu de frais, dans une boutique de marchand de vieux habits, quoique j'eusse soin en même temps de n'abandonner aucun des objets précieux qui étaient tombés en mon pouvoir.

Alors je me rendis à la maison de l'exécuteur en chef, où je présentai mon billet au domestique. Il m'était tout-à-fait étranger, et je lui dis que le mollah Bashi attendait une prompte réponse, parce qu'il allait sortir de la ville pour des affaires très-importantes.

A mon extrême plaisir, j'appris que le grand personnage était dans son anderûn, et qu'il était obligé d'envoyer une réponse par écrit pour le moment; mais qu'il avait ordonné qu'on me donnât un de ses chevaux.

Oh ! comme je regardai l'animal en le voyant sortir de l'écurie, avec sa selle de velours à pommeau d'or, sa chaîne de

même métal, qui pendait sur sa tête, et sa bride ornée de clous émaillés. Je craigrais presque de penser que tout cela allait devenir ma propriété, et qu'un tel bonheur ne pouvait durer long-temps. Cette appréhension était si forte, que j'allais demander des harnais moins riches; mais je réfléchis que le moindre délai pouvait causer ma ruine : et sans pallier l'affaire, je montai sur le cheval, et en très-peu de temps j'avais passé les portes de la ville, et j'étais déjà loin dans la campagne.

Je galopai sans m'arrêter, et sans regarder une seule fois derrière moi, jusqu'à ce que je fûsse arrivé sur le terrain inégal que produit la largeur indéfinie du lit de la rivière Caraj : là, je m'arrêtai. Je me rappelais avoir entendu dire que le village du mollah Bashi était situé quelque part dans la direction d'Hamadan, et conséquemment je dirigeai ma course de ce côté. Mais à dire vrai, quand je m'arrêtai pour reprendre haleine, je

fus si alarmé du tour extraordinaire que mes aventures avaient pris, que, comme un homme étourdi au bord d'un précipice, et mu par une sorte d'impulsion irrésistible à s'y précipiter, ce fut avec quelque difficulté que je pus me décider à ne point retourner, remettre ma personne aux mains de la justice.» Je ne suis, me disais-je, ni plus ni moins qu'un voleur; et si l'on m'attrape, on me fera avec justice, sauter dans un mortier. Mais d'un autre côté, qui m'a rendu voleur? Certes si *takdeer* (la destinée) a causé tous ces miracles, il ne peut y avoir de ma faute. Je n'ai pas cherché la mort du Bashi; mais s'il a voulu venir rendre son dernier soupir dans mon giron, et si, bon gré malgré, on me prend pour lui, alors il est clair que la destinée m'a fait son *vakeel* (son représentant); et quelle que chose que je fasse, tant que ce caractère me reste, tout doit être légitime. Alors ses habits sont mes habits; ses cent tomauns sont mes cent tomauns; et tout

ce que j'ai écrit en son nom, est légitimement écrit.

Ranimé par cette conclusion, je remontai à cheval, et marchai vers le village le plus proche, pour demander où étaient situées les propriétés du chef des prêtres, et si on connaissait aux environs, un individu nommé Abdul-Kerim. Comme si le dé était décidé à rester tourné en ma faveur, il se trouva que le village suivant, éloigné d'à-peu-près un parasange, était celui dont il s'agissait, et qu'Abdul-Kérim était un prêtre qui gérait les intérêts et recueillait les revenus de son défunt maître. «Ho ! me dis-je, un prêtre ! Il faut que je change le ton de la lettre, et que j'y insère ses titres. » Je m'assis aussitôt par terre, tirai mon encrier de ma poche, et coupant une bande du papier roulé dans ma ceinture, je refis ma note, et procédai à mon message, déterminé si j'entrais en possession des cent tomauns,

à prendre le chemin le plus court pour me rendre à la frontière la plus voisine.

CHAPITRE III.

Hajji Baba ne brille pas par sa probité. — Vie et aventures du mollah Nadân.

Je pris un air d'importance assorti au beau cheval que je montais, aussitôt que j'approchai de Seidabad (c'était le nom du village); et je traversai ses portes d'un air tellement important, que les paysans qui me virent ne manquèrent pas de me faire de profondes salutations.

— « Où est Abdul-Kerim ? » dis-je en mettant pied à terre, et en donnant mon cheval à tenir à l'un de ceux qui m'entouraient.

En un moment, tout le monde fut en l'air pour le chercher, et il parut bientôt.

— « Je viens, lui dis-je, après les salutations ordinaires, de la part du chef des prêtres, pour une affaire qui vous est bien connue » ; et je lui remis de suite ma note.

Abdul-Kerim avait un œil perçant qui ne me convenait pas du tout, surtout parce qu'il me regardait du coin de l'œil ; mais je fus soulagé aussitôt qu'il eut lu le billet, en lui entendant dire : » *be cheshm*, par mes yeux ! l'argent est prêt. Mais il faut vous rafraîchir ; au nom de dieu, entrez ! »

Je feignis d'être très-pressé, ne voulant pas du tout rester sous le feu de ses yeux perçans ; mais, pour ne pas exciter de soupçon, je consentis à manger quelques fruits et du lait caillé.

— « Je ne me rappelle pas vous avoir vu chez le chef des prêtres, me dit-il, comme j'ouvrais la bouche toute

grande pour avaler un morceau de melon ; et cependant je connais parfaitement tous ses domestiques. »

— « Non, lui dis-je, à demi suffoqué par cette observation ; non ; je ne lui appartiens pas. Je suis domestique de l'exécuteur en chef, avec qui le mollah Bashi a, je crois, quelques affaires d'argent. »

Cela parut lever toutes les difficultés que j'avais vu s'élever dans l'esprit de mon hôte ; et je racontai l'histoire du beau cheval, de la selle de velours à pommeaux d'or, et de la brillante bride.

Après avoir reçu les cent tomauns, je les mis en sûreté dans mon sein ; et feignant de prendre la route pour retourner à la ville, je quittai le village, le cœur beaucoup plus léger que je n'y étais entré. Mais aussitôt que je fus hors de vue, je tournai mon cheval dans la direction contraire; et lui pressant les flancs, je gallopai sans m'arrêter, jusqu'à ce que l'écume ruisselât le long de ses côtés.

Je me déterminai à aller directement à Kermanshah, et à y vendre le cheval, la selle et la bride; ensuite j'avais dessein de me diriger sur Bagdad, où je serais à l'abri de tout danger.

Ayant fait quelques parasanges sur ma route, je vis une figure étrange marcher devant moi, d'un bon pas et chantant à plein gosier. C'était un homme vêtu à la légère, n'ayant qu'une calotte sur la tête, la figure entourée d'un morceau de mousseline, une paire de pantoufles aux pieds; rien n'indiquait que ce fût un voyageur. En approchant davantage, je me persuadai l'avoir déjà vu; il était grand et bien tourné; ses épaules étaient larges et sa taille étroite: je l'aurais pris de suite pour le mollah Nadân, si ce n'eût été qu'il chantait; car il ne me vint jamais dans l'esprit qu'un homme d'un caractère aussi grave pût s'abaisser jamais par un acte aussi ignoble. Mais peu à peu je reconnus tout son air, quoiqu'il ne m'eût pas encore reconnu

moi-même ; je ne m'étais pas trompé, c'était le mollah lui-même.

J'arrêtai mon cheval pour délibérer si je le saluerais, et si je me ferais connaître à lui. Passer devant lui, serait le comble de la cruauté ; le reconnaître, était nécessairement me charger d'un compagnon incommode. Mais ensuite, s'il découvrait qui j'étais, et qu'il s'aperçût que je l'avais évité, il me dénoncerait probablement comme un voleur, à la première occasion ; et si je lui échappais maintenant, j'aurais à craindre qu'il devînt mon ennemi par la suite.

Nous approchions tous deux d'un village où nous devions passer la nuit ; par conséquent il n'y avait pas moyen de reculer, car il était nécessaire de veiller à ce qu'on eût soin de mon cheval, vu le long voyage que j'avais à faire : le pousser plus loin eût été impossible.

Je pris une ligne intermédiaire ; « s'il me reconnaît, me dis-je, je lui parlerai,

sinon je passerai à côté de lui sans y prendre garde. » Je pressai mon cheval, et lorsque j'approchai, il tourna la tête, et m'examina de la tête aux pieds, mais apparemment sans me reconnaître.

« O Aga ! par pitié, s'écria-t-il ! ayez compassion d'un malheureux qui n'a d'autre refuge dans ce monde que Dieu et vous ! »

Je ne pus résister à un semblable appel fait à mes sentimens ; et, gardant le silence pendant quelque temps, comme pour entendre ce qu'il dirait de plus, je partis enfin d'un éclat de rire. Mon rire paraissait être autant hors de saison que ses chants, car il était extrêmement tourmenté sur ce qu'il ferait de moi ; mais quand je commençai à parler, tous les doutes se dissipèrent, et il courut à moi avec une espèce de joie et d'extase, voisine de la folie.

« Ah ! Hajjî, mon âme, mon oncle, lumière de mes yeux ! dit-il, en baisant mon genou. De quel ciel êtes-vous tom-

bé? que signifie ce luxe, ce cheval, ces housses? avez-vous commerce avec les *gins* et les *dives?* ou la fortune est-elle devenue amoureuse de vous? et vous a-t-elle adopté pour son héritier? »

Je continuais de rire, tant ses saillies m'amusaient, et il continua en disant :

« Comment se fait-il que vous ayez sitôt changé votre mule contre ce beau cheval? Et mon bien, qu'est-il devenu? n'avez vous pas même sauvé mon âne, car je suis bien fatigué d'aller à pied? dites-moi, dites-moi tout: par la barbe du prophète! dites-moi tout. »

Je reconnus bientôt que si je refusais de lui raconter toutes mes aventures, il me soupçonnerait d'avoir pris son bien, et de l'avoir employé à l'achat de toute la friperie qui avait attiré son admiration; aussi je promis de lui raconter fidèlement tout, mais je le priai en même temps d'apprêter beaucoup de crédulité, parce que ce que j'avais à lui dire était

si merveilleux, qu'il penserait probablement que je lui en imposais.

Nous nous rendîmes donc au village, où nous nous établîmes au *mehman khaneh* (maison des étrangers), facilité que l'on trouve ordinairement dans tous les hameaux de la Perse; et nous nous y arrangeâmes pour passer la nuit.

Un personnage de mon apparence ne pouvait rester long-temps négligé, et le *ked khoda* vint nous servir lui-même. Il nous donna un bon souper; et pendant le temps qu'il le préparait, je racontai mes aventures à mon compagnon.

Leur singularité ne fut pas perdue pour lui; et il paraissait mourir de plaisir en pensant que toute ma prospérité actuelle était acquise aux dépens de son ancien ennemi, le mollah Bashi. Tandis que nous étions à causer ensemble dans la pleine confiance de nos cœurs (car les malheureux éprouvent toujours un grand soulagement à parler d'eux), je découvris que je ne connaissais pas encore

bien le véritable caractère de mon associé.

« Il fallait absolument que vous affectassiez cet air d'importance, lui dis-je, tant que je fus à votre service; car comment un homme qui eût été véritablement aussi fier, pourrait-il être devenu aussi aimable que vous le paraissez maintenant ? »

— » Ah, Hajjî, me dit-il, l'adversité change beaucoup. Ma vie a été un mouvement continuel; je l'ai souvent comparée à une toupie que nos oisifs font tourner sur les places de nos marchés pendant le *no rouz*, et qui se dandinent entre le ciel et la terre. Malheureusement je suis un de ceux qui n'ont jamais adopté la maxime : « N'étendez pas votre tapis dans un lieu humide. »

— « Dites-moi vos aventures, lui dis-je; nous ne pouvons mieux passer notre temps; et j'espère que vous me connaissez assez pour ne pas me refuser votre confiance.

— « Vous n'apprendrez rien, dans mon histoire, qui ne soit commun à bien des Persans qui, un jour, sont princes, et le lendemain mendians; mais, puisque vous êtes curieux de la connaître, je vous la raconterai avec plaisir, et il commença en ces termes :

« Je suis natif d'Hamadan. Mon père était un mollah d'une telle importance, qu'il aspirait à devenir le mûshtehed de la Perse; mais ses controverses sur différens points de la foi, le menèrent malheureusement si loin, qu'il se forma un parti contre lui, qui le priva de l'élévation qu'il cherchait. Sa qualité la plus éminente était la haine qu'il portait aux osmanlis et aux sûnis en général. On dit qu'un de nos ancêtres fut le premier qui introduisit en Perse une haine universelle contre les sûnis, qu'elle n'avait encore existé, par une simple innovation dans l'éducation des enfans shiahs; au moyen de laquelle leurs premières idées étaient tournées à

l'inimitié contre la race d'Omar. Je veux dire, continua-t-il, ce dont vous vous rappelez sans doute : quand un petit garçon à l'école est obligé de demander à son maître la permission de sortir pour quelque besoin, la formule dans laquelle il est obligé de faire sa demande est : *lahnet bah Omar* (malédiction sur Omar !) J'ose dire que dans la vie vous n'avez comme moi jamais manqué de joindre le nom d'Omar à tout ce qui est impur, et de répéter au moins une fois par jour la malédiction que vous avez apprise à l'école. »

J'en convins. et il continua son histoire.

« La haine de mon père pour les sectateurs d'Omar s'étendait à toutes les sortes d'infidèles, aux juifs, aux chrétiens, aux adorateurs du feu et à ceux des images : tout cela était compris dans son exécration ; et tout ce qu'il avait pratiqué d'abord par un motif d'ambition, avait fini par devenir le principe régulateur de son caractère. Sa famille

et moi, avec les autres, fûmes élevés dans ses principes, et suçâmes tous ses préjugés violens; nous les propageâmes au point que nous formions pour ainsi dire une secte distincte, la terreur des infidèles et les plus zélés propagateurs de la foi des shiahs. »

« Après cela, vous ne serez pas étonné de la part que j'ai prise dans la destruction des jarres des Arméniens à Téhran; mais ce ne fut pas le seul piége dans lequel m'entraîna mon zèle. Tout au commencement de la vie, lorsque j'étudiais encore à Hamadan, je fus enveloppé dans une rumeur violente, dont j'avais été le principal auteur. »

« Un ambassadeur du pacha de Bagdad, avec sa suite, traversait tranquillement notre ville, après y avoir séjourné deux ou trois jours en se rendant à la cour du shah, lorsque, brûlant de mettre en pratique les leçons de mon père, je rassemblai une bande de jeunes fanatiques comme moi; et dans un dis-

cours analogue j'excitai tellement leurs passions, que nous résolûmes de faire quelque trait digne de nos principes. Nous nous décidâmes à attaquer nos hôtes turcs, à leur apprendre les malédictions que nous avions vouées à Omar, et à les inviter à devenir partisans des doctrines d'Ali. Nous souciant peu, ou ignorant peut-être ce qui est dû au caractère d'elchi (ambassadeur), nous ne vîmes dans l'effendi Suleiman, qu'un ennemi des shiahs, un homme qui s'appelait lui même sûni. Un jour qu'il sortait de sa maison pour visiter le gouverneur d'Hamadan, nous nous réunîmes en corps et le saluâmes par de grands cris de malédiction contre Omar! Ces cris rendirent ses domestiques furieux, et ils répondirent aux insultes par des coups. Des grêles de pierres suivirent de notre côté, et cela produisit une rumeur générale dans laquelle le représentant du pacha eut son turban arraché de dessus la tête; on lui cracha sur la

barbe, et il se trouva presque dépouillé entièrement de ses habits.

« Un tel outrage ne pouvait naturellement être méprisé. L'ambassadeur était violent; il menaça d'envoyer des courriers au shah, et était même sur le point de retourner auprès de son maître, quand le gouverneur, effrayé des suites que pouvait avoir son courroux, s'il ne faisait pas tout pour l'appaiser, lui promit pleine satisfaction, et que les chefs du désordre lui seraient immédiatement livrés.

« Confiant dans l'importance dont mon père jouissait dans la ville, et plein des fumées de l'orgueil de ce que nous venions de faire, je pris d'abord légèrement les vœux de vengeance que les Turcs exhalaient contre nous; mais le gouverneur qui ne considérait que la perte de sa place, si les nouvelles de cet évènement parvenaient à Tehran, et s'inquiétait peu si Ali était le véritable successeur du prophète, ou si Osman, Omar et

Abubekr étaient ou non des usurpateurs, ordonna d'abord qu'on s'emparât de moi, aussi bien que de deux autres de mes compagnons, et nous fûmes aussitôt remis entre les mains des enragés Osmanlis.

« Je n'oublierai jamais les émotions qui se combattirent dans mon esprit, quand je fus amené face à face avec les objets de ma haine. Je ne goûtais pas du tout la bastonnade qu'ils me réservaient; et je gémissais d'être obligé de garder pour moi le torrent d'injures qui était prêt à m'échapper contre eux, à la moindre provocation.

« Ils paraissaient néanmoins disposés à nous rendre toute notre haine avec usure, et ils ne perdirent pas cette occasion de nous faire connaître toute son étendue. Ils n'étaient pas assez généreux pour nous laisser aller, et nous firent administrer la bastonnade avec un degré de zèle religieux que j'aurais cru ne pouvoir jamais se rencontrer chez d'au-

tres que chez nous. Bref, on fit une gelée de nos pieds ; et notre seule consolation pendant l'opération, fut l'occasion qu'elle nous donnait de nous livrer à toute notre rage. Cependant, les Turcs étaient vengés et nous fûmes libres.

« Cette aventure refroidit mon zèle pour plusieurs années. Cependant, malgré la poursuite des distinctions à laquelle mon père courait, je continuai de me livrer à la controverse. J'avais à peu près vingt-cinq ans, et ma barbe avait acquis une croissance respectable, lorsque j'allai à Ispahan, pour me perfectionner par la fréquentation de nos célèbres docteurs, et pour faire connaître mes talens par la part que je pourrais prendre dans leurs disputes. Je réussis au gré de mes desseins, et j'acquis une réputation considérable. Il ne me fallait qu'une occasion de me distinguer, et elle se présenta bientôt dans la circonstance suivante :

« Du temps de notre fameux shah Seffi,

qui était lui-même à demi-hérétique, les Francs, secte de chrétiens, avaient des établissemens considérables à Ispahan pour le commerce : il les encourageait et les soutenait beaucoup. Il leur permettait le libre exercice de leur religion, les laissait bâtir des églises, faire venir des prêtres, et, au scandale de la vraie foi, il leur permettait même l'usage des cloches pour appeler leurs pareils à la prière. Ces Francs ont un chef suprême de leur église, une espèce de calife qu'ils appellent *papa*. Une partie de son devoir, comme celui de notre bienheureux prophète, est de propager sa religion par tout le monde. Sous différens prétextes, des couvens de derviches ont été établis, les uns à Ispahan même, et les autres dans Julfâ, chez les Arméniens. La plupart ont été abandonnés, et les bâtimens sont tombés en ruines; mais un de ceux dont l'objet était plus particulièrement la propagation du christianisme existait encore, et mes efforts et

ceux de quelques uns de nos plus zélés mollahs tendaient à sa destruction, malgré les vues opposées du gouvernement qui désire encourager les chrétiens à s'établir dans la Perse, à cause des richesses qu'ils y introduisent par leur commerce.

« Ce couvent était desservi par deux derviches, dont l'un était par lui-même une calamité. Il connaissait le monde; c'était un homme à vues profondes, et d'un esprit si subtil, que *Shaitan* en personne n'aurait pas été digne d'être son père. Il était grand, mince et fort; ses yeux étaient comme des charbons ardens, et sa voix comme un grand vent. Il ne perdait jamais une occasion d'entrer en discussion avec nos hommes les plus savans sur les points de religion, et assurait hardiment, avec le cœur d'un lion, que notre saint prophète, le premier des êtres créés, intercesseur scellé, Mahomet Mustapha, (sur qui bénédictions éternelles!) était un fourbe et un imposteur. Enfin, il s'embarqua sur la mer de la

controverse, comme s'il eu eût Noé pour pilote; et, non content de parler, il fit même un livre dans lequel il prétendait prouver la vérité de ses folles assertions. Malheureusement, un de nos prophètes essaya d'y répondre : il avait oublié que c'est folie de jouer avec le feu, à moins qu'on ait assez d'eau pour l'éteindre. Son livre ne disait rien que ce qu'il devait dire, et tendait plus à jeter le ridicule sur l'Islamisme qu'à soutenir sa gloire et sa perfection. Ispahan était plein de ce fameux débat quand j'y arrivai. Désirant me faire remaquer, je proposai d'inviter le derviche franc, à se trouver avec les mollahs de la ville en personne à un jour fixé, dans la medresseh-jedeed; que là, ils argumenteraient sur chacun des points de leur foi respective; qu'ils rendraient le derviche mahométan, en amenant la conviction dans son âme, ou qu'ils deviendraient chrétiens, si ses argumens l'emportaient. Il y consentit aussitôt; mais nous décidâmes secrètement

entre nous, qu'une semblable épine dans le côté de notre *Ullamah* n'existerait pas plus long-temps en Perse, et que la vérité entraînante de notre foi ne serait plus abandonnée aux chances de vains mots et de voix tonnantes, mais qu'elle se montrerait dans le zèle et le nombre de ses adhérens. En conséquence, toutes les têtes turbanées, et toutes les barbes branlantes, furent secrètement invitées à paraître au jour fixé; et jamais assemblée ne fut plus complète, jamais les enfans d'Islam n'avaient fait un tel étalage de leur force irrésistible, que dans cette mémorable occasion.

« La medresseh était déjà remplie; car, outre les mollahs, une foule immense, jalouse d'être témoin du triomphe de la vraie foi, avait pris possession des cours. Les têtes et les turbans étaient entassés les uns par dessus les autres, en rangs pressés le long des murs et dans les coins les plus reculés de la salle, quand le der-

viche franc, seul, sans soutien, sans amis, parut devant nous. Il regarda autour de lui, d'un air troublé, et parut effrayé de notre nombre. Deux ou trois des principaux mollahs, qui devaient soutenir la controverse, étaient assis en face de leur corps; et j'étais disposé. Nous avions préparé les questions qui devaient lui être proposées, et nous devions agir selon les réponses qu'il donnerait. Il paraissait n'être muni d'aucune autre arme défensive que sa langue; et il s'assit en face de nous, évidemment très-alarmé de l'expression hostile qu'il remarquait sur les figures de tous les assistans.

« Sans lui donner le temps de réfléchir, nous commençâmes aussitôt.

« Croyez-vous, dit l'un de nous, que le Dieu du ciel ait pris une forme humaine ?—Reconnaissez-vous, dit un autre, que Dieu soit composé de trois personnes qui n'en font cependant qu'une ? — Etes-vous convaincu, dit un troi-

sième, que ce que vous appelez le saint-esprit soit descendu du ciel, sous la forme d'une colombe? »

« Ces questions furent posées si précipitamment, que le derviche ne savait de quel côté se tourner; enfin, réunissant toutes les forces de sa voix, il s'écria :

« Si votre intention est de me tuer, soit; mais quel bien vous fera cet argument? Si votre intention est d'argumenter, votre manière de m'attaquer en si grand nombre, à la fois et avec tant de violence, prouve que vous ne pouvez opposer que la passion à l'argument; et vous ferez voir au monde que vous avez été vaincus par moi. »

« Voyant que nous nous y prenions mal, et remarquant que ses paroles produisaient de l'effet en sa faveur, je fus le premier à m'écrier à la populace qui nous entourait, et à l'assemblée présente : « O musulmans! musulmans! venez à notre secours; notre religion est atta-

quée ; les infidèles cherchent à renverser notre foi : vengeance ! au secours ! »

« Ces paroles produisirent un effet immédiat ; et mille voix s'élevèrent contre lui : « Qu'on le saisisse, disaient les uns ; qu'on le tue ! criaient les autres. » La populace allait et venait, comme les vagues de la mer, quand le derviche se voyant en danger, essaya de se sauver, aidé par un mollah dont il avait ému la compassion. Ce mollah jeta son propre manteau sur les épaules de l'infidèle ; et, au moment où des mains avides se disposaient à le saisir, il se pressa vigoureusement dans la foule, et parvint heureusement à gagner la maison d'un Arménien.

« Nous autres mollahs, privés de notre proie, nous nous rendîmes en corps à la maison du gouverneur de la ville, suivis d'une foule immense. Cette affaire avait excité une grande fermentation que nous augmentâmes de tout notre pouvoir.

« Le gouverneur lui-même était un

pieux et rigide musulman ; et nous espérions qu'il se joindrait sans hésiter au cri que nous avions élevé. Nous accusions le derviche franc de prêcher une fausse doctrine, dans l'intention de renverser notre religion.

« Cet homme, disions-nous, appelle notre prophète un fourbe, et dit des abominations. Nous demandons qu'il nous soit livré. »

« Le gouverneur était fort embarrassé; il savait combien il est dangereux de se mêler des affaires dans lesquelles les sujets européens se trouvent intéressés, et il fut loin de seconder notre disposition à la violence.

« Pourquoi inviter le derviche à argumenter avec vous, dit-il, si vous ne vouliez pas entendre ce qu'il avait à vous dire ? Si vous n'avez aucun argument à opposer aux siens, la violence ne fait que gâter votre cause; et vous faites plus de mal que de bien à notre religion. Mais si, d'un autre côté, vos argumens sont

meilleurs que les siens, et qu'il ne puisse leur faire aucune réponse : alors, c'est véritablement un kafir, un infidèle ; et, selon notre loi, il est digne de mort. »

« Trompés encore une fois, nous partîmes, respirant la vengeance; et je crois réellement que si, dans ce moment, nous eussions trouvé le derviche, nous l'aurions mis en pièces. Il le savait si bien, que nous apprîmes bientôt après, qu'il avait secrètement quitté la ville ; et, jusques-là, nos efforts avaient réussi ; car il fut long-temps avant de hasarder de se remontrer.

« Je m'étais tellement avancé dans cette occasion, et j'avais montré mon zèle de tant de manières différentes, que j'étais devenu un personnage marquant. Mais, jusques-là, cela ne m'avait rien valu. Je sentis qu'après tout, la capitale était le lieu où je devais essayer d'obtenir quelque emploi lucratif et permanent ; et je dirigeai mes vues de ce côté. Pour parvenir à cette fin, je me rendis à Kom,

dans l'intention de me mettre en faveur auprès du mûshtehed, dont je savais que la recommandation me ferait plus de bien que dix années de prières et de jeûnes. Je réussis parfaitement; car, avec le caractère de fléau des infidèles, que j'avais acquis, je fus reçu par lui avec la plus grande faveur; et il fut charmé de me reconnaître pour un de ses disciples les plus actifs. Je pris bientôt sa cause contre les sûfis, avec toute l'ardeur qu'il pouvait désirer; et il ne se passa pas bien du temps avant que je hasardasse de solliciter sa recommandation auprès du corps des ullemah à Téhran, et des premiers dignitaires de la cour. Il protesta qu'il était fâché de se séparer de moi; mais il céda à mes instances; et je fus bientôt après compté parmi les membres de la sainte confrérie du siège de l'empire.

« Je vous avoue que, bien que je jouisse d'une aussi bonne opinion de moi-même que la plupart des hommes,

je réussis beaucoup mieux à faire mon chemin à la cour, que je ne l'avais espéré. Mes compétiteurs étaient nombreux, et plus versés que moi dans les usages du monde. Comme eux, je fus obligé de commencer par avoir l'attention la plus assidue pour les hommes en place. Ayant une fois obtenu le privilége d'être assis dans les *mejlis* (assemblées) du mollah Bashi, qui était effectivement mon chef, peu à peu je fus remarqué par le grand visir, le grand trésorier, le secrétaire-d'état, l'exécuteur en chef et autres. On me voyait constamment à leurs levers et à leurs soirées; mais, après tout, je n'étais qu'un pauvre mollah, et je brûlais de trouver quelque occasion de me distinguer du troupeau commun. Le grand visir fut le premier qui me remarqua, grâces à ce que je réussis à lui faire répandre des larmes, pour la première fois, à la commémoration de la mort du bienheureux Hosseim, qu'il fit faire dans sa maison

et où je prêchai et psalmodiai le service d'une manière qui mérita son approbation et celle de l'assemblée. Depuis, j'ai fait de grands progrès, surtout aux yeux du peuple, dont je regarde la bonne opinion comme la première acquisition pour un homme ambitieux.

« Mais, vous avez été à même de juger combien peu il fallait compter sur l'assistance de ce peuple, quand elle est en opposition avec la volonté d'un roi absolu. En me fiant trop à mon influence sur la basse classe, je me suis perdu moi-même ; et je suis maintenant ce que vous voyez, un misérable vagabond, retournant à mon pays natal, aussi pauvre que quand j'en suis parti. »

CHAPITRE IV.

Hajji et le mollah dressent des plans analogues à leur situation critique, et prouvent qu'il ne peut exister de confiance entre les fripons.

Le mollah Nadân ayant terminé son récit, j'essayai de le persuader que la même destinée qui avait présidé à ses succès dans la vie, et ensuite à ses malheurs, ne manquerait pas de le servir encore, et de lui rendre la place qu'il avait perdue.» Car, lui dis-je, nous avons tous deux assez vu le monde, en Perse, pour connaître son extrême instabilité. Quand les évènemens dépendent de la volonté d'un homme, il peut tout aussi bien vous rappeler d'exil, qu'il vous a fait arracher la barbe, et jeter hors la ville. Il est une réaction

dans les malheurs qui produit fréquemment un accroissement de richesses. Ainsi, quand le forgeron jette de l'eau sur le charbon brûlant, il l'éteint pour un moment, et la fumée remplace la flamme; mais au moindre coup de soufflet, le feu pétille avec plus d'éclat. »

« C'est précisement la pensée avec laquelle je me consolais, dit mon compagnon. C'est ce qui me faisait chanter, quand vous me joignîtes sur la route. Le shah a probablement jugé à propos de faire un acte de justice, pour se mettre en faveur auprès des marchands chrétiens; mais le jour viendra, où il sentira la nécessité de chercher des amis dans les soutiens de la religion mahométane; et la bonne opinion d'un homme tel que moi, qui suis chéri par le peuple, sera alors pour lui d'une certaine importance. J'avoue que j'avais quelqu'idée de renoncer à la prêtrise pour me faire marchand; mais, tout bien considéré, je continuerai de suivre ma destinée. Voilà une oc-

casion de me faire passer pour martyr; et maintenant que je me le rappelle, cela vaut mieux que la perte de mes biens temporels, ma maison, mes meubles, mon âne blanc, et même mes mûtis. »

« Alors, que vous proposez-vous de faire? lui dis-je. Voulez-vous me suivre à Bagdad, ou attendrez-vous le cours des événemens en Perse? »

« Mon projet, me dit-il, est de me rendre dans mon pays natal, à Hamadan, où mon père qui vit encore, jouit d'une réputation considérable. Par son moyen, j'ouvrirai des négociations pour me faire rentrer dans la capitale, et surtout pour qu'on me rende ce dont on m'a privé. Mais vous, quelle route vous proposez-vous de tenir? *Inshallah*, plaise à Dieu que je sois rétabli! et je réclamerai vos talens, pour faire prospérer mon établissement de mûtis. Vous feriez mieux de rester à Hamadan avec moi, et de suivre ma fortune. »

« Ah, mon ami, lui dis-je! avec toute ma prospérité apparente, je suis plus exilé que vous. Les événemens ont joué malheureusement dans mon giron; et je suis ici (quoique Dieu sache que c'est bien malgré moi) un véritable voleur. Je ne pouvais faire autrement que de suivre ma destinée, qui m'avait revêtu des habits du chef des prêtres, enrichi de son argent, et monté sur le coursier richement enharnaché de l'exécuteur en chef. Cette même destinée m'oblige à fuir de mon pays: je ne puis rester sans courir le risque d'être découvert, et coupé en quartiers pour orner les portes de la ville. Mais avant qu'un grand nombre de jours soient expirés, j'espère avoir atteint la frontière turque, et alors seulement je dirai que je suis en sûreté. »

A ces mots, je lui offris de partager mes dépouilles, espérant acheter ainsi son secret; je fus heureux de m'apercevoir qu'il n'en était pas dégoûté. Il

accepta dix tomauns, m'en laissa en mains quatre-vingt quinze, en disant que cela lui suffirait pour l'instant ; et il promit de me les rendre, quand sa fortune serait rétablie. Mais, en les comptant, il me pressa encore d'aller avec lui à Hamadan. Il me représenta, sous les plus vives couleurs, le danger que je courais d'être pris avant de pouvoir m'échapper du territoire du shah, et même après l'avoir quitté.« Car, dit-il, aussitôt que la mort du mollah Bashi sera connue, et que l'exécuteur en chef se sera apperçu de la perte de son cheval, il ne manquera pas de dépêcher des officiers par tout le pays pour vous chercher ; et vous êtes un personnage trop marquant pour n'être pas facile à suivre. Il vaudra beaucoup mieux pour vous, que vous vous réfugiez avec moi, qui ne manquerai pas d'éloigner toutes les recherches, jusqu'à ce que cet événement soit oublié ; alors vous serez libre de suivre vos projets. Mon père possède un village à quelque

distance d'Hamadan, où vous pourrez vivre sans être soupçonné; et quant à votre cheval et à vos harnais, nous pourrons en disposer de manière à ce qu'ils ne nous fassent pas découvrir. Hamadan n'est pas bien éloigné; si nous partons d'ici à minuit, nous y arriverons de bonne heure demain matin; et nous le pouvons facilement, en montant tous les deux sur votre cheval. Considérez que le voyage est long, jusqu'à la frontière turque; et si l'animal vous manquait, qui vous garantirait d'être pris ?»

Ses paroles donnèrent un nouveau tour à mes pensées, et je vis qu'il parlait le langage de la raison. Ignorant totalement cette partie de la Perse, et sentant combien il était nécessaire pour mon salut que je connusse non-seulement les grandes routes, mais encore les sentiers détournés, je regardai une fuite rapide jusqu'à la frontière, comme une entreprise moins facile à exécuter que je ne l'avais imaginé. Si le mollah était disposé

à me trahir, il le ferait aussi aisément, soit que je fuie ou que j'adopte son projet; et, dans l'alternative, il me parut plus prudent de m'y fier que de m'en défier : conséquemment, je convins de l'accompagner.

Rafraîchis tous deux par le repos et la nourriture, nous partîmes à minuit, et avançâmes beaucoup sur la route d'Hamadan avant le lever du soleil. Arrivés à une élévation qui nous laissait voir la ville, nous fîmes une halte, pour décider ce que nous allions faire. Nadân m'indiqua de la main un village à-peu-près à un parasange, et dit : « Voilà le village dans lequel vous devez établir votre résidence, jusqu'à ce que l'histoire de la mort extraordinaire du mollah Bashi soit oubliée; mais vous ne pourrez vous y présenter dans ce magnifique appareil, et monté sur ce beau cheval, sans exciter des soupçons. Je suis d'avis que nous changions d'habits et que vous me donniez le cheval. Par ce moyen,

vous passerez dans ce village pour un domestique de mon père; et je conserverai le respect dû à mon caractère, en revenant sous le toît paternel convenablement équipé. Cet arrangement favorisera nos intérêts mutuels et combinés. Vous serez à l'abri du soupçon, et je n'aurai pas l'air aussi pauvre que je le suis maintenant. L'histoire de ma disgrâce est sans doute déjà parvenue à l'oreille de mes parens, et les a peut-être déconsidérés aux yeux du monde; mais dans ce pays où tout dépend de l'apparence extérieure, aussitôt qu'on saura que je suis revenu monté sur un cheval, ayant une bride émaillée, une selle à pommeau d'or et un schall de cachemire autour de ma taille, eux et moi reprendrons nos places. Quand j'aurai joui de l'avantage de ces objets pendant quelques jours, il sera très-facile de les vendre sous quelque prétexte plausible, et vous en recevrez alors scrupuleusement la valeur. »

Je fus étonné de cette proposition ; car assurément mon compagnon ne m'avait pas inspiré assez de confiance pour m'encourager à lui confier tant de biens sans autres sûretés que sa parole. Mais je sentais qu'il avait raison. Il était impossible que je gardasse mon incognito au village pendant dix ou quinze jours, vêtu comme je l'étais, et possédant un beau cheval, sans exciter des soupçons. A la vérité, j'étais alors entièrement au pouvoir du mollah ; mais par l'arrangement qu'il me proposait, il devenait tellement complice de mon crime, qu'il ne pouvait me dénoncer sans se nuire à lui-même.

« Mais, me disais-je, supposons qu'un nazackchi découvre ce cheval, que deviendrons-nous ? Vous serez pris aussi bien que moi. »

« Dieu est grand, répondit le mollah ! personne ne peut avoir voyagé aussi vîte que nous ; et avant qu'aucun officier puisse arriver à Hamadan, je

serai dans la maison de mon père, et j'aurai produit toute la sensation que je désire dans la ville. Il sera facile, après cela, de cacher le cheval et le harnais. Je prends tous les risques sur moi. »

Il n'y avait plus rien à dire sur ce point. Nous nous déshabillâmes aussitôt, et changeâmes de vêtement. Il reçut de moi la veste du feu mollah Bashi, son caba (habit), sa ceinture de cachemire, et son ample manteau de gros drap vert foncé; et moi, en retour, je pris ses vieilles hardes, qui avaient été arrachées de dessus son corps, le jour qu'on l'avait chassé de Téhran. Je lui donnai mon bonnet noir, autour duquel il roula le schall du chef des prêtres, que j'avais toujours conservé; et en échange, il me remit sa calotte. Je gardai la bourse du mollah Bashi, le reste de son argent, sa montre et le cachet; mais je lui permis de se servir de l'encrier, du rosaire, du miroir de poche et du pei-

gne. Alors il ficha le rouleau de papier à sa ceinture; et quand il fut complètement équipé et monté, il ressemblait tant au défunt chef des prêtres, que je restai presque pétrifié de la ressemblance.

Nous nous quittâmes en apparence avec beaucoup de peine; il me promit que j'entendrais parler de lui bientôt ; et en même temps il me donna tous les renseignemens nécessaires sur le village de son père, laissant à mon invention d'imaginer une histoire aussi probable que possible.

Alors il s'éloigna, me laissant dans une situation d'esprit assez pénible, seul au monde, incertain sur l'avenir, et craignant tout pour le présent.

J'allai comme je pus au village ; mais j'étais fort embarrassé du caractère sous lequel je me ferais connaître à ses habitans. En effet, j'avais l'air d'un homme tombé des nues; car, que pouvait-on dire d'un homme de bonne mine, sans

schall à sa ceinture, et sans manteau sur ses épaules, avec une paire de pantoufles à ses pieds, et une calotte sur la tête? Après avoir beaucoup hésité, je résolus de me faire passer pour un marchand qui avait été volé et pillé par les Cûrds, et de feindre une maladie qui pût me servir de prétexte pour rester dans le village jusqu'à ce que j'entendisse parler du mollah, qui me donnerait sans doute des renseignemens pour me mettre à même de décider combien de temps je devrais rester caché.

En cela je réussis parfaitement. Les bonnes gens du village, que le ciel, pour mon bonheur, avait doués d'une portion considérable d'insouciance, crurent mon histoire, et me reçurent. Le seul inconvénient que j'eus à endurer, fut la nécessité d'avaler la drogue d'une vieille femme, le docteur de la commune, qui fut appelée pour exercer sur moi sa science.

CHAPITRE V.

Le châtiment dû à Hajjî Baba retombe sur Nadân ; ce qui fortifie davantage le premier dans sa croyance en la destinée.

J'AVAIS passé dix jours longs et ennuyeux dans ma cachette, sans avoir la moindre nouvelle de Nadân. Je soupçonnais que son étoile le regardait encore de travers, et que les choses n'avaient pas été aussi bien qu'il s'y était attendu. Il existait peu de communications entre la ville et le village; et je commençais à désespérer d'entendre jamais parler de mon cheval, de mes riches harnais et de mes habits, quand, un soir, un paysan qui était allé au marché d'Hamadan pour se louer comme laboureur, et qui était revenu dé-

sappointé, jeta, par son discours, quelque jour sur le sujet de mes craintes.

Il dit qu'un grand tumulte avait été excité par l'arrivée d'un nazakchi qui s'était emparé du fils de leur Aga (le propriétaire du village), avait emmené son cheval, et conduit son prisonnier à la capitale. Il était accusé d'être l'assassin du mollah Bashi de Téhran.

Je laisse à l'aimable lecteur à juger de l'émotion que me causa cette nouvelle. Je connus bientôt la cause du silence du mollah; et quoique je me sentisse en sûreté pour le présent, cependant j'étais loin de pouvoir assurer combien de temps cela durerait. Je déclarai aussitôt que ma santé était parfaitement rétablie; et prenant congé à la hâte, de mes hospitaliers villageois, je me rendis comme je pus à Hamadan, pour m'assurer de la vérité des rapports du paysan.

Le père de Nadân était bien connu dans la ville, et il ne me fut pas difficile de trouver sa demeure. Je m'abstins

d'entrer dans sa maison et de faire aucune question directe sur le sort de mon ami ; mais je m'arrêtai à la boutique d'un barbier du voisinage, et parce que j'avais besoin de son aide pour donner une apparence décente à ma tête et à ma figure, et parce que je savais qu'il serait probablement l'homme le plus en état de me raconter la vérité de cette affaire.

Je le trouvai aussi causeur et aussi officieux que je pouvais le desirer. Quand je lui eus demandé les nouvelles du jour, et que j'eus fait semblant d'ignorer l'événement récent qui avait rempli tout le monde d'étonnement, il recula de deux pas et s'écria : « D'où venez-vous donc, que les iniquités de ce chien de mollah Nadân vous sont inconnues? Il n e s'est pas contenté de tuer le chef des prêtres, mais il a fallu qu'il se revêtît de ses propres habits; et, non content de cela, il a encore volé un des chevaux de exécuteur en chef, et son harnais

Quelle étonnante ordure a-t-il mangée?»

Je suppliai mon narrateur de me dire les particularités d'une histoire que je prétendais ignorer entièrement, et sans attendre une seconde demande, il parla comme il suit :

« Il y a à peu près dix jours, ce Nadân arriva à la porte de la maison de son père, monté sur un superbe cheval, caparaçonné dans un style plus convenable à un khan ou à un guerrier, qu'à un pauvre serviteur de Dieu. Il était couvert de schalls de la première qualité, et avait l'air en effet du grand prêtre lui-même. Son arrivée dans cet accoutrement et cet équipage, causa une sensation extraordinaire, parce que, peu de temps avant, on avait dit qu'il avait encouru le déplaisir du shah, et qu'on l'avait chassé de Téhran de la manière la plus ignominieuse. Il se donnait toutes sortes d'airs, en mettant pied à terre; et quand on le questionna sur son expulsion de la capitale, il parut ne s'en pas

embarrasser, et dit qu'on lui avait fait entendre que cette disgrâce n'était que temporaire, et que pour l'adoucir, on lui avait fait présent du cheval qu'il montait.

Tout le monde crut ce conte; et il fut reçu dans la maison de son père avec de grands honneurs. Mais, malheureusement, le lendemain, comme il allait monter à cheval pour se faire voir dans la ville, un nazakchi passa devant la porte de la maison : il arrivait de Téhran. Il s'arrêta et regarda très-attentivement l'animal, examina la bride et la selle à pommeau d'or, puis s'écria : « *La allah il allah*! il n'y a qu'un Dieu! » Il demanda aux spectateurs à qui appartenait ce cheval; et il apprit qu'il était au mollah Nadân.

« Le mollah Nadân, s'écria-t-il, dans un violent accès de rage! quel chien est-ce donc? Ce cheval appartient à mon maître, l'exécuteur en chef; et, celui qui dit non, est un menteur, qui que ce soit, mollah ou non. »

« Dans cet intervalle parut le délinquant lui-même, qui, en voyant ce qui se passait, tâchait d'éviter d'être aperçu du nazakchi; car il arriva que c'était un des officiers qui l'avaient promené dans la capitale, le jour de sa disgrâce.

« Il portait les vêtemens et le bonnet turbané du défunt mollah Bashi; et le danger de sa situation s'offrit à lui : il serait parti aussitôt s'il n'eût été reconnu par le nazakchi qui, dès qu'il l'aperçut, s'écria : «Qu'on le saisisse, qu'on arrache son âme; c'est lui, c'est lui-même! Bien, ma bonne étoile! par la tête d'Ali! par la barbe du prophète! voilà le coquin de banqueroutier qui a tué le chef des prêtres, et volé le cheval de mon maître.»

« Pendant ce temps, le nazakchi avait mis pied à terre; et, aidé de son propre domestique et des spectateurs, qui découvrirent bientôt qu'il agissait par ordre de l'autorité, il s'empara du mollah qui, pour se défendre, faisait serment

sur serment qu'il n'était ni voleur, ni meurtrier, et qu'il était prêt à jurer son innocence, sur le koran. Le barbier raconta très-fidèlement toute la conversation qui s'était établie entre Nadân et le nazakchi, dont le résultat avait été le départ de tous deux pour Téhran, malgré tout l'intérêt que prirent à lui le père et les amis du mollah.

Jamais homme ne fut plus agité par tant de sentimens divers que moi, en apprenant le sort de mon compagnon. En premier lieu, je déplorai la perte de mon cheval, de ses riches harnais, et de mes beaux habits ; mais ensuite je jouis d'un sentiment de sécurité, en considérant que s'il arrivait que le pauvre Nadân perdît la tête, on ne me demanderait jamais compte de mes dernières iniquités. Je ne pus encore m'empêcher de me regarder comme sous la protection d'une bonne étoile, tandis que le mollah était inévitablement malheureux: sans cela, pourquoi aurions-nous changé

d'habits? et pourquoi m'aurait-il pris mon cheval dans un moment où j'étais si peu disposé à accéder à sa proposition? Mais, quoiqu'il fût très-probable qu'il subirait le châtiment qui m'était dû, je ne pouvais me croire en sûreté tant que je resterais en Perse; et, c'est pourquoi je me déterminai à suivre ma première idée, et à m'éloigner sans délai. Je me consolai de la perte de mon cheval et de mes habits, par la possession des quatre-vingt-quinze tomauns qui devaient suffire à mes besoins actuels; et ces paroles puissantes, *Kehoda buzurg est!* Dieu est grand! me tinrent lieu, comme elles le font à bien d'autres pauvres misérables, de provisions pour l'avenir, et de protection contre tous les malheurs imprévus que nous prépare la main de la destinée.

CHAPITRE VI.

Hajjî Baba entend raconter la suite extraordinaire de son aventure du bain, et il éprouve les remords du crime.

M'ÉTANT habillé en marchand, car je m'étais, depuis long-temps, décidé à renoncer au caractère de prêtre, considérant combien mal j'y avais réussi, je cherchai le conducteur d'une caravane, qui était en route pour Kermanshah, et fis marché avec lui pour le louage d'une mule. Il en avait une de reste, qui était venue, sans être chargée, de Téhran, et qu'il me prêta pour une bagatelle; et, comme je n'avais d'autre bagage que celui que je portais sur mon dos, ma bête et moi nous nous accordâmes très-bien ensemble.

Nous arrivâmes à notre destination le septième jour; et là, je fus obligé de chercher un autre moyen de transport. J'appris qu'il ne s'en présenterait aucun d'ici à un mois, à cause des voleurs cûrds qui infestaient la frontière; aucune caravane n'osait s'aventurer sur la route, à moins d'être en nombre considérable; et il fallait quelque temps pour la réunir. Mais on me dit qu'une caravane de pélerins et de corps morts était partie la veille de Kerbelah, et qu'avec un peu d'efforts je pourrais aisément les rattraper avant qu'ils fussent arrivés à ce passage dangereux.

Dans la constante appréhension où j'étais d'être découvert et détenu, je n'hésitai pas sur la marche que j'avais à suivre, et partis aussitôt à pied. Mon argent était en sûreté dans ma ceinture; et, sans autre bagage que mon bâton à la main, je quittai Kermanshah, et me mis en route.

Le soir du troisième jour, j'étais pres-

que épuisé de fatigue, lorsque mes yeux furent réjouis par la vue de feux, dont la fumée s'élevait, à quelque distance en tournant, par-dessus le sommet d'une colline; et, en approchant, je découvris des bestiaux épars qui paissaient dans la plaine; je ne me trompais donc pas, en supposant que la caravane n'était pas éloignée. Comme j'avançais vers le bagage qui était en monceau dans un carré creux, et où je savais que je trouverais le conducteur, je remarquai une petite tente blanche, à quelque distance, laquelle indiquait que des pélerins d'importance étaient de la partie, et en outre qu'ils avaient des femmes; car on voyait un *takhteravan* (litière) et un *kejaweh* (panier) près de la tente.

Je me donnai pour un pélerin, et trouvai le conducteur très-disposé à me fournir une mule. Je désirais n'être pas remarqué, à cause de la position dans laquelle j'étais; mais cependant le sentiment de dignité que les quatre-vingt-

quinze pièces d'or cachées dans ma ceinture me donnaient, me rendait difficile de réprimer cette vanité d'étalage si commune à tous mes compatriotes.

Parmi le bagage, à peu de distance du carré dans lequel j'étais assis, étaient plusieurs paquets longs et étroits, cousus dans des couvertures épaisses, et qui étaient étendus deux par deux sur la terre. Ils paraissaient avoir été déchargés de dessus le dos des chameaux. Je demandai ce que ce pouvait être, car cette vue était nouvelle pour moi; et j'appris que ces enveloppes contenaient des cadavres que l'on envoyait à Kerbelah.

« Il est évident que vous êtes étranger, dit le conducteur, qui paraissait avoir autant de loquacité et d'esprit de sa mère, que ceux de sa profession en ont généralement; sans quoi vous auriez été plus instruit. Nous portons des raretés à Kerbelah! »

« Oui, lui dis-je, je suis étranger;

je viens de loin, et je suis comme un homme descendu des montagnes. Au nom de Dieu! que portez-vous donc à Kerbelah? »

« Quoi! n'avez-vous pas entendu parler de la mort extraordinaire du mollah Bashi de Téhran; comment il mourut dans le bain; et comment on vit son esprit à cheval, et ensuite dans son harem; et comment il s'enfuit ensuite avec un des meilleurs chevaux de l'exécuteur en chef? Où avez-vous donc vécu pendant tout ce temps, ajouta-t-il, en frottant ses mains devant lui, et en haussant les épaules? »

Alarmé de ce qu'il venait de dire, je feignis de tout ignorer, et le priai de satisfaire ma curiosité sur l'histoire en question, ce qu'il fit d'une manière qui, si je n'eusse pas été aussi intéressé dans l'affaire, m'aurait procuré beaucoup d'amusement.

« Il faut que vous sachiez, d'abord, dit le muletier, que ce que je vais vous

raconter est vrai, parceque j'étais sur les lieux en personne, quand cela est arrivé.

« Le chef des prêtres étant allé au bain à la chute du jour, après la prière du soir, revint chez lui, entouré de ses domestiques, et se mit au lit pour dormir, dans le khelwet des appartemens de ses femmes.

» Je n'ai pas besoin de vous dire que la plupart des bains publics, en Perse, sont ouverts aux femmes, depuis le matin de bonne heure, jusqu'à une certaine heure du jour, et qu'ensuite on les dispose pour les hommes. La femme du mollah Bashi, accompagnée de ses suivantes et de ses esclaves, le lendemain du jour que son mari s'était baigné, se rendit au même bain, aux premiers sons de la corne de vache; et elle et sa suite furent la première société qui y entra ce jour-là. Par respect pour leur maîtresse, aucune de ses femmes ne se hasarda à entrer dans le réservoir d'eau chaude, qu'elle n'y fût. La coupole du

bain n'était encore que faiblement éclairée par l'aurore ; et la femme du mollah Bashi était presque tout-à-fait dans l'obscurité, quand elle entra dans l'eau. Jugez de son effroi, lorsque, après avoir fait à peine deux pas, sa main tomba sur une énorme masse de chair flottante.

» Son premier mouvement fut de jeter un cri d'étonnement ; le second, de se précipiter dehors, la tête la première, comme si elle eût été poursuivie, et de s'évanouir.

» La consternation qu'elle produisit sur ses femmes peut aisément se concevoir. L'une après l'autre, la lampe à la main, elles regardèrent dans le réservoir, crièrent et s'enfuirent ; aucune d'elles n'ayant encore découvert quel était l'objet de leur terreur.

» Enfin, la vieille duègne, prenant courage, regarda hardiment dans le réservoir ; et à sa grande surprise, elle y trouva un homme mort. Il se fit encore plus de cris, de lamentations, lesquels

ayant rappelé la femme du chef des prêtres à ses sens, firent qu'elle se joignit à celles qui examinaient. On ne pouvait guère reconnaître un cadavre flottant et plein d'eau, présentant à l'œil diverses surfaces bizarres, et offrant peu d'indices pour servir à la découverte de l'individu. Enfin, la tête et la face parurent à la vue; et aussitôt que la vieille duègne y eût appliqué sa lampe, elles s'écrièrent toutes: « O Ali! c'est le mollah Bashi! c'est le mollah Bashi! »

» La femme se pâma de nouveau; les esclaves poussèrent des cris; enfin, il se fit une telle rumeur parmi elles, qu'on aurait cru qu'elles avaient entendu le souffle de la consternation, partir des trompettes de la résurrection.

» Mais au milieu de toute cette désolation, qui à cet instant avait attiré toutes les femmes dans le bâtiment, une des esclaves s'écria : « Mais ce ne peut-être notre aga, car je l'ai vu revenir du bain; j'ai fait son lit, et je suis bien sûre qu'il

n'a pas tardé à dormir profondément. Il est impossible qu'il ait dormi dans son lit, et qu'il se soit trouvé au bain, noyé, en même tems. Ce doit être une autre personne. »

» Cette observation les jeta dans une consternation plus grande que jamais, parce qu'elles sentirent aussitôt que ce que l'esclave avait vu était indubitablement l'esprit de son maître. « Tenez, disait la femme qui était pour la seconde fois revenue à la vie ; tenez, regardez, en montrant la figure du mort, je suis sûre que c'est mon mari ; voilà l'égratignure que je lui ai faite hier. — Et voilà, dit une des servantes, l'endroit de sa barbe où vous avez arraché une poignée de poils. »

» Ces tendres souvenirs jetèrent la pauvre veuve dans un violent accès de désespoir ; mais ses larmes furent bientôt séchées par ce que lui dirent ses esclaves, que le mollah Bashi existait encore. « Sans cela comment aurait-il pris la lampe

de ma main, dit l'esclave? comment aurait-il pu fermer la porte? comment m'aurait-il renvoyée? comment aurait-il ronflé? » Elle était si persuadée de la vérité de ce qu'elle disait, qu'elle s'habilla aussitôt, et s'offrit à aller à la chambre à coucher de son maître, où elle ne doutait pas qu'elle le trouvât endormi.

« Mais s'il y est, dit une des femmes, qu'est-ce que cela peut-être? » et elle montrait le cadavre.

» Eh mais, ce peut être son esprit, dit une autre; car certainement aucun homme ne possède deux corps, un qui vit, et l'autre comme un rechange. »

» Non, dit une troisième d'un ton badin; cela serait tout-à-fait nouveau. Il pourrait donc en faire le même usage qu'on ferait d'une maison de ville et d'une maison de campagne. »

» Cependant bien d'autres baigneuses étaient entrées; et tandis que celles qui étaient indifférentes spéculaient ainsi, les femmes du chef des prêtres poussaient

des cris perçans ; et encore plus, lorsque l'esclave revint leur dire qu'on ne pouvait point trouver le mollah Bashi, et qu'il n'avait laissé d'autre trace après lui, que l'empreinte de son corps dans le lit.

» L'histoire s'était répandue au-dehors; le bain était entouré d'une foule qui se pressait pour entrer; et avant que les femmes eussent eu le temps de s'habiller, la salle fut remplie d'hommes. On ne vit jamais dans un bain public à Téhran, une scène de confusion semblable à celle qui suivit, soit à cause des cris et des lamentations des femmes du chef des prêtres, ou du bruit et des criailleries de celles qui déclamaient contre l'invasion des hommes ; la clameur fut excessive.

« Enfin, les amis et les parens du défunt arrivèrent, et avec eux, les laveurs des morts, qui portèrent immédiatement le corps au lieu de l'ablution où il fut embaumé, et préparé pour faire son voyage à Kerbelah ; car on jugea convenable de l'y envoyer pour le faire enterrer.

» Sa veuve déclara qu'elle avait l'intention d'accompagner le corps; et mes mules, ajouta le narrateur, furent louées à cet effet. La tente que vous voyez là-bas est occupée par elle et ses esclaves; et la carcasse de son mari est là, dit-il en montrant les paquets. Les autres cadavres qui l'accompagnent, sont les restes de ceux qui sont morts à Téhran et pendant notre route, depuis cet évenement. On les envoie à Kerbelah pour y être enterrés à la suite et sous la protection d'un homme qui, au jour de la résurrection, viendra, à ce qu'on espère, leur offrir une main secourable pour entrer dans le paradis. »

Ici le conducteur s'arrêta, tandis que moi, qui avais été frappé de la dernière partie de son discours, j'étais devenu presque muet de crainte. Je vis qu'en cherchant à échapper au danger, j'avais donné juste dedans. Si les serviteurs du mollah Bashi venaient à me reconnaître (car quelques-uns avaient été très-intimes

avec moi), cette reconnaissance mènerait à tout.

« Mais qu'arriva-t-il après que le corps fut emporté du bain ? lui dis-je, envieux de savoir si on avait pris garde aux habits que j'avais laissés dans un coin. »

» Par la tête d'Ali ! dit cet homme, je ne m'en rappelle pas trop bien. Quant à cela, je sais qu'il circule bien des histoires; chacun dit la sienne : les uns prétendent que le chef des prêtres, après avoir été noyé, a été vu dans l'anderûn et s'est mis au lit; d'autres, qu'il s'est montré le lendemain matin chez l'exécuteur en chef, et qu'il s'est sauvé sur un de ses meilleurs chevaux. L'exécuteur en chef lui-même fait voir un billet de sa main, scellé de son cachet, dans lequel il lui donne la permission de boire du vin. Enfin, les versions sont si nombreuses et si contradictoires, que personne ne sait laquelle croire. Tout le monde se demande comment il aurait fait pour sortir du bain en vie (car ses

domestiques et le maître du bain l'attestent), et comment malgré cela il est resté dans le réservoir. Les difficultés continuaient de croître aussi vite que le peuple argumentait, jusqu'à ce qu'on fit une découverte qui jeta un jour merveilleux sur cette affaire. On trouva des habits dans un coin obscur du bain : ils étaient déchirés et mauvais ; mais on n'eut pas de peine à reconnaître qu'ils avaient appartenu à un certain Hajjî Baba, prêtre ambulant, l'un des serviteurs de ce fameux fomentateur de troubles, le mollah Nadân, l'ennemi juré et ouvert du chef de la loi. Alors chacun s'écria : « Hajjî est l'assassin ! il n'y a plus à douter qu'il n'ait assassiné le saint homme ; il paiera le prix du sang ! » et toute la ville se mit à la recherche d'Hajjî Baba. Beaucoup de gens disaient que Nadân était le coupable. Enfin, on a envoyé des messagers par tout le pays pour les saisir tous deux, et les amener morts ou vifs à Téhran. Je désire seulement que mon

sort soit assez heureux pour faire tomber l'un ou l'autre entre mes mains ; un tel prix vaudrait toute la location de mes mules pour Kerbelah.

Je laisse à tout le monde à deviner ce que j'éprouvai en entendant ce langage, moi qui n'avais jamais été homme à faire face aux difficultés avec courage, et qui, dans le danger, avais toujours préalablement jugé plus convenable d'avoir recours à la vîtesse de mes talons qu'à tout autre moyen. Mais ici il eût été plus dangereux de reculer que d'avancer ; car en très-peu de temps je devais me trouver sur le territoire d'un autre gouvernement ; et jusque là, je me promis de m'envelopper fidèlement dans les plis de mon secret, et de continuer ma route avec toute la précaution d'un homme qu'environne un danger imminent.

CHAPITRE VII.

Hajjî Baba est découvert et arrêté; mais sa bonne étoile le protège encore, et le rend à la liberté.

Le lendemain matin de bonne heure, la caravane continua sa marche, et je me mis parmi les muletiers et les écornifleurs qui sont toujours là tout prêts, pour me mettre à l'abri des regards. La litière portant la veuve du chef des prêtres et ses suivantes, précédait la marche, et les chevaux suivaient avec les cadavres : le reste de la caravane, consistant principalement en mules chargées, s'étendit en une longue ligne traînante, sur la route.

J'enviais tous les individus qui avaient une figure plus scélérate ou un habit plus déchiré que moi; tant je craignais qu'on ne me trouvât assez bonne mine

pour me remarquer. Je redoutais surtout l'approche des domestiques de la veuve; car, bien que je mourusse d'envie de savoir si j'en connaissais aucun, j'avais soin de tourner la tête de l'autre côté, aussitôt qu'ils faisaient la moindre mine de me regarder.

Le premier jour de marche s'était passé heureusement; et je dormis toute la nuit, la tête appuyée sur un ballot. Le second jour réussit aussi bien; et ce succès m'inspira tant de confiance que je commençai à ambitionner une société plus agréable que celle d'un conducteur de mules.

J'étais entré en conversation avec un homme que j'appris être un évêque arménien; et je lui avais déjà fait comprendre combien il devait être reconnaissant de se voir ainsi remarqué par un vrai croyant, quand un des domestiques tant redoutés passa, en galopant, auprès de nous; et je reconnus en lui l'homme qui s'était efforcé de me fournir

une mûti, lors de ma première entrevue avec Nadân. Mon cœur sauta à ma bouche en le voyant. L'esprit du chef des prêtres, s'il m'était apparu, n'aurait pu m'effrayer davantage. Je détournai promptement la tête, mais il passa outre sans me regarder; pour cette fois, j'en fus quitte pour la peur. Mais je résolus de retourner à mon humble place, et laissai de suite l'évêque à ses méditations.

Nous devions traverser le lendemain les défilés infestés par les bandits cûrds; et tout le monde devait être trop occupé de son propre salut pour penser à moi. Une fois passés, nous ne serions plus sur le territoire persan; et je pourrais réclamer la protection des Turcs, au cas que je fusse découvert et pris.

Dans ce jour plein d'événemens, jour bien remarquable dans les annales de ma vie aventureuse, la caravane avait pris un aspect militaire. Tous ceux qui possédaient quelque chose qui eût la

forme d'une arme, le firent voir et s'en parèrent. Toute cette scène m'en rappela une semblable que j'ai rapportée dans les premières pages de mon histoire, lorsqu'accompagné d'Osman-Aga, nous fûmes attaqués par les Turcomans. Les mêmes symptômes de crainte se manifestèrent dans cette occasion comme dans l'autre ; et je suis assez honnête pour avouer que le temps n'avait point endurci mes nerfs, et ne m'avait donné aucun droit au titre de mangeur de lions.

Toute la caravane marchait en corps serré, conduite par un chaoush et par le conducteur, qui, avec les domestiques de la femme du chef des prêtres, formaient une espèce d'avant-garde du corps principal. Moi qui devais consulter ma propre sûreté pour plus d'une raison, je me pressai dans la foule, jouissant à l'idée de n'être embarrassé d'aucune autre propriété, que de l'argent que j'avais dans ma ceinture.

Nous marchions en silence ; on n'en-

tendait d'autre bruit que celui des sonnettes de la caravane, et je réfléchissais sérieusement à la manière dont j'emploierais mes quatre-vingt-quinze tomauns, en arrivant à Bagdad, quand en levant les yeux j'aperçus le conducteur et un Persan bien équipé qui venaient à moi, à cheva.

Le conducteur, me montrant de la main, dit à son compagnon: « Le voici! »

« Par la barbe d'Ali, pensai-je! ma bonne fortune m'a tourné le dos. »

Je regardai le compagnon du conducteur que je reconnus aussitôt pour ce même Abdul-Kerim à qui j'avais soutiré les cent tomauns au village de Seidabad, au moyen de la lettre que j'avais écrite au nom du chef des prêtres, défunt.

J'allais m'abandonner moi-même comme un homme tout-à-fait perdu, quand le conducteur me soulagea un peu en disant: « Vous êtes le dernier qui avez joint notre caravane, peut-être pourrez-vous nous dire vers quelle partie de

la frontière on dit qu'est maintenant le voleur *Kelb-Ali-Khan*.

Je lui répondis avec le plus grand trouble; mais je tins mes yeux fixés sur Abdul pendant tout le temps. Abdul commença aussi à me fixer de ses yeux pénétrans, qui retournèrent presque mon cœur sens dessus dessous. Il me regardait d'abord comme quelqu'un qui doute, et je tâchais de m'esquiver; mais enfin, paraissant se recueillir, il s'écria : « Je le tiens! je le tiens! c'est mon homme; c'est lui qui a ri à ma barbe et m'a volé mes cent tomauns. » Puis, s'adressant aux spectateurs, il dit : « Si vous avez besoin d'un voleur, en voici un. Qu'on le saisisse, au nom du prophète! »

Je commençai à faire des représentations et à nier l'objet de l'accusation. Probablement je serais parvenu à convaincre ceux qui nous entouraient que j'étais faussement accusé, quand, à ma consternation, le faiseur de mariages s'avança, me reconnût aussitôt et m'ap-

pela par mon nom. Alors toute mon histoire fut connue. Je fus dénoncé comme le meurtrier du chef des prêtres; et cet événement produisit tant de tumulte dans toute la caravane, que la peur des voleurs fut un instant suspendue, et tout le monde s'avança pour me regarder.

On me saisit; mes mains furent attachées derrière mon dos; j'allais être mené devant la veuve du mollah Bashi pour être exécuté, quand une bonne planète vînt à mon aide, et montra tout son ascendant. Tout-à-coup on entendit un cri à quelque distance; et jugez de mon bonheur, je vis un gros de cavalerie se précipiter en bas d'une montagne voisine: c'étaient les Cûrds tant redoutés. La consternation fut universelle; toute la caravane fut dans la confusion, et la résistance était vaine, quand le courage et les bras manquaient. Ceux qui étaient à cheval s'enfuirent; les muletiers, pour sauver leurs bêtes, coupèrent les cordes des fardeaux, qui tombèrent et restèrent

épars dans la plaine, à la merci des maraudeurs. Les chameaux furent également déchargés de leurs faix ; et on voyait des corps morts par toute la route. Je remarquai que l'espèce de cercueil contenant le chef des prêtres était tombé dans un ruisseau, comme si le sort n'eût pas été fatigué de le noyer. Enfin, la déroute fut universelle et complète.

Je fus bientôt laissé seul avec moi-même; et je ne tardai pas à trouver les moyens de me dégager de mes liens. Je remarquai que les Cûrds avaient dirigé leur attention, principalement sur la litière et ses habitantes, espérant y trouver des prisonnières d'importance ; et je me réjouis en voyant que ceux que, quelques minutes avant, je regardais comme destinés à causer ma ruine, et probablement ma mort, étaient eux-mêmes maintenant dans un embarras presqu'aussi grand que celui auquel je venais d'échapper.

Vainement les femmes de la veuve

menacèrent, jurèrent et défièrent : rien ne put adoucir leurs féroces et barbares assaillans qui, sous quelque prétexte illégal d'un droit à payer, commencèrent un pillage en forme de tous ceux de la caravane qui n'avaient pas fui leur attaque. J'eus encore l'occasion de m'assurer que ma bonne étoile l'avait emporté ; car maintenant que ceux qui possédaient quelque objet de parure, capable de leur donner un extérieur respectable, étaient devenus l'objet de l'attention des voleurs, moi et ma mule solitaire, nous eûmes la satisfaction de nous trouver tellement indignes d'être remarqués, que nous procédâmes, sans empêchement, au but primitif de notre voyage. Je n'avais point de cadavre ; je n'étais point obligé de rendre mes devoirs à un parent défunt ; j'étais libre comme l'air ; et, aussitôt que je me trouvai débarrassé des milliers de misères qui s'étaient élevées autour de moi, et qui avaient presque aussitôt été

dispersées comme par magie ; je continuai mon chemin en m'écriant : « *Barikallah* , *ai tolleh mun* ! C'est bien , ô ma bonne fortune ! »

CHAPITRE VIII.

Hajjî Baba arrive à Bagdad, où il rencontre son premier maître ; il s'adonne au commerce.

Laissant la veuve du mollah Bashi , ses esclaves et ses domestiques , entre les mains des Cûrds , je me rendis , comme je pus , au lieu de ma destinée ; et ne me souciant guère de converser avec personne après ce qui m'était arrivé si récemment , je fis ma course de manière à n'être point un objet de remarque.

On voyait , sur la route , un grand nombre de traînards fuyant les Cûrds ; mais , comme ils avaient tous plus ou

moins d'intérêt au sort de la caravane, ils n'allaient pas loin, mais rôdaient autour du lieu de l'action, dans l'espoir de retrouver leurs amis ou leurs propriétés. Moi seul, je paraissais tout-à-fait indépendant; et lorsque je me fus éloigné à deux ou trois parasanges du danger, j'occupai seul la route. Je passais et repassais dans mon esprit ce qui m'était arrivé; et j'en vins à cette conclusion que, protégé puissamment (comme je semblais l'être) par la destinée, je pouvais encore diriger mes pas sur la route de l'ambition, et espérer que mon dernier échec, dans la poursuite de mon avancement, n'avait eu pour but que de réaliser pour moi une prompte et brillante fortune.

« Quatre-vingt-quinze tomauns dans ma ceinture, me disais-je, et tout le monde ouvert devant moi : ce n'est pas là une perspective insignifiante. Et si on faisait seulement sauter Nadàn dans un mortier, et que la veuve du chef des

prêtres fut retenue et ruinée par les Cûrds, je ne vois pas pourquoi je ne mettrais pas mon bonnet de côté, aussi bien que le premier individu de la Perse. » Enfin, les murs et les tourelles de Bagdad s'offrirent à ma vue, et j'entrai dans la ville, tout-à-fait étranger et ignorant les localités. Je savais que je trouverais des caravanserails à chaque coin de rue ; et, insouciant où je dirigerais mes pas, ou bien où je mettrais pied à terre, je laissai ma mule prendre le chemin qui lui plut. L'animal connaissait toutes les rues, et me conduisit à un grand caravanserail où elle était sans doute accoutumée à venir depuis long-temps. Là, elle s'arrêta, et hennit deux ou trois fois en entrant sous le porche, dans l'espoir de rencontrer ses compagnes de la caravane. Tout désappointé que j'étais, je fus cependant plus heureux, si je puis m'exprimer ainsi, en voyant de mes compatriotes dans la cour ; et je découvris bientôt

que c'était leur rendez-vous ordinaire.

Je m'étais flatté que ma personne n'attirerait pas les regards, quelque part que j'allasse : mais je fis bientôt la triste remarque du contraire. En mettant pied à terre, je fus assailli par mille questions; la caravane pouvait arriver d'heure en heure, les marchands étaient pressés de recevoir leurs marchandises, et je pourrais peut-être leur donner des nouvelles. Je fis les réponses nécessaires dans l'occasion; mais je résolus en même temps de quitter une société aussi tourmentante, et de m'ensevelir dans l'oubli. En conséquence, j'abandonnai ma mule à son sort, en réfléchissant que son propriétaire viendrait bientôt en prendre possession, et je fus de suite me loger dans un autre quartier de la ville.

Afin de conserver plus sûrement mon incognito, je changeai mon bonnet de peau de mouton plein de poussière et abîmé par le temps, contre une coiffure du pays, c'est-à-dire, un long sac de

drap rouge, dont la pointe retombe par derrière, et est retenue sur la tête par une bande de soie rayée. J'achetai aussi un *beniche* (manteau) de hasard, comme le portent ordinairement les Turcs; par-dessus mes habits persans, il me donnait pourtant la tournure d'un Osmanli; je complétai mon ajustement par une paire de pantoufles de cuir cramoisi brillant.

Après cela, il me vînt en tête qu'il pourrait m'arriver beaucoup de bien, de me faire connaître de la famille de mon premier maître, Osman-Aga; car, par son moyen, je pourrais faire des connaissances dans la ville, et favoriser mes vues pour le commerce.

Je sortis donc, et me dirigeai à travers les principaux bazars et les bezestems, pour faire des recherches; je m'arrêtais surtout où l'on vendait des peaux d'agneaux, car je me rappelais bien que c'était l'objet favori de son commerce. Je me souvins aussi de plusieurs parti-

cularités sur Bagdad, qu'il se plaisait à me raconter pendant notre voyage; et je m'imaginai que je pourrais presque trouver mon chemin jusqu'à sa porte, même sans demander.

Néanmoins, ma peine finit bientôt, car en mettant la tête dans la boutique d'un des principaux marchands de Bokhara, et en demandant si on avait reçu à Bagdad quelques nouvelles d'un nommé Osman-Aga, j'entendis une voix bien connue me répondre : « Qui me demande ? Au nom du prophète, c'est moi ! »

Devinez ma joie et ma surprise; c'était le vieillard lui-même. Je fus presque aussi étonné de le voir à Bagdad, que je l'avais été d'abord de le trouver à Téhran, et sa surprise fut égale à la mienne. Je ne lui racontai de mon histoire que ce que je crus nécessaire qu'il en sût, et il me dit la sienne en retour; la voici en deux mots.

Il avait quitté Téhran dans la détermination de se rendre à Constantinople,

pour y vendre ses marchandises; mais apprenant qu'il courait grand danger d'être volé sur la route qui sépare Erivan d'Arz-Roum, il avait cru plus sûr de visiter Bagdad; et il se trouvait rendu à son pays natal, après une absence de plusieurs années. Il avait trouvé son fils devenu homme, qui, après avoir avec cérémonie déploré sa perte, avait dûment pris possession de son patrimoine, que, suivant la loi, il avait partagé selon les portions voulues, entre sa mère et ses sœurs. Mais aussitôt que son père lui fut rendu, il ne fit point de grimaces; et comme un bon musulman, il mit en pratique ce précepte du koran, qui ordonne aux hommes de prouver leur tendresse pour leurs parens, et de ne pas en faire fi. Le vieillard ajouta qu'il avait trouvé sa femme en vie, et que sa fille était d'âge à être mariée.

Après s'être débarrassé de cette courte histoire et de ses aventures, il se tourna vers moi d'un air plus vif qu'il ne l'avait

encore jamais fait, et s'écria : « Mais Hajjî, mon ami! au nom du bienheureux Mahomet! de qui étiez vous donc possédé, quand vous m'avez marié à ce Satan femelle, à Téhran, comme pour me faire passer mon temps agréablement? Par le sel que nous avons si souvent mangé ensemble, le peu de jours que j'ai passé à sa compagnie, ont été remplis de plus de misère que je n'en ai éprouvé pendant tout le temps que j'ai passé avec les Turcomans! Etait-ce donc bien, de traiter ainsi un vieil ami? »

Je lui assurai que je n'avais eu d'autre objet en vue que son bonheur, persuadé que celle qui avait été la favorite du monarque de la Perse, devait, même à ses derniers jours, avoir encore plus de charmes qu'il n'en fallait pour un homme qui avait passé quelques-unes des meilleures années de sa vie avec les chameaux.

» Les chameaux, s'écria Osman! les chameaux, vraiment! ce sont des

anges, comparés à cette furie. Plût au ciel que vous m'eussiez plutôt marié à un chameau! au moins la pauvre bête serait restée tranquille avec une gravité calme et pensive, et m'aurait laissé faire à ma volonté; au lieu que votre dragon, cette vipère, passait son temps à me dire combien j'étais honoré d'avoir pris une femme qui avait mené le shah par la barbe; et elle appuyait chacune de ses paroles d'un soufflet ou d'une égratignure. *Amân! Amân!* s'écria le vieillard, en passant la main sur son menton; il me semble que je les sens encore. »

Enfin, il céda à mes assurances, que je n'avais en tout cherché que son bonheur, et me demanda alors, avec beaucoup de bienveillance, de faire chez lui ma demeure, tant que je resterais à Bagdad, ce que j'acceptai naturellement avec beaucoup de plaisir.

Cette conversation avait eu lieu dans la salle de derrière de la boutique du marchand de Bokhara; et pendant ce temps,

le vieillard me régala de cinq paras de café, qu'il fit apporter d'un café voisin. Quand nous l'eûmes pris, il me proposa d'aller à la boutique de son fils, située dans le même bazar, quelques portes plus haut. Son fils se nommait Suleiman. Il avait pris le commerce des draps pendant la longue absence de son père, et avait acquis une existence aisée. Il passait la plus grande partie du jour, excepté quand il fallait qu'il allât à ses prières, assis sur la petite plate-forme en face de sa boutique, entouré de ses marchandises, proprement arrangées sur des planches fixées dans le mur. C'était un petit homme gras et trappu, ressemblant beaucoup à son père; et quand il apprit que j'étais Hajjî Baba, dont sans doute il avait beaucoup entendu parler, il dit que j'étais le bien venu; et prenant de sa bouche la pipe qu'il fumait, il la mit aussitôt à la mienne.

Ces préliminaires de bonnes dispositions mutuelles, me firent jouir de la

perspective d'un séjour tranquille et commode à Bagdad, dans la compagnie de ces gens. Mais afin de leur montrer que je ne voulais pas tout-à-fait être à leur charge, je leur fis savoir que je possédais quatre-vingt-quinze tomauns, et leur demandai leur avis sur la manière de les placer dans le commerce. Je leur donnai à entendre que, fatigué des tourmens d'une vie aventureuse, je me proposais, à l'avenir, de consacrer mon temps à assurer mon indépendance par ma propre industrie. « Bien des gens ont fait fortune en commençant avec bien moins que moi, leur dis-je; » et le père et le fils en convinrent; et comme j'anticipais déjà la fortune que je devais faire, Osman-Aga débita le seul morceau de poésie persane qu'il eût recueilli dans ses voyages : « L'eau coule goutte à goutte du rocher, jusqu'à ce qu'elle finisse par devenir mer. »

Après cette conclusion, Osman-Aga et moi, nous nous rendîmes à sa maison,

qui était située à une distance commode des bazars.

CHAPITRE IX.

Hajji achète des tuyaux de pipes, et allume une passion sans espoir dans le sein de la fille de son vieux maître.

LA maison d'Osman-Aga était située dans une ruelle étroite, sortant de la rue qui conduit à l'un des principaux bazars. Immédiatement en face de la porte, était un monceau de ruines, sur lesquelles on venait de jeter une portée de petits chats qui miaulaient à l'envi comme nous passâmes; et un peu plus loin, sur un monceau semblable, était venue s'établir une colonie de petits chiens, gardés par une mère affamée,

lesquels, par leurs cris réunis, ne nous laissèrent rien à désirer en fait de discorde. La maison d'Osman-Aga, dans laquelle nous entrâmes, était située entre les deux. C'était un petit édifice qui se composait de quelques chambres mesquines, qui n'indiquaient ni la richesse ni la propreté. Comme je n'avais point de bagage à moi appartenant, à l'exception d'un petit tapis, mon changement de lieu du caravanserail ici, fut bientôt fait; et j'établis ma future demeure dans un coin de la principale chambre de mon hôte, où il étendait aussi son tapis pour dormir.

Comme pour célébrer mon arrivée, il me régala d'un agneau rôti et d'un énorme plat de riz, à quoi il ajouta des dates, du fromage et des oignons. Les plats furent préparés dans le harem par les mains de sa femme et de sa fille, aidées d'une esclave, seule domestique de la maison. Je ne les avais vues ni l'une ni l'autre, parce qu'il faisait nuit

quand nous étions arrivés à la maison ; et par honnêteté, je n'en demandai pas plus sur leur compte à Osman, qu'il ne lui plut de m'en apprendre.

Outre moi et son fils, le vieillard avait invité au festin un confrère, marchand de peaux d'agneaux, avec qui il s'était étroitement lié dans son voyage de Bokhara. La conversation roula exclusivement sur le commerce ; et j'étais si ignorant en cette matière que je n'y pris que très-peu de part, bien que, considérant que mon intention était de m'y livrer moi-même, j'étais très-heureux d'ouvrir mes oreilles à tout ce qu'on disait.

Ils entrèrent très-avant dans la matière, et discutèrent les mérites relatifs de chaque article de commerce. A les entendre parler, on eût pu croire que la fin du monde était proche, parce qu'on répandait le bruit que le prix de leur marchandise favorite était tombé à Constantinople. Ils me dissuadèrent

d'embarquer mon capital dans cet article, mais ils me recommandèrent, de préférence, de le placer en tuyaux de pipes, qui n'étaient sujets à aucune avarie, comme ils le remarquèrent, et dont on faisait des demandes constantes dans les marchés de Constantinople.

Le festin terminé et les hôtes partis, je réfléchis profondément sur ce que j'avais entendu, et tournai bientôt toutes mes pensées sur les tuyaux de pipes. Je restai assis, toute la journée, dans un coin, à calculer quel nombre de pipes je pourrais acquérir pour mes tomauns, et quel serait mon profit en les vendant à Constantinople; et, quand mon imagination fut échauffée par l'espérance de la fortune que je pourrais réaliser, je m'abandonnai aux espérances les plus extravagantes. Le profit du marchand que Saadi assure avoir rencontré dans l'île de Kish, n'était rien en comparaison de celui que je ferais. — « Avec le produit de mes tuyaux de pipes, me disais-

je, j'achèterai des figues à Smyrne, que je porterai en Europe; et, après en avoir tiré un bon profit, je convertirai mon argent en calottes que je porterai au grand Caire; après les avoir vendues en détail pour de l'argent comptant, je mettrai soigneusement mon argent dans des sacs, et j'irai en Éthiopie où j'achèterai des esclaves, chacune desquelles je vendrai à grand bénéfice à Moka, et de là je ferai le pélerinage de la tombe du prophète. De Moka je transporterai du café dans la Perse, ce dont je tirerai un grand prix; alors je me reposerai dans mon pays natal, jusquà ce que je puisse acheter à la cour un haut emploi, qui puisse avec le temps me mener à devenir grand visir du roi des rois.»

Après avoir ainsi disposé de l'avenir en ma faveur, je me mis activement à l'ouvrage pour disposer ma marchandise. Selon la méthode la plus approuvée, je fis un marché avec un bûcheron, qui devait aller dans les montagnes de Lour

et de Bakhtiari , où se trouvaient des forêts de cerisiers sauvages, parmi lesquels il ferait des choix, selon la grosseur que je lui fournirais. Il devait ensuite revenir à Bagdad, où ces tuyaux seraient percées et disposés en petits paquets, pour les marchés de la Turquie.

Tout cela fut fidèlement exécuté; mais pendant que j'attendais le retour du bûcheron, je fus attaqué d'une maladie, dont peu de personnes, tant celles qui résident à Bagdad, que celles qui y sont étrangères, sont exemptes, et qui se termine par un large bouton qui, à mesure qu'il sèche, laisse une marque indélébile sur la peau. A ma grande mortification, ce bouton parut au milieu de ma joue droite, tout près de la barbe, et y laissa sa funeste empreinte, détruisant une partie de mes boucles les plus favorites, et donna un aspect désert et irrégulier à ce qui pouvait être autrefois comparé à la colline la mieux cultivée.

Je supportai cette calamité du mieux que je pus, quoique je ne pusse m'empêcher souvent de quereller avec le sort, pour avoir choisi un endroit si apparent pour placer ce qui aurait pu si bien être ailleurs.

« Amen, disais-je, en poussant un profond soupir; le sage avait raison en disant que si toutes les pierres choisissaient ce qu'elles devraient être, la plupart seraient des diamans; et que, si tout le monde pouvait choisir l'endroit où lui viendrait son bouton, il n'y aurait pas une vilaine figure à Bagdad. »

Cependant pour me consoler, je me rappelai que la face d'Osman-Aga était le miroir de la difformité, quoique son bouton eut fleuri ailleurs; et au lieu de déplorer mon malheur avec moi, il paraissait s'en réjouir.

« Hajjî, me disait-il, si vous n'êtes pas affligé d'une plus grande calamité que celle-là dans la vie, regardez-la

comme une bénédiction : quoiqu'un côté de votre figure soit difforme, l'autre est encore parfait. La turquoise est la perfection de la couleur d'un côté, mais elle est sale et noire de l'autre ; cependant c'est toujours une turquoise et une pierre précieuse. »

« Ah, me disais-je à moi-même, l'homme qui est laid ne peut souffrir la vue de celui qui est beau ; pas plus que l'homme vicieux ne peut voir celui qui est vertueux : de même les chiens du marché hurlent devant un chien de chasse, sans oser en approcher. »

Malgré la difformité de ma joue, je m'apperçus en continuant de vivre dans la maison de mon vieux maître, que je n'avais pas fait peu d'impression sur le cœur de sa fille, la belle Dilaram, qui, par mille artifices, ne manqua pas de me faire connaître l'état de ses affections. Sa mère et elle étaient toutes deux fort adroites à guérir la maladie de Bagdad ; et elles entreprirent de soigner la

mienne. Il paraît que mon bouton et l'amour de Dilaram avaient pris naissance en même temps ; leurs progrès furent mutuels, et quand l'une fut au comble, l'autre était devenu tout-à-fait incommode.

Il est vrai que le mal ne m'avait pas gagné ; car ma belle était la véritable image de son père, dont la figure était tellement identifiée dans mon esprit avec celle d'un vieux chameau, que je ne pouvais jamais perdre cette laide association d'idées, quand je la regardais. Ce fut donc un grand soulagement pour moi, quand la saison de voyager approcha, et que la caravane fut près de s'assembler pour aller à Constantinople. Mes tuyaux de pipes étaient rassemblés et empaquetés en ballots, mes comptes avec mes créanciers régulièrement acquittés, ma garde-robe était complète ; et je fus tout joyeux quand on m'annonça qu'à la première conjonction favorable des planètes, la caravane partirait.

Quant à la pauvre Dilaram, elle errait autour de ma joue avec un air de désespoir ; et à mesure que l'enflure diminuait, elle semblait perdre le seul lien qui la tint attachée au monde et à ses vanités.

CHAPITRE X.

Hajjî devient marchand, quitte Bagdad, et suit une caravane á Constantinople.

Ce fut par une belle matinée du printemps, que la caravane partit pour Constantinople par la porte de la ville qui porte le même nom.

Monté sur le sommet d'un de mes ballots, mon lit attaché sur ma selle, pour me faire un siège plus doux, et mes sacs autour de moi, je contemplais cette scène avec plaisir ; j'écoutais les son-

nettes des mules comme j'aurais écouté la meilleure musique, et je me regardais comme un marchand d'une assez grande importance.

Mes compagnons les plus proches étaient Osman-Aga et son associé pour les peaux d'agneaux, l'individu dont j'ai déjà fait une mention honorable, à la file, et un ou deux autres marchands de Bagdad ; il y avait outre cela plusieurs de mes compatriotes, natifs de différentes villes de Perse, tous allant à Constantinople pour y faire le commerce, et que je connaissais plus ou moins. Mon aventure avec le chef des prêtres de Téhran était en grande partie étouffée; et effectivement le costume que j'avais adopté, joint à la cicatrice de ma joue, me donnaient tellement l'air d'un naturel de de Bagdad, qu'il restait à peine dans ma tournure de quoi rappeler au monde que j'étais en effet Persan.

» Persan et Ispahani, j'avais toujours été accoutumé à regarder ma ville na-

tale comme la première du monde; il n'était jamais entré dans mon esprit qu'aucune autre pût le moins du monde entrer en comparaison avec elle; et quand on me décrivait la capitale de Roum comme plus belle, je riais avec mépris; mais quel fut mon étonnement et mon surcroît de mortification, en contemplant, pour la première fois, cette ville magnifique! J'avais toujours regardé la mosquée royale, dans la grande place d'Ispahan, comme l'édifice le plus beau du monde; mais ici il y en avait cent plus beaux, chacun surpassant l'autre en beauté et en splendeur. Je pensais que rien ne pouvait jamais égaler l'étendue de l'endroit où j'étais né; mais ici mes yeux se fatiguaient d'errer sur les nombreuses montagnes, les quais couverts de maisons serrées, et qui semblaient défier le calcul. Si Ispahan était la moitié du monde, cette ville était au moins le monde entier; et ce bijou des villes possède ce grand avantage sur Ispahan,

qu'elle est située sur les bords d'une magnifique rivière, au lieu d'être entourée par des montagnes à pics arides; et que, outre son étendue et sa beauté, elle jouit de l'avantage d'être réfléchie dans un miroir éternel, toujours là pour la multiplier. Mais, où m'arrêterais-je, si j'essayais de décrire les nombreux objets mobiles qui attirèrent mon attention? Des milliers de bateaux de toutes les formes et de toutes grandeurs, qui flottaient dans toutes les directions, tandis que les plus gros vaisseaux, dont les mâts ressemblaient à des forêts plus nombreuses que celles de Mazansluan, bordaient les côtes de la rade vaste et pourtant remplie.

« Oh! c'est un paradis, dis-je, à ceux qui m'environnaient! puissé-je ne jamais le quitter! » Mais, quand je me rappelais en quelles mains il était possedé par la race d'hérétiques la plus maudite, dont les barbes n'étaient pas dignes de faire des balais pour nos trous à poussière,

je me regardais comme trop bon de leur permettre de me posséder parmi eux. Cependant je ne manquais pas de tirer une consolation de ma réflexion, c'était que s'ils possédaient un lieu aussi beau pour y vivre dans ce monde, ils sentiraient doublement les horreurs de celui qui se préparait immanquablement pour eux, dans l'autre.

Après avoir subi l'examen et rempli les formalités nécessaires à la douane, moi et mes compagnons entrâmes dans un bateau à Scutari, traversâmes Constantinople, et nous établîmes, nous et nos marchandises, dans un vaste caravanserail, rendez-vous des marchands persans, situé au centre de la ville près des principaux bazars. Je me sentais réellement un bien mince personnage, quand je considérais que je ne faisais qu'un parmi la foule de l'immense population, qui flottait continuellement dans cet immense lieu de passage. Quand je vis les richesses étalées dans les boutiques,

la magnificence du costume de presque tous les habitans, et la succession constante de grands seigneurs et d'agas, se promenant sur les chevaux les plus magnifiques et les mieux caparaçonnés, je ne pus m'empêcher de m'écrier secrètement en moi-même : « Où est Constantinople et sa splendeur? et où est la Perse et sa pauvreté! »

D'accord avec le vieil Osman, nous louâmes une chambre dans le caravanserail, où nous déposâmes nos marchandises. Pendant le jour, j'étalais mes pipes en belles rangées sur une plate-forme; et comme mes assortimens étaient bons, je commençai ma vente avec vigueur, et je fis un profit considérable. A mesure que je voyais revenir de l'argent dans ma bourse, je me lançais dans les voluptés que j'avais fuies avant. J'augmentai l'élégance et la commodité de mon costume; j'achetai un magnifique chibouk à tête d'ambre; je ceignis ma taille d'un schall d'une jolie couleur; mon

sac à tabac fut fait avec de la soie, couverte de paillettes; mes pantouffles étaient d'un jaune brillant, et je me régalai d'un poignard éblouissant. Les tentations de dépenser m'environnaient partout; et je commençai à croire qu'il y avait dans ce monde quelque chose qui faisait désirer d'y vivre. Les endroits où je pouvais faire voir ma personne en public étaient si nombreux, que je ne pouvais m'empêcher de visiter les cafés les plus fréquentés; et là, assis sur un banc élevé, appuyé sur des coussins moelleux, je fumais ma pipe et buvais mon café, comme un personnage des plus importans.

Impliqué, comme je l'avais été en Perse, dans des aventures désagréables, je me défiais de mes compatriotes; et je les évitais, tandis que je recherchais la connaissance des Turcs. Mais les Persans, toujours si ombrageux, et qui se croient méprisés à la moindre inattention, ayant découvert qui j'étais, ne me voyaient

pas avec des sentimens très-affectueux. Cependant, je tâchai de bien vivre avec eux; et tant que nous n'entrâmes pas en concurrence en matière de commerce, ils me laissèrent tranquille.

Dans les endroits publics, je me donnais pour un riche marchand de Bagdad; et ma cicatrice que j'avais d'abord considérée comme un grand malheur, était assez visible pour attester la vérité de mes assertions. Je trouvai que rien n'était si facile que de tromper les Turcs par l'apparence; leur taciturnité, la dignité et le calme de leurs manières et de leur maintien, leur marche lente, leurs phrases pesées étaient si faciles à imiter, qu'en peu de temps je parvins à les singer si bien, que je pouvais, à plaisir, me faire passer pour un des personnages les plus lents et les plus solennels de leur espèce. J'écoutais si bien, je soupirais si bien de temps en temps d'une voix douce, nos exclamations sacrées d'Allah! et il n'y a qu'un Allah! j'étais si

constamment occupé à compter mon chapelet, que j'étais reçu au café que je fréquentais avec une attention distinguée. Le propriétaire faisait lui-même mon café, et ne manquait jamais en me le versant avec un tour de bras, de me saluer des épithètes amicales de *mon aga*, *mon sultan*. Mon air respectable m'avait donné tant d'influence, que, dans toutes les petites disputes qui avaient lieu dans le café, soit au sujet des chevaux, des chiens, des armes et du tabac, des principaux sujets de la conversation, on en référait toujours à moi, et le faible mouvement de mes lèvres, soit d'un *belli* (oui) ou d'un *yok* (non), était sûr de régler l'affaire.

CHAPITRE XI.

Hajjî Baba fait la conquête de la veuve d'un émir, qui l'alarme d'abord, et le transporte ensuite de joie.

Je vivais de cette manière depuis quelque temps, lorsque deux ou trois soirées de suite, vers la brune, je remarquai, en sortant de mon café, une vieille femme qui se tenait au coin d'une petite rue qui y faisait presque face. Elle me regardait toujours avec attention, paraissant désirer me parler, et jetait les yeux de temps en temps sur les fenêtres garnies de persiennes, de la maison au pied de laquelle elle avait pris son poste, et me laissait passer.

La première fois, je la remarquai à peine; une vieille femme au coin d'une rue n'avait en effet rien de très-remar-

quable; mais la seconde fois, je fus surpris et me tins sur mes gardes; la troisième fois ma curiosité fut excitée; et la quatrième soirée, je me décidai, si elle paraissait encore, à découvrir quelle était son intention.

En conséquence, je m'habillai mieux que de coutume, ayant pour certain que ma bonne mine, jointe à la protection de ma bonne planète, travaillaient pour moi; et en sortant du café, je me dirigeai d'un pas lent et mesuré vers la femme mystérieuse. J'allais l'accoster, quand en tournant l'angle de la rue qui me mettait à l'abri des fenêtres du café, tout-à-coup une des persiennes s'ouvrit, et une femme s'offrit sans voile à ma vue: ses traits et sa taille me parurent de la plus éclatante beauté; elle tenait une fleur à la main qu'elle me fit d'abord remarquer; et la plaçant ensuite sur son cœur, elle me la jetta, et referma la persienne avec tant de précipitation que toute cette scène fut comme une appa-

rition qui s'était montrée et évanouie aussitôt. Je restai la bouche ouverte et les yeux levés, jusqu'à ce que je me sentisse doucement tirer par la manche, par la vieille femme qui avait ramassé la fleur, et me la présentait, lorsque je me tournai vers elle.

« Qu'est-ce que cela, lui dis-je, au nom du prophète? Les gins et les péris habitent-ils cette terre? »

« Etes-vous donc tellement novice, répondit la vieille femme, que vous ne sachiez pas ce que cette fleur signifie ? Votre barbe est assez longue, vous n'êtes pas un enfant, et votre costume annonce que vous avez voyagé; mais vos voyages vous ont été peu utiles, si vous ne savez pas ce qu'une femme veut dire, quand elle vous donne une fleur d'amandier. »

« Oh, oui, lui dis-je ! je sais que *fistek* (amande) rime avec *yastek* (oreiller); et je sais aussi que deux têtes sur un oreiller ont fréquemment été comparées à deux amandes dans un noyau; mais

ma barbe est assez longue aussi pour me rappeler que ces sortes d'aventures n'arrivent pas sans danger, et qu'on coupe aussi bien les têtes que l'on avale les noyaux. »

« Ne craignez rien, dit ma compagne, avec une grande émotion ; mais, par Mahomet ! nous sommes des gens purs ; et vous rejetez la fortune, si vous nous méprisez. Etes-vous un âne, qu'une ombre vous fasse peur ? car vos peurs ne sont que des ombres. »

« Dites-moi donc, lui dis-je, quelle est la dame que je viens de voir, et ce que je dois faire. »

« Ne vous pressez pas tant, répondit-elle : nous ne pouvons rien faire ce soir; et il faut que vous preniez patience. Le temps et le lieu ne sont pas commodes maintenant ; mais, trouvez-vous demain soir au cimetière d'Erjub ; et vous apprendrez tout ce que vous désirez savoir. Je serai assise au pied de la tombe du premier émir à droite ; et

vous me reconnaîtrez parmi les autres femmes, à un schall rouge jeté sur mes épaules. Allez, et qu'Allah vous accompagne. »

A ces mots, nous nous séparâmes; et je retournai dans ma chambre au caravanserail, pour réfléchir à ce qui venait d'arriver. Je ne doutais pas qu'il n'y eût quelque chose de bon pour moi en réserve; mais j'avais entendu dire de terribles choses de la jalousie des maris turcs; et je ne pouvais m'empêcher de penser que je pourrais être la victime de quelque homme offensé. Zeênab et sa tour, Mariam et son yûsuf, Dilaram et mon bouton : tous ces exemples d'amour malheureux se présentaient à la suite à mon esprit, et refroidissaient quelque désir que je pusse d'abord avoir senti de poursuivre cette aventure. Cependant, mon sang était encore assez jeune et assez chaud pour me pousser en avant; et je résolus, quoique avec répugnance, de voir la suite.

Le lendemain au soir, fidèle à mon

engagement, je cherchai la première tombe de turban vert, que je trouvai dûment à main droite ; et je découvris la vieille femme avec son schall rouge sur les épaules. Nous nous écartâmes de la route, et nous retirâmes à l'ombre d'un des plus hauts cyprès du cimetière : là, assis sur la terre, ayant devant nous la vue magnifique de la rade de Constantinople, nous entamâmes tranquillement le sujet de notre conférence.

Elle me complimenta d'abord sur ma ponctualité, et m'assura encore que je n'avais rien à craindre sur ce qu'elle allait me proposer. Elle avait tout le babil de son âge, et parla quelque temps sans rien dire, protestant de son attachement pour moi et de son désir de me servir. Je sentis que toutes ces protestations tendaient provisoirement à diminuer les profits de mes tuyaux de pipe ; et j'arrêtai par conséquent leurs progrès, en la priant de me faire connaître l'histoire de la belle dame de la fenêtre.

En dégageant son récit de toutes ré-

pétitions et circonlocutions, voici à peu près ce qu'elle me dit :

« La dame que vous avez vue, et dont je suis la servante, est la fille unique d'un marchand d'Alep, qui avait encore deux fils. Le père est mort il n'y a pas longtemps, et a été remplacé dans ses affaires par ses fils, qui sont maintenant de riches marchands et habitent cette ville. Ma maîtresse, dont le nom est *Shekerleb* (lèvres de sucre), avait été mariée très-jeune à un émir, vieux et riche, qui s'abstenait scrupuleusement d'avoir plus d'une femme à la fois, parce qu'il savait par expérience qu'il n'aurait point de repos dans sa maison, s'il prenait avantage de la permission de la loi, en multipliant ses compagnes. Il aimait beaucoup la paix domestique, et avait espéré qu'en prenant une femme si jeune, il pourrait la façonner à ses goûts, et qu'elle ne combattrait jamais ses inclinations. Il fut heureux en cela ; car il n'existe pas de créature plus douce et plus docile que

ma maîtresse. Il n'y avait qu'un point sur lequel ils ne purent jamais s'accorder, et qui fut en effet l'une des causes de la mort de l'émir, qui arriva bientôt après. Elle aimait les tartres à la crême ; il préférait celles au fromage. Pendant cinq ans, régulièrement, tous les jours, ils eurent dispute à ce sujet à déjeûner ; jusqu'à ce que, il y a six mois, le vieillard ayant trop mangé de ses tartres au fromage, eut une indigestion et mourut. Il laissa le quart de ses richesses, la maison que vous voyez, ses meubles, ses esclaves, enfin, tout ce qu'il put laisser selon la loi mahométane, à la belle Shekerleb, maintenant sa veuve désolée. Possédant les avantages de la jeunesse, de la beauté et des richesses, vous pouvez croire qu'elle n'a pas vécu sans admirateurs ; mais elle a plus de sagesse et de discrétion que la plupart des jeunes femmes de son âge ; et, jusqu'à présent, elle s'est refusée à former de nouveaux nœuds, résolue d'attendre quelque

bonne occasion d'épouser un homme qu'elle pût aimer réellement, et qui ne fût poussé ni par l'intérêt, ni par l'ambition.

« Demeurant en face d'un des cafés les plus élégans de la ville, elle a eu l'occasion de guéter ceux qui le fréquentaient ; et, sans compliment, je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle vous distingua bientôt comme le plus beau de tous, et véritablement comme l'homme le plus à son goût qu'elle ait jamais vu. Mon frère, dit la vieille femme, est le propriétaire de ce café ; et comme j'ai souvent occasion de le voir, je le priai de s'informer qui vous étiez et de me faire savoir quel était votre état. Son récit plut beaucoup à ma maîtresse ; et nous résolûmes de tâcher de parvenir à nous faire remarquer de vous, et de faire votre connaissance, s'il était possible. Vous savez jusqu'à quel point nous y sommes parvenues, et vous pourrez juger si je vous ai rendu service ou non. »

Je m'étais peu attendu à un semblable résultat, quand la vieille femme avait commencé son histoire. J'étais comme un homme qui vient de recevoir sa grâce après une condamnation. Au lieu des mystères, des déguisemens, des escalades de murailles et de fenêtres, des cimetères nuds, et des blessures sanglantes qui accompagnent ordinairement une intrigue turque, je ne voyais rien devant moi que des richesses, l'aisance, et le repos de tout mon avenir. Je bénissais mon étoile; enfin, je regardais ma fortune comme faite. J'étais si transporté de ce que j'entendais, que je me servis de mille expressions incohérentes en parlant à ma compagne; je faisais des protestations, je jurais un éternel amour à ma maîtresse, et promettais à la vieille de la récompenser généreusement.

« Mais il est, dit-elle, une circonstance dont ma maîtresse m'a ordonné de m'assurer avant de vous recevoir; c'est l'importance de vôtre famille et

l'étendue de votre fortune. Il faut que vous sachiez que ses frères et ses parens sont trop fiers; et si elle faisait une indigne alliance, ils la traiteraient avec la plus grande dureté, et ne manqueraient pas de maltraiter son mari, s'ils ne le renvoyaient.

Quoique je ne fusse pas préparé à cela, telle fut la promptitude avec laquelle je saisis toute l'étendue de la bonne fortune qui m'attendait, qu'avec la même promptitude je répondis sans hésiter : « Ma famille! ma famille, dites-vous! Qui ne connaît Hajjî Baba? Qu'on s'en informe depuis les confins d'Iemen jusqu'à ceux d'Irâk, et depuis les murs de l'Hind jusqu'aux bords de la mer Caspienne, et son nom sera connu. »

« Mais qui est votre père, dit la vieille femme? »

« Mon père, dis-je après une pause! c'était un homme très-puissant. Plus de têtes ont passé sous son pouce, et il a pris plus d'hommes par la barbe, avec

impunité, que le chef des Wéchabites lui-même. »

J'avais gagné assez de temps pour me préparer une petite généalogie ; et comme la figure de la vieille s'épanouissait à ce que j'avais dit, je continuai de lui parler ainsi :

« Si votre maîtresse veut un sang élevé, qu'elle jette les yeux sur moi. Croyez qu'elle et ses frères, n'importe ce qu'ils soient, ne pourront jamais surpasser mes ancêtres. Le sang arabe coule dans mes veines, et de l'espèce la plus pure. Mon aïeul était un arabe mansouri, de la province de Najd dans l'Arabie heureuse, qui avait été établi avec toute sa tribu, par le shah Ismaël de Perse, dans l'un des plus beaux pâturages d'Irân, où ils ont toujours demeuré depuis. Mon grand-père *Katis*, *ben Khur*, *ben Asp*, *ben al Madian*, était de la tribu de Koreish, ce qui le mettait en parenté directe avec la famille de notre saint prophète, de qui sort tout le meilleur sang d'Islam. »

« Allah, allah! s'écria la vieille femme; assez, assez: si vous êtes tout cela, ma maîtresse n'en demande pas davantage. Et si vos richesses égalent votre naissance, nous seront tout-à-fait satisfaites. »

« Quant à mes richesses, lui dis-je, je ne puis me vanter d'avoir beaucoup d'argent comptant; mais quel est le marchand qui a toujours de l'argent à ses ordres? Vous devez savoir, aussi bien que moi, qu'il est toujours employé en marchandises qui sont dispersées dans les différentes parties du monde, et qui, avec le temps, lui reviennent avec accroissement. Mes soieries et mes velours de Perse voyagent maintenant à Khorassan, et me rapporteront des peaux d'agneaux de Bokhara. Mes agens munis d'or et de peaux de loutres, sont prêts à Meshed à acheter les schalls de cachemire et les pierres précieuses de l'Inde. A Astracan, mes étoffes de coton vont être trafiquées pour des fourrures, du

drap et des verreries ; et les marchandises des Indes que j'ai achetées à Bassora et envoyées à Alep, me reviendront transformées en bonnets et en étoffes. Enfin, vous dire précisément ce que je possède, serait aussi difficile que de compter les épis d'un champ de blé; mais vous pouvez en toute sûreté dire à votre maîtresse, que l'homme de son choix, quand il lui plaira de rassembler ses richesses, étonnera elle et sa famille par leur étendue. »

« Louange à Allah! dit la confidente; tout est maintenant comme il doit être; et il ne me reste plus qu'à vous faire connaître l'un à l'autre; ne manquez pas de vous trouver au coin de la rue, à la tombée de la nuit; et moyennant toutes les précautions nécessaires, je vous introduirai auprès de la divine Shekerleb; si elle vous accepte, rien ne s'opposera à conclure votre mariage et votre bonheur. Il ne me reste qu'un avis à vous donner; c'est d'aimer les tartes à la crême et de

mépriser celles au fromage. Sur tout autre sujet, elle est libérale et sans préjugés. Puisse Allah vous garder en paix et en sûreté! »

En disant ces mots, elle releva le bas de son voile sur sa bouche; et recevant deux pièces d'or que je lui mis dans la main, elle s'éloigna, et me laissa encore à mes méditations.

CHAPITRE XII.

Hajjî Baba obtient une entrevue avec la belle Shekerleb, lui fait une dotation et devient son époux.

Je ne restai pas long-temps au pied de l'arbre, car je sentis que j'avais beaucoup de choses à faire avant l'heure du rendez-vous. Il était nécessaire que j'affectasse l'opulence, que j'eusse une bourse bien garnie, et un habit approprié à

mon caractère. De plus, il fallait que je rendisse ma personne aussi présentable que possible en allant au bain, et en faisant usage de tous les parfums exigés. Souvent, en marchant, je m'apostrophais dans les termes les plus flatteurs. — « Et mais, Hajji, ami Hajji, m'écriai-je! par la barbe de votre père et par votre âme! pour cette fois, avouez que vous avez fait voir la différence qu'il y a du fou au sage; c'est bien, descendant des Mansouri! rejeton de la souche des Koreish!»

En réfléchissant sur mes destinées à venir, j'arrivai enfin à notre caravanserail; je vis le vieil Osman assis dans un coin de notre appartement, occupé à calculer le profit de sa marchandise, et dans l'autre mon ballot de tuyaux de pipes. Le contraste que ces objets ignobles formaient avec les grands projets qui se formaient dans mon esprit, me frappa si fortement qu'il influait même sur mes manières et donnait un certain ton de supériorité à mon air, que je n'avais jamais senti avant;

je ne sais si Osman s'en apperçut, mais il parut étonné quand je lui demandai de m'avancer de suite cinquante pièces d'or, pour lesquelles je lui offris de lui remettre mes marchandises en nantissement.

« Mon fils, dit-il, quelle nouvelle est-ce là ? qu'avez-vous besoin de tant d'argent, et avec cet empressement ? Etes-vous fou ? ou seriez-vous devenu joueur ? »

« Dieu me pardonne, lui dis-je, je ne suis ni fou ni joueur ; ma cervelle est en bon ordre, et le monde m'a pris en faveur ; mais donnez-moi cet argent, vous apprendrez le reste ensuite. »

Il n'hésita pas plus long-temps à accéder à mes désirs, car il connaissait bien la valeur de mes marchandises, et savait que le marché ne pouvait manquer d'être avantageux et profitable. Aussi, sans plus hésiter, il me compta l'argent et je le quittai aussitôt.

J'ajoutai de suite quelque chose à ma

garde-robe, et j'allai au bain sans tarder. Là, je subis toutes les lustrations et me vêtis comme un homme du plus haut ton.

Durant le temps que je mis à compléter ma toilette, l'heure du rendez-vous arriva; et le cœur palpitant, je me rendis au lieu indiqué.

Je trouvai la vieille femme qui m'attendait; et après avoir bien regardé autour de nous, si personne ne nous voyait, elle me fit entrer dans la maison par une porte située dans un coin écarté.

Je fus charmé de l'aisance et des commodités qui paraissaient exister dans toute cette demeure; je me regardais maintenant comme le seigneur et le maître de tout ce que je voyais. Nous avions traversé d'abord les appartemens consacrés aux femmes, parce-qu'il paraissait que la principale entrée de la maison avait peu servi depuis la mort de l'émir, par respect pour sa mémoire; et nous en passâmes le seuil avec

autant de mystère et de précaution, que si le bon-homme eut encore vécu. Après avoir passé la petite porte de la rue, nous entrâmes dans la cour, dans laquelle était une fontaine. Alors, nous montâmes un escalier de bois, au haut duquel nous trouvâmes un rideau de drap de diverses couleurs, lequel était levé. Je fus introduit dans une antichambre, dont le seul ameublement consistait en une paire de pantouftles de femmes et une lampe. Quatre portes, alors fermées, donnaient dans cette chambre; et j'y fus laissé seul, tandis que ma vieille conductrice alla préparer sa maîtresse à me recevoir. J'entendis des voix dans les différens appartemens, parmi lesquelles je supposais qu'était celle de la propriétaire des pantouflles; et je m'imaginai que bien des yeux étaient dirigés sur moi, car je les distinguais à travers les fentes. Enfin, la porte de l'angle le plus enfoncé s'ouvrit, et on me fit signe d'approcher.

Mon cœur battait en avançant, et me couvrant tout entier de mon manteau pour montrer mon respect, j'entrai dans une chambre qui n'était éclairée que par une seule lampe, qui jetait une lumière douteuse sur les objets de l'intérieur.

La chambre était entourée d'un divan, couvert du plus riche satin bleu, à frange d'or : l'objet de tous mes désirs était assis dans un angle près la fenêtre. Elle était soigneusement voilée de la tête aux pieds, et tout ce que je pus distinguer alors de sa personne, fut une paire de brillans yeux noirs, qui semblaient se délecter dans la curiosité anxieuse qu'ils avaient excitée en moi.

Elle me fit signe de la main de m'asseoir; mais je m'y refusais obstinément, tant je voulais lui prouver la profondeur de mon respect et de ma reconnaissance. Enfin, quand toute résistance fut devenue inutile, j'ôtai mes pantouffles, et m'assis sur un coin de ma hanche, appuyé sur le bord du sofa, tenant mes

mains couvertes de mes manches, et affectant une timidité et une gaucherie dont je ne puis m'empêcher de rire, maintenant que je me la rappelle.

Après que nous fûmes restés assis face à face, pendant quelques minutes, et sans nous dire autre chose que les complimens d'usage, ma belle maîtresse ordonna à la vieille Ayesha (c'était le nom de ma conductrice)de quitterla chambre, et se penchant en avant, comme pour prendre son éventail de plumes de paon, qui était sur le coussin, elle laissa tomber son voile, et offrit à mes yeux impatients la plus belle figure que la nature ait jamais formée.

C'était le signal qui devait écarter toute réserve; je me prosternai devant ma divinité avec toute l'adoration d'un profond dévot, et prononçai une telle rapsodie d'amour et d'admiration, que je ne laissai aucun doute dans son esprit sur la tendresse de mon cœur, la finesse de mon esprit, et l'excellence de mon

goût. Enfin, la veuve de l'émir eut tout sujet d'être satisfaite du choix qu'elle avait fait; et elle me montra bientôt la confiance qu'elle se proposait de placer en moi, en me faisant de suite le dépositaire de ses secrets.

« Je suis dans une position difficile, me dit-elle; et l'œil malicieux que bien des gens jettent sur moi, à rempli mon âme d'amertume. Vous pouvez penser qu'avec les richesses que m'a léguées mon dernier mari (sur qui bénédiction éternelle !) et mon propre douaire qui était considérable, j'ai été tourmentée de bien des persécutions; et elles m'avaient presque rendue folle. Mes parens réclament tous un droit à ma main, comme si je faisais partie du bien de la famille. Mes frères n'ont que leur intérêt en vue, quand ils veulent me trouver un mari, comme ils feraient l'échange d'un ballot de laine contre des sacs de riz. Un neveu de mon mari, homme de la loi, prétend faire valoir une vieille

coutume par laquelle, quand un homme meurt, un de ses parens a droit à sa veuve; lequel droit il peut exercer en jetant son manteau sur les épaules de la victime. Un autre parent prétend encore que, selon la loi, je n'ai pas droit à tout ce que je possède, et menace de me le disputer. Enfin, j'ai été si tristement tourmentée dans ces circonstances, que je ne vois qu'un moyen d'appaiser cette affaire; c'est de me marier. La destinée vous a jeté sur mon chemin, et je ne suis plus embarrassée. »

Alors elle m'apprit les arrangemens qu'elle avait faits pour notre union immédiate, au cas que je ne m'y opposerais point, et m'envoya à un homme de la loi, dont elle était assurée, pour agir en sa faveur, lequel dresserait tous les actes convenables, et qu'elle m'apprit être maintenant dans la maison, prêt à officier.

Je n'étais pas préparé à tant de promptitude, et sentis mon cœur m'aban-

donner, comme s'il errait entre le ciel et la terre; mais je n'hésitai pas à réitérer mes assurances d'amour éternel et de dévouement, et ne dis rien à ma future, qui ne parût l'accabler de délices.

Elle était si impatiente du moindre délai, qu'elle ordonna immédiatement à la vieille Ayesha de me conduire auprès de l'homme de la loi, qui attendait, dans un petit appartement, dans un endroit de la maison plus éloigné. Il avait amené une autre personne avec lui, qu'il m'apprit devoir me servir de *vakeel*, (curateur) : cette intervention étant nécessaire aussi bien de la part de l'homme que de celle de la femme. Ensuite il me montra l'*akdnameh* (acte de mariage), dans lequel il avait déjà inscrit le douaire de ma future consistant en sa propre propriété, et me demanda ce que je désirais y ajouter.

Je fus encore obligé d'avoir recours à mon invention; et, comme la meilleure réponse que je pusse donner, je répétai

ce que j'avais dit avant à Ayesha, c'est-à-dire, qu'un marchand n'était pas sûr de sa richesse, qui se trouvait dispersée, dans le commerce, dans les différentes parties du monde : mais je n'hésitai pas à donner tout ce que je possédais à ma femme, pourvu que cet engagement fût réciproque.

« Cela est très-libéral, répondit mon rusé scribe; mais nous demandons quelque chose de plus spécifié : par exemple, qu'avez-vous ici à Constantinople? vous n'avez pu venir d'aussi loin sans un but important. Etablissez ce que vous possédez sur les lieux, soit en argent comptant, en marchandises, maisons, etc., et cela suffira pour le présent. »

« Soit, lui dis-je, en accueillant sa demande de la meilleure figure possible, soit, voyons. » Alors paraissant calculer en moi-même ce que je pouvais avoir, je dis hardiment : « Vous pouvez écrire

que je donne vingt bourses en argent, et dix en habits. »

Alors une communication s'établit entre la veuve de l'émir et son agent, pour l'informer quelles étaient mes propositions, et obtenir son consentement. Après quelques négociations, le tout fut arrangé à la satisfaction apparente des deux parties et nos deux cachets ayant été apposés au document, et la formule ordinaire ayant été prononcée par nos différens vakeels, le mariage fut déclaré légitime, et je reçus les complimens de tous ceux qui étaient présens.

Je ne manquai pas de récompenser les scribes avant de les congédier, et d'envoyer une somme libérale pour être distribuée dans la maison de ma belle épouse.

Ensuite au lieu de retourner chez le vieil Osman, et à mon oreiller de tuyaux de pipes, je me retirai avec toute la dignité du Turc la plus grave, dans

l'enfoncement le plus reculé de mon harem.

CHAPITRE XIII.

Le vendeur de tuyaux de pipes, Hajjî, devient un riche aga, mais il éprouve la difficulté de soutenir un faux caractère.

Je m'apercus bientôt que j'avais un rôle bien difficile à jouer. Un certain philosophe chinois a remarqué, dit-on, que si l'opération de manger se bornait à ce qui se passe entre la bouche et le palais, rien ne serait plus agréable, et on mangerait toujours ; mais c'est l'estomac, ce sont les organes digestifs, et enfin le reste du corps qui décident définitivement si cette opération a été préjudiciable ou utile à la santé. Il en est de même dans le mariage. S'il se bornait à

ce qui se passe entre l'homme et la femme, rien ne serait plus simple ; mais viennent ensuite les liens de la parenté et les intérêts de famille, et d'eux dépendent beaucoup son bonheur ou sa misère.

Pendant plusieurs jours de suite, après notre mariage, ma belle épouse m'entretint de tant d'histoires diverses et embrouillées de sa famille, de leurs querelles et de leurs racommodemens, de leurs jalousies et de leurs haines, et surtout de leur conduite à son égard, qu'elle me fit sentir que si j'étais entré dans un nid de scorpions. Elle me recommanda d'user de la plus grande circonspection dans la manière d'informer ses frères de notre mariage ; et remarqua que, bien que nous fussions sûrs d'être mariés légitimement, notre bonheur futur dépendait en grande partie de leur bonne volonté pour nous, parce qu'ils étaient riches et qu'ils avaient une grande influence dans la ville : nous

devions tout faire pour nous les concilier. Par précaution, elle avait fait courir le bruit qu'elle étoit sur le point d'épouser un des plus riches et des plus respectables marchands de Bagdad ; et dans une conversation qu'elle eût avec un de ses frères, elle ne le nia pas, quoiqu'elle ne l'avouât pas non plus. Elle demanda alors que notre mariage fut proclamé, et me recommanda à cet effet de donner un festin à tous ses parens et de ne rien épargner pour le rendre aussi magnifique que possible, afin qu'ils pussent être convaincus qu'elle ne s'était pas donnée à un aventurier, mais qu'en effet elle avait fait une alliance digne d'eux et d'elle-même.

Elle me trouva prêt à seconder ses desirs, et je fus enchanté d'avoir une aussi prompte occasion de déployer mon opulence. Je commençai par louer des domestiques, chacun desquels avait sa charge et son titre. Je changeai la famille des pipes de l'émir, contre d'autres de plus de valeur et d'une façon plus nou-

velle. Je me donnai de même un nouvel assortiment de tasses à café, dont les soucoupes etaient de la plus riche espèce ; les unes étaient filigranées en or, les autres en émail ; et une ou deux que je réservai pour mon propre usage, étaient marquétées de pierres précieuses. Ensuite, comme j'avais pris la place de l'émir, je me déterminai à prendre sa pelisse aussi. Il avait été curieux de riches ajustemens, car sa garde-robe se composait de robes et de fourrures d'une grande valeur, que sa veuve m'apprit avoir subsisté dans sa famille pendant plusieurs années et que je rougis pas d'ajuster à mes propres épaules. Enfin, avant que le jour du festin arrivât, j'eus le temps de monter un établissement digne d'un grand aga ; et je crois que, bien que je fusse né barbier, cependant en fait d'airs, de tournure et de maintien, aucun homme n'aurait pu jouer son rôle avec plus de vérité selon mon nouveau caractère, que je le fis.

Mais je ne dois pas oublier de dire qu'avant le festin, je n'avais pas manqué de visiter mes nouveaux parens dans les formes; et quoique je fusse très-pressé de voir le résultat de notre entrevue, cependant quand je me vis dans les rues, monté sur un des chevaux les plus gras de l'émir, caparaçonné de housses de de velours qui balayaient la terre, et environné d'une foule de domestiques bien vêtus, mon délice et mon enivrement surpassèrent tous les sentimens que j'eusse jamais éprouvés. Voir la foule s'écarter devant moi, me regarder et croiser ses mains sur la poitrine en me regardant passer, sentir et entendre le bruit du mords de mon cheval en s'agitant sous moi fier en apparence du fardeau qu'il portait, jouir de la douceur d'un siège moelleux tandis que les autres étaient à pied, enfin me régaler de ce sentiment d'importance et de considération que mon aspect produisait, et n'en pas être enivré, eût été plus que la simple

humanité n'aurait pu faire et par conséquent bien au dessus de moi. Mais ce qui ajouta encore plus au piquant de cette première sortie, fut la rencontre dans les rues de quelques-uns de mes compatriotes nécessiteux, qui avaient été mes compagnons dans la caravane de Bagdad, et qui, dans leurs bonnets de peau de mouton et leurs vêtemens de coton minces et mesquins, faisaient une triste figure au milieu du luxe joyeux des osmanlis, et semblaient n'être là que pour me faire goûter davantage la bonne fortune qui m'était échue. Je ne sais s'ils me reconnurent ou non; mais je me rappelle avoir tourné la tête en passant, en ensevelissant ma figure autant que je le pus dans l'ombre réunie de ma barbe, de mon gros turban et de ma pelisse fourrée.

Mes visites réussirent mieux que je ne m'y étais attendu. Quels que pussent avoir été les motifs des frères de ma femme, ils me traitèrent avec une poli-

tesse marquée, et me flattèrent même en voulant me faire croire que j'avais fait honneur à leur famille en les débarrassant de leur sœur. Ils étaient marchands, et leur conversation roula principalement sur le commerce : je fis tous mes efforts pour parler selon le caractère que j'avais pris, et les convaincre de l'étendue de mes entreprises commerciales. Mais, en même temps, j'eus la plus grande circonspection pour ne pas me compromettre ; et, quand ils se mirent à me questionner sur le commerce de Bagdad et de Bassora, sur les relations de ces villes et de l'Arabie en général avec l'Inde et la Chine, et à me proposer de me joindre d'intérêts avec eux dans leurs divers articles et produits, je réduisis aussitôt mon discours aux monosyllabes, me retranchai derrière les termes généraux, et consentis à des propositions qui ne menaient à rien.

Après avoir terminé mes visites, je sentis qu'il me restait encore un devoir

à remplir : c'était de faire partager mon bonheur au vieil Osman, de lui apprendre mon mariage, et l'inviter au festin qui devait avoir lieu. Mais, l'avouerai-je? Je sentais si bien que je jouais un faux rôle, et je craignais tant d'être découvert, que je n'osai pas même lui confier mon secret, tout taciturne qu'il fût; et je me décidai, pour le présent, à n'avoir aucune communication avec lui, ni en effet avec aucun de mes compatriotes, jusqu'à ce que je me sentisse assez sûr dans ma nouvelle position pour ne pas craindre d'être déplacé.

CHAPITRE XIV.

Le désir d'exciter l'envie devient l'origine de la disgrâce d'Hajjî. — Il querelle avec sa femme.

Le dîner se passa le plus heureusement possible, et j'eus toutes les raisons

de croire que j'avais complètement réussi à persuader mes hôtes que j' étais réellement ce que je prétendais être. En conséquence, je commençai à me croire assuré de mes nouvelles possessions, et m'abandonnai au plaisir de faire société avec des hommes de joyeuse vie, de m'habiller magnifiquement, enfin de tenir un train de maison qui ferait le sujet des conversations de toute la ville. Il est vrai que je sentais tous les jours les inconvéniens de devoir à ma femme une telle bonne fortune ; car malgré les premières assurances de la vieille Ayesha, je m'aperçus bientôt que nous différerions d'opinions sur d'autres points que la délicatesse comparative des tartres à la crême et de celles au fromage. Quel homme excellent ce devait être que cet émir, m'écriais-je souvent! avoir pu supporter la vie avec un seul sujet de dispute avec sa femme! Quant à moi, s'il arrive qu'une question ait deux manières d'être entendue, nous sommes sûrs de

nous en approprier chacun une en opposition de l'autre. »

Je m'étais promis depuis long-temps l'un des principaux plaisirs provenant de ma bonne fortune, c'est-à-dire de me faire voir dans toute ma splendeur à mes compatriotes du caravanserail, et de jouir de l'étonnement que j'exciterais dans le vieil Osman, mon premier maître.

Maintenant que tout était sûr, comme je l'espérais bien, je ne pus résister plus long-temps à la tentation. Je me revêtis donc de mes plus beaux habits, montai sur le cheval le plus beau de mon écurie, assemblai tous mes domestiques autour de moi; et à l'heure à laquelle on est le plus occupé, je me rendis au caravanserail, où j'avais paru le jour de mon arrivée à Constantinople, comme un marchand de tuyaux de pipes. En entrant par la porte, personne ne parut me reconnaître; mais chacun désirait me faire honneur, dans l'espoir de trou-

ver en moi un acquéreur. Je demandai Osman Aga, tandis que mes domestiques étendaient un magnifique tapis pour m'asseoir, et m'offraient en même temps un des plus riches chibouks à tête d'ambre, pour fumer. Osman vint et s'assit, avec tout le respect convenable, au bord de mon tapis, sans me reconnaître. Je lui parlai sans réserve pendant quelque temps, et remarquai qu'il me regardait avec un intérêt particulier; enfin, ne pouvant plus se retenir, il s'écria: « Par la barbe du bienheureux Mahomet! ou vous êtes Hajjî Baba, ou vous n'êtes personne! »

Je ris de tout mon cœur de cette exclamation; et, quand nous nous fûmes mutuellement expliqués, je lui racontai bientôt quelle était ma position, et quel profit j'avais tiré des cinquante pieces d'or qu'il m'avait prêtées. Son esprit philosophique ne parut pas aussi transporté de ma bonne fortune que je m'y étais attendu; mais aussitôt que mes com-

patriotes surent que ce large turban et cette lourde pelisse cachaient Hajjî Baba, l'ancien vendeur de petites marchandises comme eux; et que toute cette splendeur, ce cheval, ces domestiques, et ces riches pipes étaient à lui, leurs sentimens nationaux s'éveillèrent, et il ne purent plus contenir ni leur envie, ni leur malveillance.

Je reconnus trop tard la bévue que j'avais faite en me montrant ainsi; et je me serais volontiers soustrait à leurs yeux sans jouir plus long-temps de mon triomphe.

« Quoi, disait l'un! Est-ce là Hajjî Baba, le fils du barbier d'Ispahan? Que la tombe de son père soit souillée et sa mère injuriée! »

« Bien, véritable fils d'Irân, disait un autre! vous avez fait tout ce que vous avez pu de la barbe d'un Turc, puissent les autres faire de même avec la vôtre! »

« Voyez donc ce gros turban, ce

grand pantalon et cette longue pipe, disait un troisième : son père n'a jamais vu de choses semblables , même en songe. »

C'est ainsi que mes compatriotes envieux me raillèrent, jusqu'à ce que reprenant toute ma dignité, je me levai de dessus mon siége, montai sur mon cheval, et quittai cet endroit au milieu de leurs sarcasmes et de leurs expressions méprisantes.

Mon premier sentiment fut celui de l'indignation contre eux, et le second un sentiment de colère contre moi-même.

« Tu as été bien servi, me dis-je à moi-même! par l'âme de Kerbelai Hassan le barbier! Quel chien bien nourri alla jamais au milieu des loups sans être déchiré en pièces? quel fou de citadin se hasarda jamais parmi les Arabes du désert, sans être volé et battu? Peut-être qu'Hajjî pourra devenir sage un jour; mais les vexations qu'il devra

avaler d'abord, seront abondantes. A quoi sert une barbe, dis-je, en prenant la mienne dans la main, lorsqu'une tête vide est attachée au bout? c'est à peu près aussi utile qu'une anse à un panier vide de dattes. Il avait une grande prudence, le sage qui disait qu'aucun homme n'était jamais content de l'élévation de son semblable, excepté peut-être, quand il le voyait pendu à un gibet. »

C'est ainsi que je me parlais à moi-même, jusqu'à ce que j'eusse gagné la maison, où m'étant retiré dans le harem, je cherchai le repos pendant le reste du jour, dans l'intention de ruminer mes réflexions amères. Mais je m'étais trompé, car pour ajouter à ma misère, Shekerleb, ma femme, comme poussée par quelque méchant démon, me demanda de lui avancer de suite l'argent porté au contrat de mariage pour les habits, et me fatigua tant de ses sollicitations déraisonnables, que la compre-

nant dans la mauvaise humeur que je continuais d'avoir contre mes compatriotes, je donnai cours à l'expression de ma colère dans le langage, et avec les gestes les plus énergiques. Des imprécations sur eux et des malédictions sur elle, sortirent de ma bouche avec une horrible profusion, tant qu'enfin Hajjî, autrefois si doux et si patient, devint plus furieux qu'un lion de Mazanderan.

Ma femme fut d'abord tout étonnée, et se rangeant à la tête de ses esclaves et de ses domestiques, secondée de la vieille Ayesha, elle attendit dans un silence impatient l'occasion de parler. Enfin, quand elle put se faire entendre, sa bouche parut trop petite pour la quantité de paroles qui en sortit : sa volubilité délia la langue d'Ayesha, et celle de la vieille femme Délia, celles de toutes les autres, jusqu'à ce qu'il s'élevât une telle tempête de paroles, de cris perçans tous dirigés contre moi, que j'en fus presque assourdi.

J'aurais voulu résister, mais je vis que cela était impossible : l'ouragan était si furieux, que la chambre où nous étions n'était pas assez grande pour nous contenir. Je fus le premier à chercher un abri, et sortis de mon harem au milieu des gémissemens, des injures, et des exclamations de celles qui y étaient. Toutes, avec ma femme à leur tête, ressemblaient plus à des maniaques, qu'à ces belles créatures promises par notre prophète à tous les vrais croyans dans le paradis.

Fatigué et épuisé de mes aventures du jour, je me retirai dans mon appartement dont je fermai la porte; et là, quoique maître et environné de toutes les voluptés dont l'homme puisse jouir, je me trouvai l'être le plus misérable, me détestant moi-même à cause de ma sotte conduite dans la position actuelle de mes affaires, et plein de tristes pressentimens. Les inconvéniens du mensonge s'offrirent alors tout entiers à ma

vue. Je sentis que j'étais pris dans mon propre piége; car si je m'efforçais de me dégager de cet embarras, en faisant encore plus de mensonges; il était évident qu'à la fin je ne manquerais pas de me perdre tout-à-fait.

« Plût au ciel, m'écriai-je, que j'eusse été franc et ouvert en commençant! car maintenant je serais libre comme l'air, et ma femme aurait pu tempêter jusqu'au jour du jugement, sans rien obtenir de plus; mais je suis lié par des écrits scellés et contre-scellés, et je dois à jamais paraître aux yeux du monde comme un fourbe en paroles et en actions. »

CHAPITRE XV.

L'imposture d'Hajjî est découverte ; il perd sa femme; et le monde tout entier s'ouvre encore une fois devant lui.

JE passai une nuit fiévreuse, et je ne m'endormis que lorsque les muezzins des minarets eurent annoncé le point du jour. Il y avait à peine une heure que je dormais, lorsque je fus éveillé par un bruit extraordinaire; et un de mes domestiques vint m'apprendre que les frères de ma femme, accompagnés de plusieurs autres personnes, étaient dans la maison.

A cette nouvelle, un tremblement involontaire s'empara de moi, et me priva tout-à-coup de la faculté d'agir; et les conséquences de mon mensonge parlèrent alors d'elles-mêmes. Cinquante

horreurs, plus hideuses les unes que les autres, s'élevèrent dans mon âme, et je commençai à sentir une démangeaison sous la plante des pieds, que l'espace des années n'avait pu dissiper, tant la leçon que j'avais reçu à Meshed avait fait impression sur moi. Mais après tout, je réfléchis que Shekerleb était ma femme, quelle que chose qui arrivât; et en me disant plus riche que je ne le suis en effet, je n'avais fait que ce que des milliers d'individus avaient fait avant moi. Ensuite je me tournai vers mon domestique, et lui dis : « Au nom du prophète! faites-les entrer, et apprêtez les pipes et le café! »

Mon lit fut roulé et emporté de la chambre; et les visiteurs entrèrent l'un après l'autre et silencieusement, allant tous s'asseoir sur mon divan. C'étaient les deux frères de ma femme, le frère de son défunt mari et son fils, et un homme d'un air sombre que je n'avais jamais vu. Ils s'assirent tous, mais il

entra encore une quantité de domestiques qui se rangèrent en file à l'extrémité de la chambre; et je remarquai au nombre des premiers parmi eux, deux hommes de mauvaise mine armés de gros bâtons, qui me regardaient avec une férocité particulière.

Je m'efforçai de paraître aussi innocent et aussi calme que possible, et j'affectai d'être charmé de les voir. Après leur avoir fait le discours le plus poli que je pusse imaginer, et auquel en vérité je ne reçus que des monosyllabes pour réponse, j'ordonnai qu'on apportât les pipes et le café, espérant acquérir quelqu'aperçu de l'objet de leur visite.

« Puissent vos heures être fortunées, dis-je au frère aîné! Puis-je vous être utile à quelque chose d'aussi grand matin? Si cela est, disposez de moi.

« Hajjî, dit-il après une longue pause, regardez-moi! Nous prenez-vous pour des animaux sans intelligence, sans bon sens? Ou vous regardez-vous comme

l'homme sans égal dans notre siècle, spécialement privilégié pour prendre la barbe du genre humain dans votre main, et en faire ce que vous voudrez? »

« Que dites-vous, répliquai-je? O mon Aga! je ne suis rien et personne; je suis moins qu'une once de poussière. »

Homme! dit le second frère d'un ton de voix plus animé; personne et rien, dites-vous? Alors qu'avez-vous fait de nous? Ne sommes-nous rien, que vous soyez venu de Bagdad pour nous faire danser comme des singes à vos ordres?

« O Allah, bon et grand, m'écriai-je! Qu'est-ce que c'est que tout cela? Pourquoi me parlez-vous ainsi? Qu'ai-je fait? Parlez, et dites la vérité! »

« Ah! Hajjî, Hajjî! dit l'oncle de ma femme, en secouant sa tête et sa grande barbe à la fois; vous avez mangé beaucoup d'abomination! Un homme qui a vu le monde comme vous, peut-il supposer que les autres en mangeront avec lui et rendront grâces à Allah! Non,

non ; nous pouvons l'avaler, mais nous ne digérons pas votre insolence. »

« Mais qu'ai-je fait, ô mon oncle ? lui dis-je. Par mon âme, parlez ! »

« Ce que vous avez fait, dit le cousin de ma femme ! n'est-ce donc rien de mentir ? n'est-ce donc rien que de voler? n'est-ce donc rien qu'épouser une femme sous de faux titres ? Il faut que vous soyez un homme rare et sans honte, pour dire que de telles actions ne sont rien ! »

« Peut-être, dit le frère aîné, avez-vous cru que c'était un grand honneur que le fils d'un barbier d'Ispahan faisait à l'une des plus riches familles de Constantinople, que d'épouser sa fille ! »

« Peut-être, dit l'autre, avez-vous regardé un misérable vendeur de tuyaux de pipes, comme faisant partie des marchands ; et l'avez-vous jugé digne de quelqu'alliance que ce soit ! »

« Mais, louanges à Allah ! Hajjî est un grand marchand, dit l'oncle avec iro-

nie; ses soieries et ses velours sont maintenant en chemin pour nous apporter les peaux d'agneaux de Bokhara; ses schalls voyagent pour nous de Cachemire, et ses vaisseaux obscurcissent la surface des mers entre la Chine et Bassora! »

« Et sa parenté, continua son fils sur le même ton! le fils d'un barbier, dites-vous? Qu'Allah l'en préserve! Non, non; il date de Koreish. Il n'est pas le descendant, mais (par la bénédiction de Dieu!) l'enfant du prophète! et qui peut se comparer à un Arabe mansouri? »

« Que veut dire tout cela, m'écriai-je coup sur coup, à mesure que je voyais l'orage s'amonceler autour de mes oreilles? Si vous voulez me tuer, tuez-moi; mais ne m'arrachez pas la peau par lambeaux. »

« Je vous dis ce que c'est, homme sans foi! dit l'homme de mauvaise mine qui avait jusque-là gardé le silence; vous êtes un misérable qui ne méritez pas de vivre! et si vous n'abandonnez pas aus-

sitôt toutes vos prétentions sur votre femme, et que vous ne quittiez pas cette maison et tout ce qui lui appartient, sans tarder un seul instant, voyez-vous ces hommes (en me montrant les deux coquins dont j'ai déjà parlé) ? ils vont à l'instant faire prendre congé à votre âme de votre corps, aussi facilement que vous ôteriez le tabac de leurs pipes. J'ai parlé, et vous êtes maître d'agir comme il vous plaira. »

Alors, toute l'assemblée, comme enflammée par ce discours, se délia la langue d'un seul coup; et sans réserve de mots ou d'action, ils me débitèrent nombre de vérités désagréables.

Cet orage que je laissai se déchaîner sans ouvrir la bouche, me donna le temps de réfléchir, et je me déterminai à essayer ce qu'un peu de résistance ferait.

« Et qui êtes-vous, dis-je à celui qui avait parlé le dernier, pour venir dans ma maison me traiter comme un

chien? Quant à ces individus, continuai-je en montrant les parens de ma femme, la maison est à eux, et ils sont les bienvenus; mais vous, qui n'êtes ni son père, ni son frère, ni son oncle, qu'avez-vous besoin ici? Je n'ai point épousé votre fille, ni votre sœur; et par-conséquent, que vous importe qui je suis? »

Pendant ce temps, il paraissait gonflé de rage. Lui et ses deux coquins relevaient leurs moustaches jusqu'à leurs yeux; et me regardant comme le lion regarde la biche avant de s'élancer dessus avec ses griffes, il s'écria d'une voix colère :

« Qui je suis! si vous voulez le savoir, demandez-le à ceux qui m'ont conduit ici. Moi, et mes gens, agissons d'après des ordres, et si vous les contestez, tant pis pour vous. »

« Mais, leur dis-je, en adoucissant ma voix (car je m'aperçus que c'étaient des officiers de police), mais si vous in-

sistez pour me séparer de ma femme, à qui j'ai été légitimement marié, donnez-moi le temps de consulter les hommes de la loi. Tout enfant d'Islam a le bienheureux koran pour refuge, et vous ne voudriez pas être assez infidèles pour m'en priver? D'ailleurs, on ne m'a pas encore dit qu'elle consentît à ce que vous proposez. C'est elle qui m'a cherché; je ne la cherchais pas. Elle m'a aimé pour moi-même et non par intérêt; et quand je l'ai acceptée pour épouse, je ne la connaissais pas; je ne connaissais ni ses richesses, ni sa famille. Tout cela a été l'affaire de la prédestination; et, si vous êtes musulman, vous opposerez vous à cela? »

« Quant aux désirs de Shekerleb à ce sujet, dit le frère aîné; tranquillisez-vous l'esprit : elle désire votre séparation peut-être plus que nous. »

« Oui, oui; au nom du prophète! oui, qu'il aille en paix! Pour l'amour d'Allah! débarrassons-nous-en! » et cin-

quante autres exclamations semblables frappèrent à la fois mon oreille; et en regardant vers la porte qui conduisait à l'appartement des femmes, d'où le bruit partait, je vis toutes mes femmes voilées, qui avaient été amenées là par Shekerleb pour témoigner contre moi, et qui semblaient être toutes possédées par autant d'esprits malins. Elles criaient toutes, et priaient qu'on me renvoyât, comme si j'étais l'esprit malin en personne qu'on dût exorciser.

Voyant que tout était fini pour moi, qu'il était inutile de lutter contre un pouvoir auquel je ne pouvais résister, étranger, sans appui comme je l'étais sur cette terre étrangère, je fis la meilleure figure que je pus dans ma situation pénible; et me levant de mon siége, je m'écriai: « Si cela est ainsi, amen; je n'ai besoin ni de Shekerleb, ni de son argent, ni de son frère, ni de son oncle, ni de rien qui leur appartienne, puisqu'ils n'ont pas besoin de moi; mais je

dirai qu'il m'ont traité d'une manière indigne de la foi et du nom de musulman. Si j'eusse été un de leurs chiens d'infidèles, ils m'auraient mieux traité. Je crois du fond de mon cœur que mes oppresseurs recevront, au jour du jugement, la même punition qu'ils m'auront infligée; et je prononçai alors contre eux, avec une grande emphase, la sentence suivante tirée du koran, autant que ma mémoire peut me servir : « Ils auront des vêtemens de feu juste à leur taille; on versera sur eux de l'eau bouillante; leurs entrailles et leur peau seront dissoutes; et dans cet état ils seront battus avec des massues de fer rouge, et fouettés avec des fouets dont les cordes sont faites d'éclairs, et dont le bruit ressemble à celui du tonnerre. »

A ces mots, animé comme je l'étais, debout, au milieu de la chambre, je me dépouillai de tout ce que j'avais sur moi, qui avait appartenu à ma femme, ou que j'avais acheté avec son argent. Je rejetai

chaque objet comme s'il eût été empesté; et demandant un vieux manteau qui m'avait originairement appartenu, je le jetai sur mes épaules, et sortis en maudissant l'assemblée stupéfaite, que je laissais derrière moi.

CHAPITRE XVI.

Un incident au milieu de la rue, détourne le désespoir d'Hajjî. — Il cherche des consolations dans les avis du vieux Osman.

Quand je fus dans la rue, je marchai à la hâte, sans m'inquiéter, pendant quelque temps, du chemin que je suivais. Mon sein était agité par mille passions diverses; et j'avais si bien presque perdu la raison, qu'en voyant la mer, je me mis à examiner sérieusement s'il ne serait pas sage de m'y jeter la tête première.

Mais en traversant une vaste place, il

arriva un événement qui, tout léger qu'il put paraître, fut assez important pour moi, puisqu'il fit prendre un autre cours à mes pensées, et me sauva de la destruction. Je fus témoin d'un de ces combats de chiens, que l'on voit si fréquemment dans Constantinople. Un chien s'était écarté sur le territoire d'une autre communauté, avait enfreint leurs droits et volé un os. Aussitôt une grande rumeur suivit. Tout fut sur pied; chacun cria; et le chien étranger fut chassé sur son territoire. Là, rencontrant quelques-uns de ses amis, il les avait assemblés autour de lui et était retourné à l'attaque, et il s'en était suivi un engagement général.

Tandis que je contemplais cette scène, une idée me frappa, et je m'écriai : « Allah, ô Allah! que tes desseins sont impénétrables! Et que l'homme à l'esprit étroit, à la vue courte, devrait peu se plaindre de tes décrets! Tu as jeté sur mon passage une leçon qui m'apprend

ce que je dois faire, et le secours qui est toujours prêt pour celui qui veut le chercher. Quoique cette leçon me soit donnée par un chien, fais que je ne la méprise pas. Non ; rien doit-il me surprendre, quand je vois des animaux sans raison agir comme des hommes qui en ont. Fais que je ne me laisse point abattre, mais que j'aille où je pourrai trouver un ami, chercher des consolations dans ses avis et son expérience!

A ces mots, je me dirigeai presque machinalement vers l'endroit où je savais que je trouverais mon fidèle ami et conseiller, le vieil Osman, qui, bien que Turc et sûni, s'était toujours conduit envers moi comme s'il eût été mon compatriote et de ma croyance. Il me reçut avec son calme accoutumé; et quand je lui eus dit tous mes malheurs, il fit sortir une énorme fumée de son éternel chibouk, et s'écria avec un profond soupir: *Allah kerim!* (Dieu est miséricordieux!)

« Mon ami, dit-il, dès l'instant que vous vous êtes montré ici dans toute votre magnificence devant les Persans, j'ai craint qu'il ne vous arrivât quelque malheur. Peut-être n'étiez-vous pas assez âgé pour avoir appris combien les comparaisons sont odieuses. Avez-vous pu supposer un moment que des hommes qui sont égaux dans la vie, qui traînent leurs jours les uns après les autres, cherchant la vente d'un tuyau de pipe ou d'un sac de tabac de Shiraz, pourraient se voir tranquillement vexés par l'étalage d'une grandeur et d'une prospérité autant au-dessus de tout ce qu'il leur est permis d'espérer jamais ? Si vous eussiez seulement paru avec un habit meilleur ou un bonnet plus riche qu'eux, ou que vous eussiez été monté sur un cheval quand ils n'auraient pu se procurer qu'un âne, alors peut-être n'auraient-ils rien dit, sinon que vous aviez été plus habile qu'eux à faire votre fortune, et que vous aviez débité vos

marchandises avec plus de bonheur ; mais les anéantir, les abattre par votre costume magnifique, vos pipes à tête d'ambre, vos domestiques, votre cheval richement caparaçonné, et par dessus tout les airs de grandeur et de protection que vous vous êtes donnés, c'était plus qu'ils ne pouvaient en souffrir, et ils vous ont aussitôt déclaré la guerre et ont pris la résolution ds vous remettre à leur niveau, si cela était possible. Ce sont évidemment eux qui ont soufflé à l'oreille des frères de votre femme, que vous n'étiez pas un marchand de Bagdad, mais le fils d'un barbier d'Ispahan et un triste vendeur de petites marchandises. Ils les ont sans doute bientôt désabusés sur la possibilité que vous remplissiez les obligations de votre contrat de mariage envers votre femme ; et il est clair que ce sont eux encore, qui ont commenté librement sur vos prétentions à la noblesse du sang, d'après le détail orné que vous avez fait de vos spécula-

tions mercantiles, de vos transactions avec Bokhara, et de vos vaisseaux cinglant vers la Chine.

« Si vous fussiez venu me voir paisiblement, comme Hajjî Baba l'ispahani, et non comme Hajjî Baba l'aga turc, je vous aurais prévenu contre l'idée de faire une semblable parade de vous-même et de votre prospérité devant vos compatriotes; mais le mal a été aussitôt fait que vous avez paru; et maintenant tout ce qu'on peut vous recommander, c'est que le passé vous serve d'expérience pour l'avenir. » Après ce discours, il reprit sa pipe, et se mit à fumer avec une nouvelle force.

« Cela peut bien être vrai, lui dis-je. Ce qui est fait est fait; mais, après tout, je suis un musulman; et la justice m'est due tout aussi bien qu'aux autres. Je n'ai jamais entendu dire qu'une femme ait renvoyé son mari, quoique le contraire arrive fréquemment; et il n'est pas venu jusqu'à mon entendement

que je puisse être le seul vrai croyant qu'on ait appelé dans la maison et dont on l'ait chassé ensuite d'une manière qui rabaisserait même un chien, simplement parce qu'il convient à une femme capricieuse de m'aimer un matin et de me détester le lendemain soir. Les cadis, les muftis, les seikhs et islams abondent ici aussi bien que dans aucune des autres villes mahométanes; et pourquoi n'y aurais-je point recours? Ils sont payés pour rendre la justice; pourquoi resteraient-ils les mains jointes à compter leurs chapelets, quand une injustice semblable à celle qui m'a été faite parcourt la terre et demande vengeance? »

« Etes-vous fou, Hajjî, reprit le vieillard, de penser à la vengeance, quand il s'agit de la veuve et des parens d'un des émirs les plus puissans d'Islam; et quand surtout elle est soutenue par ses deux frères, les plus riches marchands de Constantinople? Où avez-vous donc

passé le temps de votre vie, si vous ne savez pas que celui qui a le plus d'or, a le plus de droits ; et que si un homme comme vous paraissait devant le tribunal du mufti, avec tous les mots, les lignes et les pages du koran en sa faveur, et qu'un autre homme aussi riche et aussi puissant que le frère de votre femme comparût contre vous, vous pourriez être sûr, tant qu'il aurait de l'or, d'avoir en vain recours à votre livre sacré, jusqu'à ce que vous fussiez fatigué de le parcourir ; car vous n'obtiendriez jamais justice? »

« O Ali! ô Mahomet! m'écriai-je; si le monde est effectivement aussi injuste, alors Hajjî Baba a vraiment fait un mauvais marché ; et je regrette bien qu'il ne soit plus en possession de ses tuyaux de pipes. Mais je ne perdrai pas tout comme cela ; je proclamerais plutôt mes malheurs par-dessus les toîts. »

Alors, dans le plus profond désespoir, je me mis à pleurer et à gémir,

en arrachant quelques poils de ma barbe jusqu'à la racine.

Osman-Aga essaya de me consoler : il me fit jeter les yeux sur ma vie passée, et me rappela mes aventures et les siennes, quand nous étions prisonniers chez les Turcomans.

« Dieu est tout-puissant et tout miséricordieux, disait-il! nos destinées sont écrites dans le livre; que nous reste-t-il donc, sinon à nous soumettre?

« Mais, je suis Persan, m'écriai-je (et une nouvelle pensée vint frapper mon esprit); je suis Musulman; pourquoi donc me soumettrais-je à la justice d'un Turc? Nous sommes après tout une nation; nous avons eu nos jinghizs, nos timours, et nos nadirs, qui ont fait respecter notre nom par tout le monde, et brûlé les pères des Turcs, par-tout où ils les trouvaient. J'irai voir notre ambassadeur; et si c'est un homme, il insistera pour qu'on me rende justice. Oui, oui, l'ambassadeur me fera rendre ma femme :

oh! heureuse pensée! et alors, nous verrons qui osera me la reprendre. »

Je fus si charmé de cette idée, que je ne m'arrêtai pas à écouter ce qu'Osman pouvait avoir à me dire à ce sujet; et je partis plein de courage et de vigueur, pour aller chercher le représentant de notre roi des rois, qui, dans la plus heureuse de toutes les heures fortunées, était arrivé tout récemment auprès de la Sublime Porte.

CHAPITRE XVII.

Hajjî se fait un ami en cherchant à obtenir satisfaction de ses ennemis. — Qelques détails sur Mirza Firouz.

Après quelques informations, j'appris que l'ambassadeur était logé à Scutari; et je me dirigeai aussitôt vers cet endroit,

heureux d'avoir à passer quelque temps dans le bateau, pour mettre de l'ordre dans mes idées, et pour faire une plainte claire et précise.

Ayant pris terre, je demandai le chemin de sa maison, dont les avenues étaient encombrées de ses nombreux domestiques, qui me rappelaient mon pays, si différent de celui dans lequel nous étions, par la loquacité et la vivacité des mouvemens.

Ils apperçurent bientôt à mes discours que j'étais un compatriote, quoique je fusse déguisé par le costume turc; et, sans aucunes difficultés, ils me promirent de m'introduire en présence de leur maître. Mais avant, je fus curieux de connaître un peu le fonds de son caractère, pour arranger mon discours en conséquence; c'est pourquoi j'entrai en conversation avec un de ses valets, qui ne se fit point prier, et répondit sans réserve à toutes les questions que je voulus éclaircir.

Voici ce que j'appris : « L'ambassadeur, nommé Mirza Firouz, était né à Shiraz, d'une famille respectable, quoique peu élevée, à l'exception de sa mère, qui était la sœur d'un ancien premier visir, qui avait joui d'un pouvoir, et avait en effet contribué à placer le shah sur le trône. Le mirza avait épousé sa cousine, fille de ce visir; ce qui l'avait conduit à être employé dans le gouvernement, quoiqu'il eût d'abord éprouvé bien des vicissitudes, qui l'avaient fait voyager dans plusieurs pays. Cette circonstance avait été néanmoins un des motifs pour lesquels le shah l'avait choisi pour traiter ses affaires avec des cours étrangères. C'est un homme d'un esprit subtil et pénétrant, dit mon narrateur; irascible, mais facile à calmer; il est d'un naturel tendre et se plaît à pardonner, quoique son premier mouvement de colère le porte quelquefois à des excès. Il possède le don de la parole au degré le plus entraînant, ce qui lui donne les

moyens de sortir des pièges dans lesquels l'usage indiscret qu'il en fait le jette fréquemment : il est tour-à-tour bon et méchant pour ses domestiques et ceux qui l'entourent; tantôt il leur promet de de dire et de faire ce qu'ils veulent; et dans d'autres momens, il les tient à une distance énorme et les traite avec un froid glacial; mais en général, il est d'un accès facile, et d'un commerce agréable; ses manières sont engageantes, et son caractère est joyeux et social. »

Tel était l'homme en présence de qui je fus conduit. Il était assis dans un coin, selon la coutume en Perse, de sorte que je ne pus m'assurer quelle était la hauteur de sa taille: mais son buste était très-beau; sa tête était placée sur ses épaules avec symétrie, et ses épaules faisaient une légère courbe avec son col : sa taille serrée faisait ressortir la largeur de sa poitrine; sa figure était une des plus belles que j'eusse jamais rencontrées parmi mes compatriotes; son nez aqui-

lin, ses yeux grands et brillans, ses dents et sa bouche charmantes, et sa barbe épaisse étaient un sujet d'envie pour tous ceux qui le voyaient; enfin, si on eût voulu offrir un modèle des hommes du pays qu'il représentait, on n'aurait pu mieux choisir.

Lorsque nous eûmes échangé nos salutations comme de vrais croyans, il me dit : « Etes-vous un Irani ? »

« Oui, lui dis-je, pour vous servir. »

« Alors, pourquoi donc avez-vous l'extérieur d'un osmanli, dit-il? Grâce à Allah! nous avons un pays et un roi dont personne ne peut rougir.

« C'est vrai, répondis-je ; vos remarques sont justes ; et je suis devenu moins qu'un chien, depuis que je me suis donné les airs d'un Turc. Mes jours se sont passés dans l'amertume, et mon foie s'est fondu en eau, depuis que je me suis embarrassé par une alliance avec ce peuple détesté ; mon seul refuge est en Dieu et vous. »

« Comment donc cela, dit-il ? parlez. Un fils d'Ispahan (car votre accent m'annonce que vous êtes de cette ville) aurait-il donc été pris par un Turc ? Cela est vraiment étonnant ! Nous avons fait ce long voyage pour leur faire avaler nos abominations, et non pour apprendre à manger les leurs. »

Alors je racontai toutes mes aventures, depuis le commencement jusqu'à la fin. Son intérêt paraissait augmenter à chaque mot. Quand j'arrivai à mon mariage, il s'en amusa beaucoup, et rit aux éclats de la donation que j'avais faite à ma femme. Le récit du festin, du respect avec lequel on m'avait traité, de ma magnificence et de ma grandeur, lui procura le plus délicieux plaisir ; et plus j'en disais sur la déception que j'avais pratiquée envers les vaches des Turcs (comme il appelait leurs femmes), plus il s'intéressait à mon récit qu'il interrompait constamment par ses acclamations : « C'est bien ! ô Ispahani ! — Coquin ! — Par Allah !

vous avez bien fait? — Je n'aurais pas mieux agi à votre place. »

Mais quand je lui appris la manière dont j'avais été traité par mes compatriotes envieux, la dernière scène qui s'était passée dans ma maison, les cris de mes femmes, et les discours des parens de mon épouse ; quand je lui représentai les paroles, l'air et l'attitude avec lesquels je sortis, loin d'avoir produit la sympathie que j'attendais, sa gaîté vint à un tel dégré, que je crus que les veines de son front allaient se rompre ; et il se roula sur son sofa dans les convulsions de l'hilarité.

« Mais vous plaira-t-il de considérer, lui dis-je, ô mon Aga! la situation dans laquelle je me trouve maintenant? Au lieu du lit de roses sur lequel je dormais, je n'ai pas même un oreiller pour reposer ma tête. En échange des chevaux et des velours sur lesquels je me promenais, je me trouverais heureux maintenant de posséder seulement un

âne. Et quand je me rappelle le luxe que j'étalais, mes riches habits, mes magnifiques chevaux, mes domestiques, mes bains de marbre, mes pipes, mes tasses à café, enfin, que vous dirai-je? tout ce qu'un homme pouvait désirer, et que je me trouve maintenant dépourvu de tout : concevez les réflexions amères qui s'emparent de moi, et qui n'excitent en moi rien moins que le rire, quel qu'effet qu'elles puissent d'ailleurs produire sur vous. »

« Mais ces Turcs! ces gros buffles de Turcs, disait-il, en pleurant de rire! louanges à Allah! je me les figure avec leurs longues barbes, leurs grands bonnets et leurs têtes vides, croyant tout ce que ce spirituel fou de Persan a voulu leur dire; et ils auraient continué de le croire, s'ils n'eussent été détrompés par un autre fou de la même espèce. Mais que puis-je faire à cela, me dit-il? Je ne suis ni votre père, ni votre oncle, pour intervenir entre vous et les pa-

rens de votre femme, et tout raccommoder; je ne suis ni cadi ni mufti, et ces gens jugeraient mieux l'affaire entre vous. »

« Non, lui répondis-je ; mais vous êtes ici mon refuge, et le représentant du représentant de Dieu sur la terre; vous pouvez veiller à ce qu'on me fasse justice, et ne pas laisser opprimer un pauvre étranger sans ami. »

« Mais voudriez-vous ravoir votre femme, dit-il, et courir la chance d'être assassiné? A quoi vous serviraient vos richesses, si le lendemain que vous en auriez repris possession, on vous trouvait mort dans votre lit? Non, non; prêtez moi l'oreille et écoutez un bon conseil. Défaites-vous de ce costume turc, et redevenez Persan; quand je vous verrai sous votre propre caractère, je me souviendrai de vous, et verrai ce qu'on peut faire en votre faveur. Votre histoire m'a intéressé; votre esprit et vos manières sont agréables; et croyez

qu'il y a bien des choses plus utiles à faire dans le monde, que de fumer une longue pipe toute la journée, sans autre objet dans la vie que celui de dormir sur un lit de roses, et de se promener sur un cheval bien gras. Cependant, établissez-vous ici, regardez-vous comme faisant partie de ma suite dès à présent; et quand je voudrai rire, vous viendrez me conter encore votre histoire. »

Alors je m'avançai vers lui, baisai son genou en signe d'acquiescement, et me retirai, sachant à peine quel parti je devais prendre dans l'état peu stable de mes affaires.

CHAPITRE XVIII.

Hajjî se rend utile à l'ambassadeur qui lui donne sa confiance.

La nécessité, dit le poète, est comme un bon cavalier armé d'éperons aigus,

qui fait faire à une mauvaise rosse ce que ne pourrait souvent faire le meilleur cheval.

J'étais désappointé, vexé, mortifié : toute espérance de mener une vie aisee et agréable s'était évanouie, et je me voyais encore une fois obligé d'avoir recours à mon adresse pour me préserver de la faim.

« Si j'ai perdu une maison, disais-je, j'ai trouvé un ami. Ne rejetons pas la protection qu'il nous offre ; et la même destinée puissante qui m'a conduit pas à pas dans le labyrinthe de la vie, me prendra sans doute par la main, et me débarquera peut-être enfin sain et sauf dans un lieu où je ne serai plus inquiet sur la route que je devrai suivre. »

Je résolus de tirer le meilleur parti possible de mon accès auprès de l'ambassadeur ; et je fus heureux de trouver que l'amitié qu'il avait conçue pour moi d'abord, s'accrût sensiblement, quoique graduellement, dans notre seconde en-

trevue. Il se servit de moi pour obtenir des renseignemens, et parla librement des affaires de son gouvernement, et de celles qui se rattachaient à sa mission.

Ayant été occupé toute ma vie à faire ma propre fortune, je ne m'étais que peu intéressé aux événemens publics. De toutes les nations du monde, je ne connaissais guère que la nôtre et les Turcs. Les Chinois, les Indiens, les Affghans, les Tartares, les Cûrds et les Arabes, ne m'étaient connues que de nom. Je connaissais un peu les Africains, pour en avoir vu quelques-uns comme esclaves dans nos maisons. Les Francs ou les Russes (si on peut les appeler ainsi) étaient ceux qu'on connaissait le plus en Perse, et j'avais aussi entendu parler des Français et des Anglais. En arrivant à Constantinople, j'avais été surpris d'apprendre qu'il existait encore des nations franques, autres que les trois dont j'ai déjà parlé; cependant ne m'occu-

pant que de mes affaires, j'avais acquis peu de connaissances sur elles.

Maintenant que j'étais jeté dans la société de l'ambassadeur, mes idées prirent un nouveau tour ; et en entendant discuter sur des sujets qui n'avaient jamais atteint la portée de mon entendement, je devins plus curieux. L'ambassadeur paraissait content d'avoir trouvé en moi un homme qui s'intéressât à ses vues, et me mit enfin dans toute sa confidence.

Un matin, ayant reçu des lettres de sa cour, il m'appela et me dit qu'il désirait avoir un entretien particulier avec moi ; sur quoi il fit sortir tout le monde, et nous restâmes tête à tête.

M'ayant fait asseoir, il commença ainsi à voix basse : « Hajjî, me dit-il, il y a long-temps que je désire vous parler. Ceux qui composent ma suite (soit dit entre nous) n'ont rien de l'intelligence que je désire. Il est vrai qu'ils sont tous Persans, et doués de plus d'esprit que

le reste du monde ; mais en affaires d'état (dowlet), ils ne savent rien, et gênent plutôt qu'ils ne facilitent les négociations pour lesquelles je suis envoyé. Mais, louanges à Allah! je vois que vous n'êtes point comme eux. Vous êtes plus homme ; vous avez vu le monde et ses vicissitudes, et on peut tirer quelque chose de vous. Vous êtes homme à jouer sous la barbe d'un autre, et à tirer la moelle d'un affaire, sans toucher à son extérieur. Vous êtes l'homme dont j'ai besoin ; et si vous voulez vous dévouer à mon service et à celui de notre shah, le roi des rois, votre face et la mienne seront dûment blanchies ; et par la bénédiction de notre bonne destinée, nos deux têtes toucheront les cieux. »

« Quelle que minime que soit ma force, répliquai-je, elle est à votre service. Je suis votre serviteur et votre esclave, et je mettrai moi-même une oreille dans votre main. Ordonnez et dis-

posez de moi : par ma tête et par mes yeux, je suis prêt. »

« Peut-être, reprit l'ambassadeur, avez-vous entendu dire par le monde que le but de ma mission était d'acheter des esclaves femmes pour le shah, de les faire instruire dans la danse, la musique et la broderie, et d'acheter des soies brodées en paillettes et autres objets de luxe pour le harem royal; mais c'est pour étourdir la multitude; je ne suis pas envoyé en ambassade dans des vues aussi méprisables; non, mon affaire est plus importante; et notre roi dont la pénétration est aussi infaillible que la lumière même, ne choisit pas ses hommes pour traiter ses affaires, sans de bonnes raisons. Il m'a choisi, et c'est assez. Maintenant, écoutez ce que je vais vous dire.

« Il y a quelques mois qu'un ambassadeur européen est arrivé à la porte de l'Empire, Téhran, en disant qu'il était envoyé par un certain Bonaparte,

se disant empereur de la nation française, pour apporter une lettre et des présens au shah. Il montra des pouvoirs par lesquels on devait regarder ses paroles comme celles de son maître, et ses actions comme ses actions; il affirma aussi qu'il avait reçu toutes les instructions nécessaires pour faire un traité. Il s'élevait effectivement très-haut, et parlait des autres nations européennes comme de la boue de dessous ses pieds, et comme n'étant pas même digne de porter un nom. Il promit d'obliger les Russes à nous rendre leurs conquêtes en Géorgie, de mettre le shah en possession de Téflis, Baadkoo, Derbent et de tout ce qui a autrefois appartenu à la Perse. Il dit qu'il voulait conquérir l'Inde pour nous, et en chasser les Anglais; enfin il était prêt à nous accorder tout ce que nous demanderions.

« Il est vrai qu'à cette époque nous avions déjà entendu parler des Français, et que nous savions qu'ils faisaient de

bons draps et de riches brocards; mais nous n'avions jamais entendu dire qu'ils pussent faire tout ce que leur ambassadeur annonçait.

« Nous savions aussi quelque chose de leur campagne en Egypte, parce qu'elle avait fait renchérir le café et le khenna. Et l'un de nos vieux khans, de la famille des seffi, se souvenait d'avoir vu à la cour du shah sultan Hossein, l'ambassadeur d'un certain shah Louis, de France; mais il n'était pas un seul homme en Perse, qui pût expliquer comment ce Bonaparte était devenu shah. Les marchands arméniens qui voyagent dans dans tous les pays, affirmaient qu'à leur connaissance cet individu existait en effet et que c'était un grand fomentateur de troubles. Ce fut d'après leurs dires et d'autres circonstances, que le shah convint de recevoir son ambassadeur; mais, soit que les papiers qu'il montra, écrits en caractères que personne ne pouvait lire, fussent vrais ou

faux, ou que ce qu'il dit fût utile ou non (qui pourrait l'affirmer ?), nos visirs, grands et petits, ne surent rien déchiffrer de ce dont il s'agissait; notre shah qui (Dieu le préserve !) sait tout ce qui est sous le soleil, n'en sut rien non plus; et, à l'exception d'un certain Doja Obed, Arménien, qui avait été à Marseille, ville de la France, où on l'avait mis en prison pour quarante jours (nous supposons qu'il voulait parler de la quarantaine), et d'un nommé Narsès, prêtre de cette nation, qui avait étudié dans un couvent de derviches, dans quelque contrée de ces pays, nous n'avions personne à la porte du roi des rois, qui pût faire entrer aucune lumière dans la chambre de nos cerveaux, ou qui pût expliquer le moins du monde si ce Bonaparte et son représentant étaient des imposteurs ou non, s'ils venaient pour enlever nos bonnets de dessus nos têtes, ou pour nous revêtir du kalaat de la bonne fortune.

« Cependant, nous ne fûmes pas long-temps dans le doute; car lorsque les infidèles Anglais qui commercent avec l'Inde et la Perse, et dont quelques-uns résident à Abusheher, eurent appris l'arrivée de cet ambassadeur, ils envoyèrent aussitôt des messagers, des lettres et un agent, pour tâcher d'empêcher qu'on accueillît les Français, et firent tant d'efforts extraordinaires pour empêcher que leur envoyé réussît, que nous découvrîmes bientot qu'il y avait beaucoup à faire entre les chiens rivaux.

« Par ma couronne, s'écria le shah! tout cela provient de l'ascendant de ma bonne étoile. Je suis ici assis sur mon trône, tandis que les chiens de l'impureté viennent du nord et du sud, de l'orient et de l'occident, m'apporter des présens, pour avoir la liberté de combattre à mes pieds, au nom du prophète qu'ils approchent!

« Quand je quittai la porte impériale, on attendait un ambassadeur de la part

des Anglais, et les lettres que je viens de recevoir sont pleines de détails sur la réception qu'on doit lui faire, et la négociation qui va s'entamer. Mais le shah ne peut entrer dans cette affaire sans avoir reçu de mes nouvelles, parce qu'ayant appris qu'on devait avoir à Constantinople des documens sur toutes les différentes nations étrangères, chacune d'elles y ayant un ambassadeur, il a jugé à propos, dans sa sagesse, de m'envoyer ici pour obtenir tous les renseignemens dont nous avons tant besoin, pour éclaircir tous les doutes qui subsistent en Perse relativement aux Français et aux Anglais, et découvrir, s'il est possible, si ce qu'ils disent d'eux-mêmes, est vrai ou faux.

« Maintenant, Hajjî, dit l'ambassadeur, je ne suis qu'un homme; et cette affaire, comme je m'en aperçois, suffirait à cinquante. Les Francs se composent de bien des nations. Si j'entends grogner un cochon, aussitôt un autre se met à grogner

aussi, puis un autre, et encore unautre, jusqu'à ce que je m'aperçoive qu'il y en a un troupeau entier. Comme je vous le disais tout à l'heure, ceux qui composent ma suite, ne peuvent m'aider dans ma recherche; et j'ai jeté les yeux sur vous : j'espère beaucoup de vos efforts. Il faut que vous fassiez connaissance avec quelques infidèles; vous entendez la langue turque, vous pourrez tirer d'eux beaucoup de choses que nous avons besoin de savoir. Je vous fournirai une copie des instructions du shah à ce sujet, que vous renfermerez conséquemment dans les coins secrets de votre cervelle, et qui vous serviront de guide dans ce que nous désirons de connaître. Jusqu'à ce que cette copie soit faite, allez, cherchez la solitude, afin de réfléchir mûrement au plan d'opérations que nous devrons suivre. »

Sur ce, il me renvoya; et je le quittai avec de nouvelles espérances de fortune.

CHAPITRE XIX.

Des premiers essais d'Hajji dans la diplomatie, et de quelle utilité il fut à celui qui l'employait.

Aussitôt que l'ambassadeur m'eut fourni un extrait de ses *vagayeh nameh* (instructions), je me rendis dans un cimetière voisin pour le lire tranquillement. Je gardai le papier plié soigneusement dans la coiffe de mon bonnet ; et comme c'était mon premier pas dans les affaires publiques, presque tout le contenu de la note est resté dans ma mémoire pour toujours.

L'ambassadeur avait ordre de commencer parche rcher à découvrir quelle était effectivement l'étendue de ce pays, appelé *Frangistân* ; et si le shah connu

dans la Perse sous le nom de *shahi Frank* (roi des Français), existait encore, et quelle était sa capitale.

En second lieu, il devait tâcher de s'assurer combien il y avait d'*ils* (tribus de Francs); s'ils étaient divisés en *sheher-nisheens* et en *sahranisheens* (habitans des villes et du désert), comme dans la Perse; quels étaient leurs khans, et comment ils étaient gouvernés.

Troisièmement, il lui fallait s'informer de l'étendue de la France; si c'était une tribu de Francs ou un royaume séparé, et qui était l'infidèle Bonaparte, qui se disait empereur de ce pays.

Quatrièmement, il était tenu de fixer particulièrement son attention sur ce qui regardait les Anglais, connus depuis long-temps en Perse par leurs gros draps, leurs montres et leurs couteaux; de s'informer à quelle espèce d'infidèles ils appartenaient; s'ils vivaient toute l'année dans une île, sans posséder aucun *kishlak* (région chaude), pour y

émigrer dans l'été; et si la plupart d'entre eux n'habitaient pas des vaisseaux et ne mangeaient pas du poisson; et s'ils vivaient dans cette île, comment ils étaient parvenus à se rendre maître de l'Inde. Il devait éclaircir cette question si long-temps agitée dans la Perse, savoir comment l'Angleterre et Londres étaient unis; si l'Angleterre faisait partie de Londres, ou Londres partie de l'Angleterre.

Cinquièmement, il lui était enjoint d'apporter des nouvelles positives de ce que pouvait être la compagnie dont on disait tant de choses, et de qui elle se composait; comment elle était liée avec l'Angleterre; si c'était une vieille femme, comme on le disait quelquefois, ou bien une réunion de plusieurs vieilles femmes; et si ce qu'on rapportait que cette compagnie était immortelle comme le lama du Thibet (récit auquel on ajoutait foi), n'était pas une fable. Il fallait aussi éclaircir certains

rapports inintelligibles sur la manière dont l'Angleterre était gouvernée.

Sixièmement, on avait extrêmement besoin d'informations positives sur le *Jengi-Duniah* (le nouveau monde), et il fallait examiner ce point avec importance.

Enfin, on devait écrire une histoire générale des Francs, et chercher quel serait le moyen le plus facile de les faire renoncer au porc et au vin, et de les convertir à la seule et vraie foi, qui est la religion d'Islam.

Ayant bien examiné ce papier, je considérai qu'il serait facile de me procurer réponse à tout au moyen d'un *katib*, ou scribe, attaché alors au *Reis effendi*; et avec lequel, pendant le rayon passager de splendeur et de richesses qui avait brillé sur moi, j'avais contracté une grande intimité. Je connaissais le café qu'il fréquentait, et l'heure à laquelle il était plus probable qu'on l'y trouvât; et, quoiqu'il n'aimât pas beau-

coup à parler, j'espérais cependant que, pendant qu'il prendrait son café et fumerait sa pipe (surtout si je le régalais), son cœur finirait par s'ouvrir et que je pourrais connaître son opinion sur ces matières.

Plein de cette idée, je la communiquai aussitôt à l'ambassadeur qui en parut si ravi, qu'il me fit tout-à-coup l'honneur de s'en attribuer à lui seul tout le mérite.

« Ne vous l'ai-je pas dit, s'écria-t-il? ne vous ai-je pas dit que vous étiez un homme d'esprit? Confessez donc que je ne suis pas sans pénétration; avouez qu'il faut un discernement subtil pour découvrir tout d'un coup où se trouve l'habileté; et que sans moi nous n'aurions jamais pu découvrir ce *katib*, qui pourra nous dire tout, et remplira ainsi les instructions de l'asile de l'univers.

Il m'autorisa alors, si je le trouvais nécessaire, à promettre au *katib* un présent pour l'engager à éclaircir à la source

même, c'est-à-dire, auprès du *Reis effendi*, les points douteux des renseignemens que je pourrais lui demander.

Je me rendis au café à l'heure convenable, et j'y trouvai mon ami. Je l'abordai avec de grandes démonstrations d'attachement; et appelant le garçon, je demandai du café *yemen* (du meilleur), qu'on nous servit aussitôt que nous fûmes assis en face l'un de l'autre. Dans le cours de la conversation, il tira sa montre : alors, je saisis l'occasion d'introduire mon sujet.

« C'est une montre d'Europe, lui dis-je; n'est-ce pas? »

« Oui, dit-il, assurément; car on n'en trouve dans aucun autre pays. »

« C'est étonnant, répondis-je; il faut que ces Européens soient un peuple bien extraordinaire. »

« Oui, dit-il, mais ce sont des *kafers* (infidèles). »

« Au nom d'Allah, dis-je en ôtant ma pipe de ma bouche, et la mettant dans la

sienne! dites-m'en donc quelque chose. Ce *Frangistân* est-il un pays bien étendu ? Où son roi fait-il sa résidence?

« Comment l'ami , répondit-il! un pays étendu, dites-vous! Oui, sans doute, il l'est ; il n'est pas gouverné par un roi, mais par bien des rois. »

« Mais j'ai entendu dire qu'il se composait de plusieurs tribus, toutes ayant différens noms et différens chefs, et ne formant pourtant qu'une nation. »

« Oui, vous pouvez dire qu'ils ne font qu'une nation, si vous voulez, dit-il; et peut-être cela est-il vrai, car ils se rasent tous le menton, laissent pousser leur barbe et portent des chapeaux. Ils ont tous des habits justes, boivent du vin, mangent du porc, et ne croyent pas au bienheureux Mahomet. Mais il est clair qu'ils sont gouvernés par bien des rois; voyez les nombreux ambassadeurs qui viennent ici en foule frotter leurs fronts contre le seuil de notre porte impériale. Il y a tant de ces chiens ici,

qu'on est obligé de s'en remettre en la miséricorde d'Allah, tant est grande la corruption qu'ils nous apportent. »

« Au nom du prophète, continuez, lui dis-je ! et je vais écrire. Allah soit loué ! vous êtes un homme plein de sagesse. » Sur quoi, tandis que je tirais mon encrier de ma ceinture, et me disposais à écrire, il prit sa barbe, et releva ses moustaches, réunissant dans son souvenir les noms des principales nations de l'Europe.

Il fit précéder ses renseignemens de ces mots : Mais pourquoi vous tourmenter ? ce sont tous chiens semblables ; ils sortent tous du même fumier ; et si nous devons croire au ciel et à notre divin koran, ils brûleront tous dans la même fournaise. Mais attendez, dit-il en comptant sur ses doigts, il y a d'abord le *Nemsé Giaour* (l'infidéle Autrichien), notre voisin, race paisible, qui fume, nous envoye des draps, de l'acier, des verreries, et qui est gouverné par un

shah de la plus ancienne race des infidèles. Il nous envoye un représentant à nourrir et habiller.

«Viennent ensuite les hérétiques moscovites, génération des plus impures et tout-à-fait maudite. Leur pays est si vaste, qu'on dit qu'une de ses extrémités est ensevelie dans des neiges éternelles, tandis que l'autre est dévorée par la chaleur. Ils sont nos véritables ennemis; et quand nous en tuons, nous crions : «Mashallah! louange à Dieu! ». Les hommes et les femmes gouvernent tour-à-tour ; mais ils nous ressemblent en cela, qu'ils tuent leurs souverains presqu'aussi souvent que nous.

«Nous avons après cela un infidèle Prussien qui nous envoye un ambassadeur ; Allah sait pourquoi ! car nous n'avons pas besoin d'une telle vermine : mais vous savez bien que la Porte impériale est ouverte au chien aussi bien qu'au vrai croyant ; car la pluie de la providence descend également sur tous deux.

« Qui nommerai-je après, au nom du prophète? voyons. Il y a deux infidèles septentrionaux, qui vivent à l'extrémité de tous : les Danois et les Suédois. Ce sont de petites tribus qui méritent à peine d'être comptées parmi les hommes, quoiqu'on dise que le shah de Danemarck soit le plus despotique des rois francs ; il n'a pas même de janissaires pour s'opposer à sa volonté, tandis que les Suédois ont été rendus fameux par un enragé qui fit jadis une guerre désespérée à l'Europe, s'inquiétant peu dans quel pays il combattait, pourvu seulement qu'il combattît ; et qui, dans un de ses actes de desespoir, traversa nos frontières, où il fut enfin pris dans un piège comme une bête féroce, et fait prisonnier. C'est à cette circonstance que nous devons la connaissance de sa nation, sans quoi (par la bénédiction d'Allah!) nous n'aurions jamais su qu'elle existe.

« Je vous parlerai encore d'une autre tribu appelée Flamands, infidèles lourds,

taciturnes et bourrus, qui sont parmi les Francs, ce que les Arméniens sont parmi nous ; ils n'ont d'autre instinct que d'amasser, d'autre ambition que celle des richesses. Ils avaient coutume de nous envoyer un ambassadeur endormi, pour négocier l'introduction de leur fromage, de leur beurre et de leur poisson salé ; mais leur gouvernement a été détruit depuis l'avénement d'un certain Bonaparte, qui (il faut qu'eux et le patron de toute fausse croyance aient leur dû) est véritablement homme, un homme que nous ne devons pas rougir de comparer au Persan Nadir et à notre Suleiman. »

Ici, j'interrompis le katib dans son récit, et saisissant ce nom, je m'écriai : « Bonaparte, Bonaparte, voilà le mot dont j'avais besoin ! Dites-moi quelque chose de lui ; car j'ai entendu dire que c'était un rare et intrépide infidèle. »

« Que vous dirai-je, reprit mon compagnon ? si ce n'est qu'il était au-

trefois un homme de rien, un simple soldat, et que maintenant il est le shah d'une immense nation, et qu'il donne des lois à tous les Francs? Il a fait tout ce qu'il a pu pour nous molester, en prenant l'Égypte, et en envoyant des armées innombrables pour la conquérir; mais il avait oublié d'essayer le tranchant du sabre d'un vrai croyant avant de partir, et a été obligé de battre en retraite, après avoir effrayé quelques Mameluks et chassé les Bédouins dans leurs déserts. »

« Mais, n'y a-t-il pas encore une tribu d'infidèles appelés Anglais, lui dis-je? le peuple le plus extraordinaire de la terre, qui vit dans une île et fait des couteaux! »

« Oui vraiment, dit le katib; ce sont, de tous les Francs, ceux qui, pendant des siècles, ont le plus frotté leurs fronts contre le seuil de la Porte impériale, et qui ont trouvé le plus de faveur auprès de notre grand et magnanime sultan. Ils sont puissans par leurs vaisseaux, et

sans rivaux pour les draps et les montres. »

« Mais qu'avez-vous entendu dire de leur gouvernement ? ne se compose-t-il pas d'autre chose qu'un roi ? »

« Oui, on vous a bien informé ; mais comment vous et moi pourrions-nous comprendre l'humeur de pareils fous ? Ils ont un shah, cela est vrai ; mais c'est une farce de lui donner ce titre. Ils le nourrissent, l'habillent et le logent, lui donnent un revenu annuel, l'entourent de toute la pompe et de l'éclat d'un trône, et le bernent d'autant de belles paroles et de titres pompeux que nous en donnons à nos souverains ; mais le premier aga de nos janissaires a plus de pouvoir que lui ; il n'ose pas même faire donner la bastonnade à un de ses visirs, quelque faute qu'il fasse ; au lieu que l'aga, s'il est expéditif, coupera les oreilles à toute la ville, et recevra encore une récompense et des encouragemens pour cela.

« Et puis, ils ont de certaines maisons pleines de fous, qui s'assemblent la moitié de l'année tout exprès pour se quereller. Si l'un dit blanc, l'autre crie noir; et ils perdent plus de temps à résoudre une question toute simple, qu'il n'en faudrait à l'un de nos mûftis pendant tout un règne. Enfin, rien ne peut être arrangé dans cet état, soit qu'il s'agisse de faire trancher la tête à un aga rebelle, ou de confisquer ses biens, ou de quelque autre bagatelle, sans que ces gens se soient disputés. Que devons-nous donc en conclure? qu'Allah, le tout puissant et sage Allah, donneà quelques nations la sagesse, et aux autres la folie! Bénissons le donc, lui et notre prophète, de ce que nous ne sommes pas nés pour avaler les misères des pauvres infidèles Anglais, mais de ce que nous pouvons fumer nos pipes en paix, sur le bords de notre paisible Bosphore! »

« Ce que vous me dites est bien étrange, lui dis-je; et si je ne vous avais

pas entendu, je n'aurais pu croire autre chose, sinon que toute l'Inde leur appartient, et qu'elle est gouvernée par de vieilles femmes. Connaissez-vous ce fait ? »

« Je ne serais pas surpris d'apprendre quoi que ce fût qu'on leur attribuât, répondit-il; mais il n'est jamais parvenu à mes oreilles, que l'Inde soit gouvernée par de vieilles femmes infidèles. Cela peut être. Dieu le sait, continua-t-il en réfléchissant; car les fous font d'étranges choses. »

Après avoir fait une pose, je repris : » Connais-je maintenant tout, ou existe-t-il encore d'autres infidèles ? Par votre barbe ! dites-le moi; car qui eût pu penser que le monde fût ainsi composé ? »

Il réfléchit encore quelque temps, et me dit : « Oh ! oui, j'ai oublié de parler de deux ou trois nations; mais à la vérité elles ne méritent pas l'attention. Ce sont les infidèles Espagnols, Portugais et Italiens, qui mangent leurs truies et en

adorent l'image à leur manière; mais qui en effet ne sont même rien, parmi les Européens. Les premiers nous sont connus par leurs *patakas* (dolars); les seconds nous envoient des Juifs; et les derniers importent différentes espèces de derviches qui paient des sommes considérables au trésor impérial, pour bâtir des églises et obtenir le privilége de sonner des cloches. Je dois aussi vous parler du *papa* (pape), le calife des Francs, qui vit en Italie, et ne cesse de renouveler ses efforts pour faire des prosélytes à sa foi; mais nous sommes plus qu'au pair avec lui, car nous convertissons des infidèles en beaucoup plus grand nombre, malgré toutes les peines que doit souffrir celui qui veut abjurer, avant d'être admis parmi les vrais croyans. »

« Une question encore, lui dis-je, et je suis content. Pouvez-vous me dire quelque chose de positif sur *Yengi Duniah* (le Nouveau-Monde), car j'en ai entendu faire tant de récits contradic-

toires, que mon cerveau en est presque troublé? Comment y va-t-on, par dessous terre, ou comment? »

« Nous n'avons pas eu beaucoup de commerce avec lui, dit le katib, et par conséquent je ne suis pas très-instruit à cet égard; mais il est vrai qu'on y va par mer, parce nous avons ici maintenant des vaisseaux appartenant au Nouveau-Monde. Ils sont tous infidèles, mon ami, s'écria-t-il en poussant un soupir, aussi infidèles que ceux de l'ancien monde, et (par la bénédiction d'Allah!) ils grillèront tous dans la même fournaise. »

Voyant que le katib n'était pas au courant sur ce point, je cessai de le questionner; et notre conversation durant depuis long-temps, je le délivrai de mon importunité, en demandant une seconde fois du café, et en remplissant nos pipes. Ensuite nous nous séparâmes, non sans nous être promis de nous revoir.

CHAPITRE XX.

Hajjî Baba écrit l'histoire de l'Europe, et retourne en Perse avec son ambassadeur.

Je retournai auprès de mon ambassadeur, muni des renseignemens que j'avais acquis, et tout joyeux du succès qui avait suivi mes premiers essais dans la diplomatie. Il fut charmé du mémoire que j'avais dressé avec les matériaux que m'avait fournis le katib; et, tant que nous restâmes à Constantinople, il m'envoya journellement à la recherche de renseignemens plus amples, jusqu'à ce que nous nous trouvassions tous deux assez forts pour rédiger l'histoire générale de l'Europe, que le centre de l'univers, dans ses instructions à l'ambassadeur, lui avait ordonné de lui présenter

à son retour. Je m'appliquai assiduement à composer ce précieux document historique. Je fis un brouillon que je soumis aux corrections de mon chef; et, quand il eut assaisonné le tout au goût du roi des rois, en palliant les parties qui paraissaient improbables, et en ajoutant à celles qui n'étaient pas tracées assez vigoureusement, il le remit à un commis, qui expédia l'ouvrage bien net : on en fit un beau volume qui fut relié, embelli et enfermé dans une couverture de mousseline doublée de soie, et que l'ambassadeur jugea digne alors d'être déposé entre les mains du shah.

Mirza Firouz, croyant alors avoir accompli l'objet de sa mission, se prépara à retourner en Perse, et annonça l'intention non seulement de m'enmener avec lui, mais de me continuer ma place au service du gouvernement, aussitôt que nous serions arrivés à Téhran; car, dit-il, une personne qui connaît aussi bien les intérêts des Européens, nous sera fort utile

pour traiter avec les ambassadeurs infidèles qui sont maintenant en Perse.

Il n'aurait pas imaginé un projet plus d'accord avec mes desirs; car, après le traitement cruel que m'avaient fait essuyer les Turcs, je haïssais jusqu'au nom de tout ce qui avait rapport à eux. Leur ville m'était devenue odieuse; et toutes les fois que je pensais à Shekerleb, mon cœur bondissait de rage. Il s'était alors écoulé beaucoup de temps depuis mon affaire avec le chef des prêtres de Téhran. Le mollah Nadân, selon que je l'avais entendu dire, était depuis longtemps sauté de la bouche d'un mortier, et la veuve que j'avais laissée entre les mains des Cûrd, n'était jamais revenue en Perse. En conséquence, je concluais que je pouvais, en toute sûreté, me montrer dans mon pays, car j'argumentais ainsi : « Si je suis reconnu, qui osera me molester, protégé aussi puissamment que je le suis par un homme en place? L'exécuteur en chef avait retrouvé son

cheval et ses harnais, quand le malheureux Nadân avait été pris ; et il y avait toute raison de supposer qu'Abdel-Kérim avait partagé le sort de sa maîtresse, la veuve du mollah Bashi, car on n'en avait plus entendu parler ; je ne craignais donc pas qu'il exigeât que je restituasse les cent tomauns. Qu'avais-je donc à redouter en retournant à Téhran ? Rien que je pusse prévoir ; et s'il était une fois connu que j'aye eté serviteur du shah, fussé-je mille fois plus criminel même que je ne l'étais en effet, je pourrais mettre mon bonnet de côté, et parcourir tout l'empire impunément. »

Fortifié par ces réflexions, je me préparais à la hâte à accompagner l'ambassadeur. Mais, avant notre départ, je me déterminai à visiter nos compatriotes du caravanserail, où je pourrais maintenant, avec plus de succes, me donner ces airs d'importance qui m'avaient si mal servi la première fois. Après m'être donné quelque peine pour qu'il fût bien

connu que j'étais attaché à l'ambassade, je ne redoutais plus leur mépris; et tel est le respect, que ne manque pas d'inspirer un homme investi d'un certain caratère, qu'en cette occasion je n'eus aucun sujet de me plaindre de leur manque d'égards. Chaque mot qui m'était adressé était maintenant suivi de ceux-ci: « Par votre faveur! Par votre condescendance! Puisse votre bienveillance ne jamais diminuer! et des complimens sans fin se mêlaient à tous les beaux discours qui retentissaient à mes oreilles. A les entendre, personne n'aurait jamais osé supposer que je fusse la même personne dont ils avaient ri avec tant de mépris, il n'y avait pas deux mois : au contraire, un individu qui aurait ignoré cette circonstance, m'eût regardé comme un personnage ayant droit de vie et de mort. Mais quand je pris congé du vieil Osman, je le trouvai toujours le même; et chaque mot qu'il disait prouvait que son affection pour le fils du barbier d'Is-

pahan était le sentiment qui avait toujours dirigé sa conduite envers moi. « Allez, mon fils, me dit-il en nous séparant ; soit que vous soyez prisonnier des Turcomans, prêtre ou vendeur de tuyaux de pipes, Aga Turc, ou Mirza Persan, peu m'importe; je prierai toujours pour votre prospérité; et puisse Allah accompagner vos pas, partout où vous irez !

Après avoir fait sa visite de cérémonie et pris congé des autorités turques, l'ambassadeur quitta Scutari, accompagné d'une nombreuse suite de ses compatriotes, qui le conduisirent à peu près à un parasange sur la route de Perse, et là reçurent leur congé. Nous apprimes à Erivân les nouvelles du jour, bien imparfaitement; mais à Tabriz, siége du gouvernement d'Abbas Mirza, nous fûmes initiés dans les différentes questions qui agitaient alors la campagne et la cour. La principale était la rivalité des ambassadeurs anglais et français. Le

but du premier qui avait déjà été reçu par le shah, était d'éloigner les Français qui n'avaient pas encore atteint le pied du trône.

On racontait une infinité d'anecdotes diverses sur leurs efforts pour parvenir à leurs fins; et toute la Perse était plongée dans l'étonnement, en voyant des infidèles venir d'aussi loin, de leurs propres pays, au prix de tant de frais et de peines, pour se quereller à la face de toute une nation de vrais croyans qui étaient prêts à les mépriser, à les deviner et les prendre au piége.

L'ambassadeur français, pour donner plus de poids à sa demande, mettait constamment en avant la puissance de son souverain, sa grandeur et sa prépondérance sur tous les états de l'Europe, et ne cessait de vanter le nombre immense de troupes qu'il pouvait mettre en campagne.

A cela on lui répondait : « Cela peut être vrai; mais peu nous importe? Des

empires entiers nous surviennent ; et cependant quelle affinité peut-il y avoir entre la France et la Perse ?

« Mais, disait le Français, nous voulons enlever l'Inde aux Anglais ; et nous désirons avoir un passage par votre territoire. »

« Qu'est - ce que cela nous fait, disait encore le shah ? vous pouvez désirer l'Inde ; mais nous ne sommes nullement curieux d'entretenir vos troupes. »

« Mais nous conquérerons la Géorgie pour vous ; nous vous mettrons en possession de Téflis et à l'abri des insultes des Russes. »

« C'est une autre affaire, dit le shah ; une fois que nous aurons vu les effets de votre intervention, et que nous apprendrons qu'il n'y a plus de Russes du côté du Caucase, nous traiterons avec vous : jusques-là nous ne pouvons point accorder de passage sur notre territoire, ni rompre avec nos anciens amis les Anglais. »

D'un autre côté, l'ambassadeur anglais disait : « Les Français ne peuvent avoir d'autre but, en venant en Perse, que celui de nous molester; nous exigeons que vous les renvoyez. »

« Comment, disait le shah! nous ne pouvons en agir ainsi; ce serait contraire aux lois de l'hospitalité. La porte de notre palais est ouverte à tout le monde. »

« Mais, disait encore l'Anglais, il faut que vous conserviez l'un ou l'autre, et que vous décidiez entre nous. Ou convenez d'être nos amis et de chasser les Français, ou décidez-vous à nous recevoir comme ennemis. »

« Pourquoi nous ferions-nous des ennemis pour vous plaire ? Nous avons besoin d'être amis avec tout le monde. »

« Mais, continuait l'Anglais, nous vous aiderons et vous donnerons des forces, de l'argent. »

« Oh! c'est une autre affaire, dit le shah; dites-moi combien vous me donnerez, et tout sera fini. »

Tel était à peu près l'état des choses, quand nous quittâmes Tabriz; et, comme mon ambassadeur était attendu avec impatience à Téhran, nous ne restâmes pas long-temps avec le prince royal, et continuâmes notre route en toute hâte.

Le matin du jour de notre arrivée à Sultanieh sur la route de Téhran, nous apperçûmes une longue file de cavaliers avec leur bagage; et à mesure que nous approchâmes, nous reconnûmes que c'étaient des Européens. Ils étaient accompagnés d'un *mehmander* (officier du shah) qui nous apprit que c'était l'ambassadeur français qui partait. Il paraissait qu'on l'avait prié poliment de se retirer; et on ajoutait que l'ambassadeur anglais prendrait bientôt sa place.

Ceci expliquait tout d'un coup comment allaient les affaires à la cour, et que, entre les deux enchérisseurs rivaux de la faveur de sa majesté, le roi des rois avait fait un bon marché. Mon ambassadeur

fut un peu surpris d'apprendre qu'on eût pris cette résolution avant son arrivée, muni comme il l'était de renseignemens importans sur toutes les nations de l'Europe ; mais toutes les difficultés sont bientôt levées, quand il est permis à l'argent d'exercer son éloquence, surtout si on rappelle les paroles du Sheikh :

« Que l'argent paraisse seulement, et tous les fronts se baissent. C'est ainsi que le poids le plus lourd, fait pencher le fléau. »

Nous fûmes contens de trouver une occasion d'observer les moeurs d'une nation dont nous avions tant appris depuis peu ; et comme nous passâmes la journée ensemble dans le même endroit, mon chef ne manqua pas de se faire connaître à l'ambassadeur français.

Nous nous attendions naturellement à les voir tristes et de mauvaise humeur d'avoir été chassés, pour ainsi dire, de la présence du centre de la terre ; mais quelle fut notre surprise de trouver tout

le contraire ! Jamais la Perse ne vit une telle société de fous. Ils chantaient, dansaient, et faisaient les *lûtis* tout le long du jour. Ils parlaient tous à la fois et les uns plus haut que les autres, sans aucune différence apparente de rang, car ils semblaient être tous sur le même pied. Sans respecter le moins nos tapis, ils s'y promenaient continuellement à grands pas, et crachaient dessus. Comme je me considérais alors comme identifié en quelque sorte avec les Européens, en raison des peines que j'avais prises pour acquérir des renseignemens sur eux, j'essayai de découvrir s'il existait aucune affinité entre leur langage et le nôtre ; mais je n'en pouvais comprendre un seul mot. Cependant je crus y avoir fait quelques progrès en me rappelant et en écrivant les mots qui se présentaient le plus souvent dans leurs discours, l'un était *sacré*, un autre *Paris*, et un troisième *l'empereur*.

En général, ils nous plurent. Nous

croyions rencontrer bien des points de ressemblance entre eux et nous ; et nous pensions que, si, comme infidèles, ils étaient condamnés au *douzak* de l'autre monde, là même, au lieu de gémir et de déplorer leur sort, nous les trouverions encore dans la joyeuse humeur où nous les voyions à Sultanie.

Nous nous reposâmes le lendemain matin, eux riant, chuchottant et poussant des cris de joie ; nous, pleins de craintes et d'appréhensions sur l'accueil que notre ambassadeur recevrait du roi des rois.

CHAPITRE XXI.

Description de la réception d'un ambassadeur européen à la cour de Perse.

Mon chef, le mirza Firouz, fut reçu avec une grande bonté par le shah, qui

fut satisfait des réponses qu'il avait tenues prêtes à ses nombreuses questions sur les nations de l'Europe. Jamais homme ne fut mieux choisi pour la place à laquelle il avait été nommé, que le mirza. Toutes les questions que lui fit le shah, furent accuillies par une réponse directe. L'ignorance ne le confondait pas, aucune difficulté ne l'arrêtait. On n'entendait jamais les mots *nenni danum* (je ne sais pas), toujours si choquans pour l'oreille du roi, sortir de ses lèvres. Il parlait sur tous les objets avec une confiance qui faisait croire à ses auditeurs que tout ce qu'il disait devait être concluant. Et à l'entendre parler des Européens, on aurait pu penser qu'il avait vécu et qu'il était né parmi eux.

Comme on savait que j'avais été employé sous lui à *saisir les nouvelles*, comme on dit, concernant l'Europe, et à écrire l'histoire de cette partie du monde, je jouis jusqu'à un certain point de la réputation d'un homme savant

sur tout ce qui regardait ses habitans. Quoique mon assurance ne fut rien moins qu'égale à celle de mon maître, cependant je parvenais à répondre aux questions qui m'étaient faites avec assez de promptitude, quoiqu'en cela, je fusse obligé d'être très-circonspect, pour ne pas me compromettre; c'est pourquoi je passais mes jours dans la double crainte de paraître ignorant et de me faire couper les oreilles, au cas où il m'arriverait d'en trop savoir. Cependant, comme aucun de nos compatriotes ne pouvait nous contredire, on nous écouta comme des oracles, et nous justifiâmes ce qu'avait dit le poète Al-Miei, « que dans le pays des sourds, le bruit d'une voix, fut-ce même celle d'un âne, peut passer pour de l'harmonie. »

L'elchi anglais (l'ambassadeur) était arrivé à Tehran peu de jours avant nous; et sa réception fut aussi brillante qu'il fut possible qu'un chien d'infidèle l'obtint de notre bienheureux lieutenant du

prophète. La ville fut en effet presque choquée des honneurs qu'on lui rendit; et quelques-uns de nos plus violens mollahs déclarèrent qu'en traitant aussi bien un giaour, nous nous rendions en quelque sorte complices de son infidélité, et que nous nous préparions des fers. A différentes stations, sur la route, on avait coupé la gorge à des bœufs sous les pieds de ces chevaux; dans plusieurs endroits, on avait jonché son chemin de sucre candi; le jour de son entrée, on lui permit de faire retentir ses trompettes dans le cortége : tous honneurs qu'on ne rend à personne qu'à nos princes.

Ensuite on prodigua à lui et aux siens toutes les attentions de l'hospitalité. Un khan fut délogé de sa maison, et elle fut donnée à l'ambassadeur. Tous les meubles qui manquaient, furent demandés aux maisons voisines et transportés dans celle du khan. Un beau jardin fut pris à un autre et ajouté à la maison. Le

grand trésorier reçut ordre de nourrir les étrangers à ses propres dépens, autant de temps qu'ils le voudraient; et on réunit des habits et des schals, parmi les courtisans et les domestiques de la cour, pour les costumes d'honneur qu'il est d'usage de faire en ces occasions. On enjoignit aux princes et aux seigneurs d'envoyer des présens à l'ambassadeur; et l'ordre fut donné pour que lui et sa suite vinssent manger chez le shah, et que, sous peine d'encourir le courroux royal, on ne leur dit rien que d'agréable.

On aurait pu supposer que toutes ces attentions seraient plus que suffisantes pour rendre les infidèles contens de leur sort; mais, au contraire, quand on vint à discuter sur l'étiquette, il parut s'élever des difficultés interminables. L'elchi était le mortel le plus intraitable. D'abord, quand il fallut s'asseoir, le jour de l'audience du shah, il ne voulut pas s'asseoir par terre, et insista pour avoir

une chaise; ensuite on fut obligé de placer sa chaise à telle distance, et pas plus loin du trône; il insista pour garder ses souliers et ne pas marcher pieds nuds sur le pavé; et il ne voulut pas même mettre nos bas de drap rouge; il annonça l'intention d'ôter son chapeau pour saluer le roi, quoique nous l'assurassions que c'était un acte de la dernière indécence que de se découvrir la tête. Ensuite il s'éleva une querelle des plus violentes au sujet de l'habillement; d'abord, on les avait fait prévenir qu'on enverrait à l'ambassadeur et à sa suite des vêtemens qui couvriraient leurs personnes, maintenant trop indécemment exposées, de manière à les mettre en état de paraître devant le roi; mais il rejeta cette proposition avec dédain. Il dit qu'il paraîtrait devant le roi de Perse dans le même costume qu'il portait devant son propre souverain; et comme il n'y avait pas maintenant un seul Persan qui eût jamais été à la cour d'un roi d'Europe,

personne ne pouvait dire si ce costume convenait ; et l'elchi aurait pu mettre sa robe de chambre et son bonnet de nuit s'il eût voulu. Cette difficulté paraissait impossible à lever, quand en tournant ce sujet dans mon esprit, je me rappelai que, parmi les peintures du palais des quarante colonnes à Ispahan, il y avait des portraits d'Européens qui, du temps du grand shah Abbas, abondaient à sa cour et s'établissaient même dans la ville. Je me rappelais entr'autres d'en avoir vu un peint sur le même tableau qu'Abbas, dont le costume devait sans doute être le seul qui fût digne d'être porté devant une tète couronnée. Je donnai aussitôt cette idée à mon maître, qui ordonna de suite que les meilleurs artistes d'Ispahan en fissent une copie, et qu'on l'envoyât à Téhran.

Aussitôt qu'elle fut arrivée, on l'envoya officiellement à l'elchi anglais, en lui notifiant que le shah se contenterait de le recevoir dans le costume représenté sur

la toile. On lui en donna un modèle, en lui disant qu'on espérait que lui et sa suite s'y conformeraient strictement.

Il est impossible de décrire les éclats de rire des infidèles à la vue de cette peinture, et en entendant le messager. Ils demandèrent si nous les prenions pour des singes, pour qu'ils consentissent à en prendre le costume, et s'obstinèrent tellement dans leur résolution de conserver leur mode de se vêtir, qu'enfin il nous persuadèrent de les recevoir comme ils voudraient.

L'audience du shah se passa beaucoup mieux qu'on n'aurait pu s'y attendre, de la part d'un peuple aussi grossier; et nous fûmes tout étonnés que des hommes aussi peu habitués aux mœurs et aux coutumes du monde, se conduisissent, dans cette occasion difficile, sans commettre aucun inconvenance. Le roi était assis sur son trône d'or, vêtu avec une magnificence qui éblouissait les yeux des étrangers, et faisait même que ses

sujets s'écriaient : « Jemshîd? (Qui est-ce?) Darab ou Nûshirvan? » Les princes étaient assis à droite et à gauche du trône, plus beaux que les brillans qui resplendissaient sur la personne de leur père. Les trois visirs d'état, dépositaires de la sagesse et des bons conseils, étaient placés à une certaine distance; et les pages aux yeux noirs, que l'on pouvait comparer aux anges supportant les planètes du firmament étoilé, étaient rangés en haie le dos appuyé contre la muraille, et portant chacun une partie des attributs de la couronne. Les Européens parurent au milieu avec leurs jambes à découvert, leurs habits coupés à vif, leurs mentons sans barbe, et leurs lèvres sans moustaches; ils avaient l'air d'oiseaux dans la nuit, ou de guenons malades, ou de tout autre chose que des créatures humaines, quand on les comparait aux personnes amples et magnifiquement vêtues dont ils étaient entourés. Ils gardèrent leur terrain, sans être le moins intimidés par la présence

resplendissante du grand roi; mais leur attitude, leurs manières et l'expression de leurs physionomies, nous aurait fait supposer qu'ils étaient tout-à-fait aussi bons et aussi purs que nous-mêmes.

Le discours que l'elchi fit en cette occasion, caractérisa le peuple qu'il représentait; c'est-à-dire, sans ornemens, sans flatteries, ni plus ni moins que la vérité, tel qu'un conducteur de chameaux pourrait le faire à un muletier; et sans l'adresse de l'interprète, notre shah n'aurait été traité ni de son titre de roi des rois, ni de celui du kebleh de l'univers.

Il me faudrait la plume de l'éternité pour essayer de décrire l'énorme différence que nous découvrîmes entre les mœurs et les sentimens de ces peuples, et les nôtres. Quelques-uns de nos savans s'efforçaient de l'attribuer en grande partie au climat de ces régions obscures, humides et sans soleil, dans lesquelles ils sont nés et où ils ont été élevés : Car,

disaient-ils, comment des hommes qui vivent environnés d'eau, et sans jamais sentir la chaleur du soleil, pourraient-ils être semblables à ceux qui ne sont jamais un jour sans jouir de tout l'éclat de ses rayons, et ne savent pas même ce qu'est la mer? Mais les hommes de la loi décidèrent la question d'une manière beaucoup plus satisfaisante, en disant qu'ils devaient à leur infidélité d'être condamnés à être maudits même dans cette vie; et que, si l'ambassadeur et sa suite, et même toute sa nation se soumettaient à devenir musulmans, et à embrasser la seule vraie foi, ils seraient bientôt comme nous: leurs impuretés seraient lavées, et ils pourraient même courir la chance de se promener dans le même étage du ciel, que les véritables enfans d'Islam le feraient dans le monde à venir.

CHAPITRE XXII.

Hajjî est remarqué par le grand-visir, et devient un moyen de satisfaire la passion favorite de ce ministre.

Les cérémonies que nous venons de rapporter furent toutes favorables à mon avancement. Au moyen de la connaissance que j'étais supposé avoir acquise de l'Europe, j'étais employé dans la plupart des affaires qui concernaient les Francs en Perse, ce qui m'avait procuré plusieurs occasions de me faire connaître au grand visir, et à d'autres ministres et hommes puissans.

Le Mirza Firouz n'était pas riche; et le traitement qu'il recevait comme ambassadeur, ayant cessé aussitôt son arrivée à Téhran, il ne put me garder davantage, et fut heureux de voir que je

pourrais travailler de mon côté à me suffire. Il ne manquait pas de louer mes qualités, et ne perdit jamais l'occasion de vanter mon intelligence; je ne fus pas non plus en arrière pour seconder ses efforts, car j'amenais tout et tout le monde, infidèles comme vrais croyans, à appuyer mes vues ambitieuses; et la destinée, sans laquelle les efforts des hommes ne servent à rien, me disait presque tout bas que les vicissitudes du monde avaient cessé pour moi.

Le grand Visir était sans doute l'homme de Perse, qui, par sa subtilité, son tact et sa présence d'esprit, avait le plus d'influence sur le shah. Il jouissait de toute son estime, presque depuis le commencement de son long règne, et avait si bien mêlé son service à toutes les affaires publiques et privées, que ses conseils étaient devenus aussi nécessaires au pays que le lever et le coucher du soleil.

Le premier objet de mes efforts fut

donc de me concilier son estime. Je commençai par me trouver tous les jours à son lever et paraître devant lui ; et comme les affaires relatives à l'Europe occupaient maintenant presque toute son attention, il ne me voyait jamais sans me faire quelques questions y relatives. Ceci me conduisit à être chargé de messages pour l'ambassadeur anglais, dont je rapportais toujours les réponses, surchargées à ma manière ; je flattais les talens du visir comme grand homme d'état ; et en fondant ainsi la bonne intelligence entre les partis, je devins moi-même leur favori.

La passion dominante du visir était l'amour des présens. C'était mon kebleh dans toutes les transactions avec l'elchi ; j'employais toujours mon adresse à tâcher de tirer quelque chose de lui, qui pût faire plaisir au visir, et m'être utile en même temps. Il était naturel que, dans les cérémonies, on fît et on reçût des présens ; c'est pourquoi je ne courais

aucune chance d'acquérir du crédit en ces occasions; mais je parvins une ou deux fois à faire pencher la balance en faveur de mes compatriotes; et, dès ce moment, le visir commença à me regarder sous un jour très-favorable.

Un traité devait se négocier entre les deux pays; et mon patron fut nommé l'un des plénipotentiaires du shah. Quoique ce ne fût point une affaire dans laquelle un homme de mon insignifiance pût espérer se voir employer, cependant je ne cessai de tourner autour des négociateurs, comme le chien, dans un dîner, guette un os; et de temps en temps je me trouvais si à propos à la piste, que j'étais presque sûr d'attraper quelque gibier.

Enfin, un matin, les négociateurs étant restés assemblés fort tard, je reçus ordre de me rendre auprès du grand visir, dans son anderûn même, où n'étaient admis que ses serviteurs les plus affidés. Je le trouvai encore au lit, appuyé sur

des coussins moelleux, et entierement seul.

« Hajjî, dit-il, d'un ton familier, approchez-vous, et asseyez-vous près de moi; j'ai quelque chose d'important à vous dire. »

Je fus surpris d'un honneur aussi grand; mais comme son ordre était une loi, je n'hésitai pas à me mettre à genoux à son chevet.

Il me dit tout à coup, et sans circonlocutions, qu'il se trouvait dans une situation très-difficile, parce que l'ambassadeur anglais avait fait quelques demandes auxquelles il était impossible de satisfaire, et déclaré qu'il quitterait Téhran si on n'y acquiesçait pas.

« Maintenant, dit-il, le shah a juré que si je souffrais que l'elchi quittât la Perse, mécontent, je paierais de ma tête; d'un autre côté, moi et mon confrère le plénipotentiaire, sommes presque persuadés que sa majesté n'accédera jamais

aux demandes des anglais. Que faut-il faire ? »

« Ne peut-on amener cet elchi par des présens, dis-je avec humilité et en paraissant vouloir donner un autre sens à mes paroles ? »

« Lui ! l'amener par des présens, dit le visir ? D'abord, où les prendre ? et ensuite, ces gens-là sont si sots qu'ils ne savent pas ce qu'un présent veut dire. Mais, prêtez-moi l'oreille. Nous ne sommes pas fous, quoiqu'ils puissent être. L'elchi désire beaucoup en venir à son honneur ; et vous me connaissez assez bien pour être persuadé qu'il n'est rien que je ne puisse faire, si je me le mets une fois en tête. Il faut que vous alliez lui parler. Vous êtes son ami. Vous pouvez dire que vous êtes le mien ; vous pouvez lui souffler bien des choses que je ne puis lui dire.... Vous entendez ? »

Sur ce, je baisai sa main avec beaucoup de respect ; et, la portant à ma tête,

je m'écriai : « Par ma tête et par mes yeux, j'irai; et inshallah (s'il plaît à Dieu), je ne reviendrai pas sans un visage blanc. »

Alors il me congédia ; et bercé d'une heureuse perspective, j'allai aussitôt chez l'ambassadeur anglais.

Je ne rapporterai pas tout ce que je dis et fis pour l'engager à accéder aux propositions du visir ; mais, en deux mots, je réussis si complètement que je revins avec un gros sac d'or, de bonne et solide monnaie, à la main, préambule de ce qui devait suivre, au cas où tout se terminerait à la satisfaction de l'ambassadeur ; et je m'assurai aussi la promesse d'une grosse bague en diamans, qui devait être tranférée du doigt de l'Angleterre à celui de la Perse, comme emblême d'une amitié éternelle entre les représentans des deux états.

Le visir fut si étonné quand il me vit mettre le sac devant lui, qu'il regarda quelque temps moi et le sac, avant de dire un mot; enfin il rompit le silence

par toutes sortes d'exclamations à la louange de mon activité et de mon zèle.

« Hajjî, dit-il, vous êtes maintenant ma propriété. Nous sommes quelque chose en Perse, et vous ne resterez pas long-tems sans bonnet sur votre tête. Faites une *arz* (pétition), et je me charge de la faire réussir.

Je lui fis de nombreuses protestations de fidélité et de zèle. Je désavouai toute intention de demander d'autre récompense, que la faveur de rester devant lui; et j'avais l'air si humble; je parlais avec tant de désintéressement que, si jamais il avait pu croire un Persan, je me flatte qu'il me crut.

Mais il comprenait beaucoup mieux que moi la valeur de ce discours, et me dit : « Ne jetez pas de paroles au hasard. Je me suis trouvé, comme vous, autrefois, à me tourner la tête pour savoir ce que je ferais pour vivre dans le monde; et c'est pourquoi je connais le prix du service que vous m'avez rendu. Suivez

le sentier qui vous est ouvert. Les Européens sont des matériaux dignes de votre adresse. Je vous permets de les travailler. Ils ont de l'or en abondance, et ont besoin de nous. Que faut-il vous dire de plus? Le peuple d'Iran est comme la terre, il a besoin de *risweh* (1). Il faut que ses intérêts soient bien excités avant qu'il rapporte des fruits. Les Européens parlent de sentimens en affaires publiques, ce que nous ignorons; ils prétendent n'être influencés que par le bien de leur pays: ce sont des mots vides de sens pour nous; car, aussitôt que je mourrai et que le shah ne sera plus, tout ce que nous aurons fait pour le bien de la Perse, sera presque perdu; et, quand son successeur aura bien ruiné le peuple pour s'asseoir lui-même, toute affaire d'amélioration et de consolida-

---

(1) Le mot *rishweh*, présent corrupteur, est aussi employé pour exprimer le *labour*.

tion sera encore une fois finie. Certains priviléges et certaines jouissances sont l'héritage légitime des shahs de Perse ; qu'ils les possèdent au nom d'Allah ! leurs visirs en ont aussi la part qui leur est accordée ; pourquoi la leur refuseraient-ils ? Certes, ce ne serait pas pour le bien du pays ; car il n'est pas un individu dans tout l'empire qui entende ce que le mot *bien* signifie. »

Mon esprit fut grandement éclairé par ce discours ; et, comme le rideau qui avait jusqu'alors obsurci mon entendement était levé, je découvris un autre avenir, et ma vue pouvait s'étendre sur une région fertile, nouvelle et plus variée. Ces mots « les Européens sont des matériaux dignes de votre adresse », sonnaient à mes oreilles, et mes esprits commencèrent aussitôt leur carrière inventive.

CHAPITRE XXIII.

Usage que fait Hajjî de son influence, et comme il se fait encore remarquer par le visir.

Je me donnai beaucoup de peine pour faire bien comprendre à toute la ville que j'étais l'agent confidentiel du grand visir, et fis tous mes efforts pour persuader aux infidèles que sans moi ils ne feraient rien. Les fruits de cette conduite se manifestèrent bientôt, et mes services furent mis en réquisition d'une manière fort utile à notre avantage mutuel.

L'un des traits les plus remarquables du caractère de nos hôtes anglais était leur extrême désir de nous faire du bien malgré nous. Ils se seraient donné mille peines plutôt que de n'y point parvenir, et ne regrettaient pas même la dépense

pour atteindre leur but. Ils s'intéressaient beaucoup plus à nous que nous ne nous y intéressions nous mêmes; et nous avions bien de la peine à découvrir en nous ce qu'ils pouvaient voir de si digne de leur amour, nous qui ne cessions de les ravaler comme des infidèles impurs, et comme des créatures condamnées aux feux éternels. Cependant je n'avais rien à voir dans leurs goûts; mon affaire était d'étudier la manière d'en tirer parti : le sujet était riche, et en toute conscience me payait bien de mes peines.

Mes lecteurs se rappelleront peut-être que, dans le premier volume de mon histoire, j'ai parlé de la connaissance que j'avais faite avec un docteur infidèle, qui, entre autres innovations en médecine, faisait tous ses efforts pour introduire en Perse un nouveau mode de nous préserver de la petite vérole. Depuis ce temps, cette pratique avait été tout-à-fait mise de côté; notre faculté

continuait de traiter cette maladie comme nos ancêtres l'avaient fait ; et il mourait, comme avant, une égale quantité d'enfans. Un docteur était également attaché à la suite de l'elchi actuel, et il était poussé par un désir incontinent de nous faire du bien. Son zèle pour renouveller la pratique de la médecine des vaches, était sans bornes; et la quantité de mères qu'il engageait à lui amener leurs enfans, était étonnante.

Moi, pour suivre mon plan, j'étais un des premiers à crier que ce grand concours de femmes de la vraie foi dans la demeure d'un infidèle, quel que fut son objet, était de la plus grande indécence; et je persuadai au grand visir de mettre un officier de police en sentinelle à la porte du docteur, pour empêcher les femmes d'entrer : ce qui arrêta bientôt sa pratique; et il en fut au désespoir.

— « Mais, pourquoi vous affligez-vous, lui disais-je ? On ne vous donne

rien pour vos peines, et le peuple ne vous en a pas d'obligation. »

« Oh, dit-il (car lui et ses compatriotes avaient appris notre langue), vous ne savez ce que vous dites. Ce bienfait doit s'étendre par tout le monde ; et si votre gouvernement l'arrête ici, il sera responsable de l'existence de tous ceux qui auraient du être sauvés. »

« Que nous importe ? répondis-je; laissez les mourir, leur existence ne nous profitera en rien. »

« S'i cest le profit que vous désirez, s'écria le docteur, j'aimerais mieux payer quelque somme que vous me demandassiez, plutôt que de perdre mon vaccin; qui séchera et sera perdu, si on cesse de venir me trouver. »

Ici, nous entrâmes en négociation ; et après beaucoup de feintes difficultés et de fausses craintes de m'exposer au déplaisir du grand visir, je convins que, moyennant certains avantages dont je jouirais, la restriction serait levée ; et je

laisse à deviner à ceux qui me connaissent, le nombre d'enfans qui arrivaient en foule à l'homme de la médecine; sa porte était obstruée, et l'on ne parlait plus de l'indécence d'y voir les femmes.

Le docteur eut un autre caprice; il désira des corps morts. Il soupirait tant après chaque cadavre qui passait devant sa maison pour aller au cimetière, que j'étais surpris que le peuple ne tombât pas sur lui, pour ce penchant impur.

« Mais, quel bien pourra revenir au genre humain, en général, de la dissection d'un musulman mort, lui disais-je. »

« Il est impossible de vous dire tout le bien dont on le prive en ne disséquant pas; d'ailleurs, si je n'entretiens pas ma main, je perdrai mon ancienne habileté. »

Alors, il proposa, de sa libre volonté, de donner une grosse somme pour un cadavre, et avoua qu'il ne tenait pas à sa qualité; que celui d'un juif, d'un

chrétien ou d'un vrai croyant lui serait également bon.

Je me souvins de cela ; et j'eus effectivement tant d'occasions de hâter les desseins des infidèles, tout en remplissant mes poches, que peu à peu je me voyais devenir riche.

L'ambassadeur lui-même n'était pas sans désirer de nous voir prospérer comme il le disait ; et je ne puis résister à raconter une circonstance qui se passa entre lui et le grand visir. Il annonça l'intention de nous faire présent d'un certain produit de la terre, inconnu dans la plus grande partie de l'Asie, mais très-cultivé en Europe, qui ne manquerait pas d'être d'un profit incalculable au peuple de la Perse; et il pria le visir de l'aider dans son entreprise, en lui promettant de lui envoyer dans peu un échantillon du présent proposé. Le visir qui avait toujours le nez en l'air quand il s'agissait d'un présent, ne manquait pas de discuter chaque jour avec moi sur ce

grand profit que l'ambassadeur allait nous faire faire, et son impatience de le posséder devint extrême. Il avait appris, par mon canal, que le représentant anglais avait apporté avec lui un magasin de beaux draps, qu'il avait constamment lorgné. Voyant que ce grand bienfait public en question n'arrivait pas, il imagina, dans sa sagesse, que l'elchi ferait un bon marché s'il consentait à le propager moyennant un cadeau qu'on lui ferait. En conséquence, il m'appela un matin à son lever, et me dit : « Par la bénédiction de Dieu ! nous avons tout ce dont nous avons besoin ; nous avons du pain et de la viande ; nous avons du sel et du riz, du blé, des fruits, tels que les infidèles n'en ont jamais vu, même en rêve ; enfin nous avons tout ce qu'il est possible d'imaginer ; pourquoi donc devrions-nous à cet ambassadeur infidèle, des choses dont nous n'avons pas besoin ? Une heureuse idée m'a frappé, et en la suivant, il profitera et s'épar-

gnera les peines auxquelles il desire s'exposer : je conviendrai de recevoir du drap au lieu du bienfait public. Cette transaction est si facile, que, grâces à allah ! vous qui êtes un homme d'un esprit subtil, vous l'arrangerez aisément. Allez dire cela à l'ambassadeur, et apportez-moi le drap sans perdre de temps. »

J'allai donc me présenter che" l'elchi, et lui remis mon message. Croira-t-on que lui et toute sa suite sans barbe, en entendant cela, partirent d'un éclat de rire, qu'on aurait pu entendre du sommet de Demawend? « Quel rapport a du drap avec des pommes de terres, disait l'un?— Nous voulons vous donner un aliment sain et peu cher pour vos compatriotes, disait un autre. — Mais il paraît que votre visir aime mieux transférer tout l'avantage du présent du ventre de la nation à son propre dos, s'écriait un troisième. » Cependant l'ambassadeur qui paraissait être le plus raisonnable de tous, ordonna, sans hésiter,

qu'on me remit une pièce de drap, qu'il me pria de présenter à mon maître, avec les expressions réitérées de son amitié, et avec l'assurance que cela ne changerait rien aux sentimens qu'il conservait pour la nation persane, qui, à ce qu'il espérait, voudrait bien recevoir les pommes de terre, comme une marque de sa haute estime et de sa considération.

Je revins auprès du visir, dans l'enchantement du succès de ma visite; et cette preuve de mon habileté, jointe à celles suivantes, me gagna tellement ses affections, que je désarmai bientôt tous mes rivaux, et devins son premier favori et son confident.

CHAPITRE XXIV.

Conclusion. — Le malheur semble prendre congé d'Hajji Baba, qui retourne dans sa ville natale, plus grand personnage qu'il n'en est parti.

Les négociations avec les infidèles étaient sur le point de se terminer ; et on convint, pour renforcer les liens de l'amitié entre les deux nations, qu'on enverrait de suite une ambassade au roi d'Angleterre.

L'expérience de tous les jours me convainquit de l'influence que j'avais acquise sur l'esprit du grand visir ; et l'événement que je viens de citer, servit à me montrer à quel point il comptait sur mes services et mon zèle. Le lendemain du jour où le traité fut signé avec l'Angleterre, il m'appela dans son apparte-

tement particulier, et me parla de la manière suivante :

« Hajjî, dit-il, prêtez-moi l'oreille ; j'ai des choses importantes à vous communiquer ; et comme je vous regarde comme un homme qui m'est exclusivement dévoué, je suis sûr que vous m'écouterez avec toute l'attention qui convient. »

J'allais faire les protestations nécessaires de mon entier dévoûment, quand il m'arrêta, et continua ainsi :

« Bien ou mal, notre affaire avec l'ambassadeur anglais est enfin terminée, et le shah a cédé à ses désirs : il envoie une ambassade en Angleterre au retour de celle-ci. Maintenant, vous connaissez les Persans aussi bien que moi ; ils détestent quitter leur pays, et il me sera difficile de choisir un homme qui veuille se dévouer à ce service. J'en ai un en vue que je désire envoyer plus que tout autre ; et comme il m'est de la dernière importance qu'il soit éloigné de la Perse

quant à présent, et surtout de la présence du centre de l'univers, j'exige que vous fassiez tous vos efforts pour lui persuader d'accepter cette place.

Je m'imaginai aussitôt qu'il ne pouvait parler d'un autre que de moi, quoique je ne visse pas quelle raison il pouvait avoir de m'éloigner de la présence du roi ; enivré par une perspective d'élévation subite, aussi brillante, aux titres et aux honneurs, je m'élançai vers lui ; et saisissant sa main avec ardeur, je la baisai, en m'écriant : « Le moindre de vos esclaves se montrera toujours le plus fidèle de vos serviteurs ; parlez, et vous me trouverez toujours prêt, même à mourir. »

« C'est bien, dit-il avec un grand phlegme ; écoutez-moi maintenant. L'homme dont je veux parler est Mirza-Firouz. « Ici ma physionomie se couvrit d'un nuage, et je trainai un long *belli* (oui) en réponse. » La vérité est, dit-il, que j'ai découvert depuis peu que son

influence sur le shah augmentait beaucoup. Il a une si grande volubilité et s'exprime si bien, il flatte si adroitement et ment avec tant d'assurance, que le roi s'en amuse plus que d'aucun autre homme de sa cour. Qui sait jusqu'où il pourra aller? D'ailleurs je suis certain qu'il est secrètement mon plus grand ennemi, tout en affectant ouvertement d'être le plus dévoué de mes serviteurs; et quoique, jusqu'à ce jour, je n'aie pas craint un seul moment la haine ou l'intrigue de personne, cependant je ne puis m'empêcher d'avouer que, dans cet exemple, je ne suis pas sans craintes. En l'envoyant chez les infidèles comme le représentant du shah, je coupe court à mon inquiétude; et une fois parti, j'arrangerai si bien les choses que, quand bien même il reviendrait glorieux de sa mission (Dieu veuille que cela ne soit pas!), il n'acquérera jamais sur le shah l'influence qu'il cherche maintenant à gagner. »

Je consentis à tout ce qu'il dit sans hésiter; et je me perdais moi-même dans les réflexions sur les moyens que je prendrais pour tourner cette confidence à mon avantage, quand le visir reprit son discours en ces termes :

« Je ne vous ai fait connaître qu'une partie de mon projet : voici la seconde. Il faut que vous, Hajjî, accompagniez l'ambassadeur en qualité de son premier mirza, ou secrétaire intime. Vous qui qui êtes mon ami et mon confident, qui connaissez tous mes désirs et qui savez intimement tout ce qui s'est passé depuis l'arrivée des infidèles, vous êtes précisément l'homme qu'il faut pour remplir ce poste; et vous me rendrez le plus grand service en acceptant ma proposition. »

Quelque charmé que j'eusse été de la perspective de devenir le chef d'une ambassade, mes sentimens changèrent quand on m'offrit le second emploi. Je sentis qu'en abandonnant la place dont

je jouissais, je quitterais aussi la grande route de la préférence, pour entrer dans une ruelle tortueuse. D'ailleurs, je participais fortement à l'antipathie nationale, l'horreur de quitter son pays; et je redoutais surtout l'idée d'aller sur mer. Quand je venais à réfléchir que ce pays où j'allais être envoyé, était une terre inconnue, située dans des ténèbres éternelles, au-delà des régions du soleil, et dont les habitans étaient une race d'infidèles impurs, je reculais devant l'offre du visir, avec la crainte d'un homme qui voit le gouffre de la perdition s'entr'ouvrir devant lui.

Je répondis au premier ministre avec un froid assentiment, tel que tous nos Persans en ont constamment suspendu à leurs lèvres, quels que soient leurs véritables sentimens. Je m'écriai : « Par mes yeux! je suis votre serviteur; mon oreille est dans votre main; j'obéirai, quelque chose que vous ordonniez; » et puis je restai muet comme une souche.

Le visir découvrit aisément ce qui se passait en moi, et me dit : « Si mon offre vous déplaît, vous êtes le maître; et je pourrai facilement en trouver un autre qui l'accepte. J'ai en vue votre avantage aussi bien que le mien. D'abord, vous iriez de suite à Ispahan, comme député du shah, pour recueillir une portion considérable des présens que notre cour se propose d'envoyer au roi d'Angleterre, et que doivent fournir les habitans de cette ville. Alors vous trouverez l'occasion de vous enrichir. »

Je n'attendis pas que le visir en dit davantage. La tentation de retourner dans mon pays natal sous un tel caractère, revêtu de semblables pouvoirs, était trop grande pour que je pusse y résister, et je m'écriai aussitôt, d'une voix altérée par la satisfaction :

« Par le sel de votre hautesse ! par votre mort et par la barbe du shah ! je suis prêt à partir. Je n'ai pas besoin que vous en disiez d'avantage. J'irai partout

où vous voudrez, fût-ce même pour chercher le père de tous les Européens, des chambres les plus secrètes du monde dessous nous. »

« Amen, dit le visir. Commencez donc par aller chez Mirza Firouz; flattez-le; assurez-le qu'il est le seul homme de Perse capable d'être envoyé dans une telle ambassade, et persuadez-le des avantages qu'elle lui procurera. Les honneurs, les richesses, les bonnes grâces du shah et ma protection, rien ne lui manquera; et à son retour, Dieu seul sait à quelle élévation il pourra parvenir. Faites lui entrevoir qu'on aurait parlé de quelque rival que vous pourriez découvrir, pour remplir cette place, et vous verrez avec quelle facilité il mordra à l'hameçon. Allez, et qu'Allah vous accompagne ! »

Je quittai sa présence sans savoir à peine si je vòlais dans les cieux ou si je marchais sur la terre. « Eh quoi! me disais-je à moi-même, atteindrais-je

donc au sommet de tout bonheur terrestre? mes anciens pronostics seraient-ils donc enfin accomplis? et entrerai-je donc enfin dans mon pays natal, revêtu du *kalaat* de l'honneur, armé de la main du pouvoir, et monté sur le coursier de la splendeur? Que ceux qui méprisaient jadis Hajjî Baba, le fils du barbier, y prennent garde maintenant, car ils auront affaire au député du shah. Que ces couronnes qui se soumettaient naguère à mon rasoir, se prosternent maintenant, car celui qui peut couper les têtes approche. Tremblez, vous qui m'avez privé de mon héritage! car le pouvoir de vous le faire restituer m'appartient. »

Je me livrai à ces douces pensées, et je suis sûr que je parcourus les rues avec une bouffissure de dignité qui aura dû surprendre tout le monde. Je ne pouvais penser à rien qu'aux honneurs dont j'allais jouir; et mon esprit était fixé sur l'idée de me voir monté sur un

cheval richement caparaçonné, orné d'une chaîne d'or autour du cou, et d'un gland d'argent sous la gorge, précédé de mes chevaux de main et de mes coureurs à pied, et reçu par une députation du gouverneur de la ville, qui viendrait saluer mon arrivée dans mon pays natal.

Cependant, je me rendis à la maison de Mirza Firouz, que je trouvai disposé à converser au sujet de l'ambassade, parce qu'ils paraissait que l'elchi anglais lui avait déjà fait des propositions semblables à celles que le grand visir voulait lui faire. Quoique je me fusse voué exclusivement au service du premier visir, j'avais toujours conservé mon intimité avec le futur ambassadeur, qui fut bien aise d'apprendre que je dusse l'accompagner. Nous parlâmes long-temps de nos projets à venir, aussi bien que de nos aventures passées; et lorsqu'étouffant de rire, il me demanda si je voulais encore redemander mon

infidèle Shekerleb, je m'esquivai assez mécontent qu'il me rappelât cet épisode de ma vie.

Le lendemain, le shah annonça à l'audience publique son intention d'envoyer Mirza Firouz en Angleterre comme son représentant; et le grand visir m'ordonna de me tenir prêt à partir pour Ispahan, aussitôt que le firman qui devait m'armer du pouvoir nécessaire, serait prêt.

Je ne fatiguerai pas le lecteur de la description des nombreux détails de mes préparatifs pour cette expédition. Je baîllerais, et je serais honteux de ma vanité. Il suffit de dire que j'allai à Ispahan avec toute la pompe d'un homme d'importance, et que j'entrai dans ma ville natale avec des sentimens qu'aucun individu, à moins d'être Persan, né et nourri dans les vapeurs de l'ambition, ne pourrait comprendre. Je me trouvais au sommet de ce qui me paraissait être le suprême bonheur. Le malheur semblait avoir pris congé de moi; et tout me disait

qu'un nouveau chapitre du livre de ma vie allait s'ouvrir. Hajjî Baba, le fils du barbier d'Ispahan, envoyé du shah! Qu'ai-je besoin d'en dire plus?

Ici, aimable lecteur, l'humble traducteur des aventures d'Hajjî Baba ose s'adresser à vous; et profitant de l'idée qui lui a été suggérée par les conteurs persans, il suspend son récit, salue et s'écrie: « Donnez-moi des encouragemens, et je vous en dirai davantage. Vous saurez comment Hajjî Baba accompagna un grand ambassadeur en Angleterre, vous apprendrez leurs aventures sur mer et sur terre, et tout ce qu'il a vu ou remarqué, et ce qui lui est arrivé à son retour en Perse. » Mais il vous demande la permission d'ajouter que, si, comme l'ami d'Hajjî le troisième derviche, il s'apperçoit qu'il n'a pas trouvé l'art de captiver l'attention des curieux, il ne se hasardera jamais à reparaître devant

le public, qu'il n'ait acquis l'expérience nécessaire pour s'assurer du succès. Et c'est avec ces sentimens qu'il prend très-humblement congé de vous.

PEREGRINE PERSIC.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

OUVRAGE EN SOUSCRIPTION,

Chez les mêmes Libraires, rue Dauphine,

N° 20.



ŒUVRES COMPLÈTES DE MARIVAUX, de l'Académie française; nouvelle édition, avec une notice historique sur la vie et le caractère du talent de l'auteur, des jugemens littéraires sur chacun de ses ouvrages, et des notes sur un grand nombre de passages, par M. *Duviquet*.

Le premier volume sera orné d'un très-beau portrait de Marivaux, et d'un *fac simile* de son écriture.

L'édition se composera de douze volumes in-8°, qui paraîtront par livraison, de deux mois en deux mois; chaque livraison contiendra deux volumes, la première sera mise en vente à la fin de septembre. Le prix de chaque volume, sur papier superfin des Vosges, sera de 7 fr., et satiné 7 fr. 50 c.

Papier grand raisin des Vosges, portrait avant la lettre, 14 fr., et satiné, 15 fr.

Papier grand-raisin vélin, superfin, satiné, portrait avant la lettre sur papier de Chine (il en sera tiré seulement 50 exemplaires), 22 fr. 50 cent.

Après la mise en vente de la seconde livraison, le prix de chaque volume sera de 8 fr., et satiné, 9 fr.

La liste des souscripteurs sera imprimée à la fin du dernier volume.

On souscrit sans rien payer d'avance.

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, N° 1.